

MINOS

Le Rose et le Noir

Fragments

Le Rose et le Noir

Le fantasme est indispensable à la vie sexuelle. Pour moi, la vie sexuelle, c'est trois choses.

C'est la sensation. Sans sensation et sans toucher, c'est l'angélisme.

C'est la tendresse et l'amour. Ce n'est pas la même chose de faire l'amour avec une personne que l'on aime ou que l'on n'aime pas.

Le troisième instrument de la vie sexuelle, c'est le fantasme. Beaucoup d'hommes et de femmes n'éprouvent leur plaisir qu'à partir de leurs fantasmes. Je connais un très grand nombre de femmes, par exemple, qui ont des fantasmes de viol, mais qui en aucun cas dans la réalité n'accepteraient d'être violées. Il faut faire bien la différence entre le fantasme et le passage à l'acte. Avec le fantasme, on peut tout se permettre, il fait l'économie de la réalité – en tout cas, il ne doit pas être obligatoirement réalisé.

*Docteur Gilbert Tordjemann
(Émission « Santé à la une », TF1, septembre 1987).*

Cette citation pour rappeler que : tous les fantasmes sont bons pour ceux qui les aiment ; tous les fantasmes ne doivent pas être suivis de passage à l'acte.

M.

L'ÉCOLE

Les battre

« Vous savez, il y en a qui, même dévêtus et devant tout un jury, reçoivent la bastonnade sans baisser les yeux. C'est plutôt sinistre ! En revanche, vous avez des petits bouts de choux qui rougissent en quittant leur veste, et il faut les gronder pour obtenir qu'ils baissent le pantalon. À peine vous leur égratignez la peau, ces comédiens en herbe crient, pleurent et vous supplient de les pardonner. C'est trop de plaisir ! Mais, tout de même, il faut faire attention de ne pas les lâcher avant qu'ils n'aient les fesses bien rouges. »

Les mains d'un lycéen

Il regarda ses mains. Leur première vertu était la finesse d'une peau sans blessure. Leur élégance venait du bord de laine douce, vert céladon, qui entourait le poignet. Il était trop jeune pour en avoir déjà reçu des compliments, mais il avait toujours aimé les observer, il les trouvait remarquablement bien agencées. Ces étranges outils pouvaient mimer la plupart des attitudes humaines. De même qu'on dit que le violon rend autant de nuances que la voix, il lui semblait que les mains pouvaient prendre des expressions aussi variées que celles du visage.

Encore une fois, il organisa ses phalanges comme il l'affectionnait. Il les regarda : les doigts se suivaient comme un escalier, puis le dernier se démarquait. L'un croisait tous les autres. L'un s'avancait un peu. Un boudait en retrait. Un autre partait obliquement. Il vit sa paume : sa

Le Rose et le Noir

paume de chair amicale qui avait si volontiers caressé son gland, à la peau douce et satinée, pour en tirer des éblouissements joyeux. Il eut soudain envie de se passer l'index entre les deux fesses. Le désir grandit vivement, le faisant frissonner du poignet jusqu'à l'échine : l'index entre les deux fesses. Mais en classe, il ne pouvait vraiment pas.

Arnauld

Ce geste essentiel venant de mon pull-over à col roulé, qui serre de près mon buste et mon ventre, et descend jusqu'à mi-fesses : j'en retourne le bas au-dessus de ma taille, comme une manche, comme un prépuce, et je tire la fermeture éclair de mon pantalon ; je baisse mon caleçon, et j'exhibe lentement mon sexe sous la lumière grise de l'hiver – prêt à se faire reluire par la première idée qui passera.

Règle de bois (I)

« Je ne suis pas d'accord avec l'éducation que vous proposez : ce sont des règles de fer ! Non, des règles de bois sont suffisantes : d'ailleurs elles marquent aussi bien la peau de nos jeunes garçons... »

Le mot fit beaucoup rire.

Règle de bois (II)

L'extrémité des manches de son pull-over beige est retournée une fois, sur la longueur des côtes. Ses mains, sous le pupitre verni, tiennent une longue règle de bois dur – quarante centimètres. Il porte un pantalon de velours noisette : sa mère l'a acheté une taille au-dessus, il pourra grandir dedans. La règle à plusieurs reprises s'enfonce verticalement dans le tissu épais du pantalon, faisant rejaillir la petite verge sous sa pression. Après un mouvement qui la glisse sous le pull, la règle redescend sous la ceinture, sous

l'élastique du slip, et pénètre le long de l'aine dans une nuit tiède et intime. Malgré lui, il ferme les yeux à demi, se penche légèrement en avant, les lèvres entrouvertes : sa pine, bien au chaud, se dresse contre la règle de bois, encore fraîche. Un frisson court au cœur de son membre, lui traverse les bourses, et remonte dans son dos. Il entend, dans le brouillard moite des rangées d'élèves, le professeur qui blanchit le tableau de vaines explications.

Un amour pour les enfants

L'élève de 3^e A était allongé sur la couchette de l'infirmerie pour la visite médicale. Il s'était déshabillé, ne gardant que son slip et ses chaussettes. Il regardait le plafond jauni, s'intéressant à la peinture écaillée, feignant l'indifférence. Le docteur se leva, contourna le bureau, s'approcha. Il attrapa le menton et le tira vers le bas, abaisa la langue, braqua sa lampe de poche. Il accrocha le stéthoscope à ses oreilles, le posa à deux ou trois endroits sur la poitrine, à côté des aréoles brunes, puis écouta le cœur qui battait un peu vite. Avec des gestes bourrus, il palpa le ventre, enfonça un doigt sous les côtes, puis tira la ceinture du slip et sonda les aines. Le garçon remua, car on lui faisait mal, mais il ne dit rien. Le docteur laissa revenir l'élastique et grommela :

« Tourne-toi sur le ventre. »

Quand l'élève se fut allongé face au mur, la joue contre le plastique, le docteur eut un sourire satisfait. Il inspecta un instant son jeune patient étendu devant lui, puis saisit délicatement la ceinture du slip et l'écarta. Il regarda avec passion les deux fesses d'un incarnat velouté, pareilles à deux pétales gonflés côte à côte, séparés par une nervure profonde, où il n'osa pas enfoncer l'index à la recherche de ce que l'enfant y serrait. Son sourire avait disparu, il pâlisait à la vue d'un petit derrière si bien fait.

Un amour pour les dessous

L'élève de 3^e B était allongé sur la couchette de l'infirmerie pour la visite médicale. Il s'était déshabillé, ne gardant que son slip et ses chaussettes. Il regardait le plafond sali, observant la peinture écaillée, en toute indifférence. Le docteur se leva, contourna le bureau, s'approcha : c'était un petit homme, maigre et sec. Il prit le menton et le tira vers le bas, appuya son abaisse-langue, éclaira le fond de la gorge. Il installa le stéthoscope sur ses oreilles, le posa à deux ou trois endroits sur la poitrine, à côté des aréoles brunes, écouta le cœur qui battait tranquillement. Avec des gestes doux, il palpa le ventre, puis tira la ceinture du slip et sonda discrètement les aines. Le garçon frissonna, mais il ne dit rien. Le docteur laissa revenir l'élastique et murmura :

« Tournez-vous sur le ventre. »

Quand l'élève se fut allongé face au mur, la joue contre le plastique, le docteur eut l'air inquiet. Il inspecta un instant son jeune patient étendu devant lui, puis saisit la ceinture du slip en tremblant un peu. Il la retourna. Il reconnut la marque du sous-vêtement, tissée en couleurs, sur une petite vignette cousue à l'élastique. Il passa un doigt dessus, goûta le toucher du coton fin, tendre, souple, puis, se baissant lentement, il en approcha les lèvres et lécha le tissu à petits coups. Il se redressa : il avait pâli.

Arnauld

On m'appelle parfois : « le petit indiscret des cabinets ».

L'institutrice

Au premier jour de la rentrée, dans un petit matin de fin d'été, les élèves étaient en rang devant la porte de la classe. L'institutrice les dominait depuis le seuil, avec un air sévère. Elle leur faisait son *laïus* de bienvenue.

Le Rose et le Noir

« D'abord, mes garçons, je ne veux pas de pantalons : ce n'est pas de votre âge. Toi, le nouveau, rappelle-moi ton nom ? »

– Nicolas, Mademoiselle.

– La prochaine fois tu auras des culottes courtes. Et puis tu as les cheveux bien longs. J'espère qu'ils sont propres ? »

Elle descendit les deux marches et longea la rangée pour s'arrêter devant Nicolas. Il avait de très beaux cheveux auburn. Elle l'attrapa par l'oreille, d'une secousse le sortit de l'alignement, et lui examina la tête. Elle écartait les mèches par touffes et passait son ongle sur la peau du crâne à la recherche des lentes. Après un moment, elle le repoussa :

« Tu viens de la ville, ça se voit ; tes cheveux sont encore propres. Je te conseille de les surveiller. Parce que si les poux venaient s'y installer, tu perdrais quelques plumes, c'est sûr !... »

Les gamins ricanèrent. Elle continua l'inspection des tignasses, mais la plupart étaient rases. L'un des enfants, pourtant, avait une coupe moins courte que celle des autres.

« Tu ne trouves pas tes cheveux un peu longs, Philippe ? » demanda-t-elle narquoise. « Tu ne les as plus coupés depuis juin ? Tu habites une ferme, toi, c'est pas prudent ! »

L'enfant paraissait terrifié, les larmes au bord des yeux. Elle lui prenait les cheveux par la pointe, et les soulevait en l'air pour évaluer leur longueur. Les mèches châtain clair avaient des reflets d'or dans le soleil.

« Allez, pour bien commencer l'année, nous allons nous occuper de Philippe. Comme cela, le nouveau saura comment ça se passe. Marcel, va chercher le nécessaire. »

Au bout du rang, un garçon au regard obtus, aux traits marqués par la méchanceté, partit en courant. Il fila dans la classe sans hésiter, et rapporta aussitôt une tondeuse et une serviette. Au moment où l'institutrice la lui nouait autour du cou, Philippe se révolta soudain, il se débattit et prétendit échapper à son sort. Marcel le rattrapa en deux enjambées, et lui tordit cruellement le bras. D'une bourrade, il le ramena facilement. Philippe se mit à pleurer, résigné.

Le Rose et le Noir

Les petites lames rapides et acérées attaquèrent les cheveux à la racine, juste derrière l'oreille qu'un doigt de l'institutrice tenait retournée. Elles suivirent la courbe du crâne jusqu'à son sommet, faisant tomber avec indifférence de beaux paquets châtons. Elles reprirent depuis le cou, montèrent sur la nuque, derrière la tête, et tracèrent une nouvelle bande, large, blanche, implacable. La tondeuse changea de face, vint sur le front et pénétra irrégulièrement dans les mèches, qui se tordaient en arrière avant de glisser par terre. Se déplaçant sur l'autre côté, elle se posa sur la tempe, coupa la patte un peu longue qui avait fait le charme de la joue, puis, hasard destructeur, s'en alla sur le profil de la tête. L'institutrice ainsi, avant de parachever son travail, prenait plaisir à entamer plusieurs angles à la fois, comme si elle avait attaqué la chevelure d'autant de garçons différents.

Bientôt Philippe n'eut plus qu'une courte brosse sur le crâne, devenu blanc à côté de son visage hâlé. L'institutrice retira la serviette et lui donna de grandes claques sur les épaules, pour faire tomber les poils qui restaient sur sa chemise. Il ramena ses bras endoloris, où les ongles de Marcel avaient laissé des demi-lunes incrustées dans la peau, et il regagna le rang en essuyant d'un revers de manche sa figure mouillée de larmes. Satisfaite, l'institutrice fit entrer ses élèves en classe. Lorsque Nicolas passa devant elle, elle le retint un instant en le pinçant par la joue :

« Garde tes cheveux bien propres, Nicolas, garde tes cheveux bien propres ! Sinon... »

Et elle secoua la tondeuse à côté de son oreille.

Gymnastique

Dans le gymnase, une trentaine de garçons étaient en train de se déshabiller et de passer leur tenue de sport. Leur professeur, M. Marcellin, le pied posé sur un banc, le coude appuyé sur le genou, et le menton reposant dans la paume, les observait. Ils portaient des sweaters et des shorts vert pomme, avec des bas assortis dont le revers sous le genou

Le Rose et le Noir

était blanc, et des chaussures basses, en caoutchouc noir, lignées de jaune. M. Marcellin était songeur...

Les trente garçons s'alignent devant le mur, au garde-à-vous dans leur tenue immaculée. Il quitte sa place, et va les passer en revue, sortant un col retourné, redressant un menton trop bas, relevant une mèche de cheveux rebelle. Arrivé au bout du rang, il pivote :

« Baissez vos shorts ! »

Il y a un mouvement ondulatoire dans la ligne pendant que les enfants enlèvent docilement leur short vert.

« Baissez vos slips ! »

Des petites taches de toutes les couleurs, comme des pavillons amenés, glissent le long des cuisses bronzées, se posent sur les chaussures noires.

« À mon commandement : trois pas en avant. En avant ! »

Les élèves obéissants avancent avec ensemble, et laissent au pied du mur leurs culottes roulées en boule. Il passe derrière l'alignement, et introduit dans chaque anus la valeur d'une noisette de vaseline, qu'il pousse en avant avec le majeur.

« Attention : prenez votre gland dans la main droite ! Est-ce que tout le monde y est ?... À mon commandement : branlez-vous. Exécution ! »

Il parcourt la file, surveillant les poignets qui vont et viennent activement, observant les appendices qui se lèvent lentement, qui se déplient et se gonflent d'aise.

« Allons, du nerf ! Faites-vous mal ! Je veux toutes vos p'tites vrilles bien droites, dressées au plafond ! »

Et lorsque toutes les verges sont en l'air :

« Ça y est ? C'est bandé ? Alors, à mon commandement : quart de tour droite. Droite ! »

La colonne verte pivote sur place et présente son profil.

« Maintenant vous allez avancer l'un après l'autre et entrer dans celui qui vous précède. Restez bien calmes et détendus pour être pénétrés facilement par celui qui vous suit. Exécution ! »

Celui qui vient en second dans l'ordre de la colonne prend celui qui est en tête par les hanches, et lui pointe

doucement son sexe entre les fesses. Le troisième fait de même avec le second, et ainsi de suite jusqu'à ce que les trente garçons soient accrochés l'un dans l'autre.

« Bien. Maintenant au travail. À mon commandement : en avant et en arrière. Exécution ! Attention : ceux qui ne sauront pas se contrôler viendront en retenue ! »

Une onde périodique traverse de la tête à la queue ce grand corps aux soixante jambes. Il le parcourt des yeux et détaille chaque suture, chaque articulation, observant les fesses qui se creusent en rythme, les ventres tendus par l'effort, et les yeux qui se serrent pour retenir la redoutable éjaculation. Tous les élèves se plient avec discipline à ces exercices.

Il va en tête baisser son jogging et se faire mettre par le premier, qui sans cela resterait inactif. Ensuite il part enculer le dernier de la file, pour qu'il ne soit pas lésé. Puis il ordonne :

« Reculez ! Défaites-vous, doucement ! Attention : je ne veux pas d'émission ! Reprenez vos places ! »

Les garçons se retirent comme ils sont entrés, leur petite verge bien raide, à présent luisante de vaseline, et parfois agrémentée de quelques traces ocre. L'un d'eux, pourtant, au moment de se séparer de son camarade, est pris de frémissements irrépessibles, et il lâche de fins jets blancs qui vont éclabousser les fesses qu'il vient de quitter.

« Dumond ! » gronde-t-il, « Il faut apprendre à te dominer ! Tu seras retenu. Va au coin. »

Il défile alors devant les élèves, les prend l'un après l'autre, et leur fait sortir le sperme pour les soulager. Il manie les testicules durcis, presse les glands comme des pis, et les branle avec autorité jusqu'à ce qu'ils dégorgent.

... M. Marcellin se passa la main sur le visage, comme un homme fatigué.

« Allez, tout le monde sur le terrain de hand ! » déclara-t-il en se redressant.

Arnauld

Quoi que je fasse, quoi que je lise – même des mathématiques – des images étranges me viennent, je me vois moi-même, debout, mon pantalon défait et tombé, mon slip chiffonné sous les genoux, mes fesses féminines soulevées et gonflées, pleines de désir, décidées à se laisser emprunter.

Entre la chemise et le caleçon

Le professeur de latin-grec, chauve mais avec des favoris fournis, des paupières fripées, une bouche dédaigneuse, une peau tachée de plaques rouges, soignait tout ce qui pouvait terrifier les collégiens placés sous sa férule. Dès qu'ils reconnaissaient son pas dans le couloir, ils étaient debout, immobiles, muets, les yeux fixés militairement sur la nuque du camarade devant eux. Ils ne bronchaient pas, ils ne cillaient pas, tandis qu'ils sentaient sur eux un regard hautain, froid, insensible, presque haineux, qui cherchait parmi eux d'éventuels fautifs. Il faisait régner une atmosphère de terreur.

C'était samedi. Aussi, lorsque le professeur monta sur l'estrade et s'assit, les élèves restèrent debout. Il consulta un cahier noir, puis grimaça avec les lèvres un sourire glacé et factice :

« Ceux qui ont été signalés, au premier rang ! »

Il y eut un mouvement, quelques-uns se détachèrent et s'alignèrent devant le bureau. Le professeur eut un tic dans l'aile du nez, puis se reprit et annonça en gonflant la voix – comme il faisait toujours, en s'écoutant parler :

« Parsons, vous n'êtes pas souvent dans ce cahier ; nous allons donc aujourd'hui commencer avec vous... »

Le professeur retira sa toque qu'il déposa soigneusement, avant de se lever avec componction. Il ouvrit une petite porte, et entra avec l'écolier dans un réduit, où l'on avait placé en évidence un prie-Dieu.

« Installez-vous pour votre confession ! »

L'enfant s'agenouilla aussitôt, et le professeur referma la porte. Il dit à mi-voix, sur un ton brusquement plus sourd :

« Vous savez quelle... quels “liens” vous distinguent à mes yeux de vos camarades. Néanmoins, pour eux justement, je ne puis faire d'exception : on jaserait. Il faut que vous figuriez de temps à autre dans ce cahier, même si je m'efforce de vous l'éviter autant que possible. Je tâcherai de ne pas appliquer trop fort ; quant à vous, simulez. Ne vous vexez pas de ce traitement que les apparences m'obligent à vous faire subir. Vous... vous pouvez être certain de mes sentiments ! Nous nous retrouverons comme d'habitude, cette nuit, et je vous ferai oublier mon méfait, je l'espère. »

La confession censément achevée, le professeur rouvrit la porte. Le garçon connaissait bien la suite du rituel : s'il l'avait rarement subi, il l'avait observé avec les autres chaque semaine, transi, prêt à tout pour éviter d'en être la victime. Demeurant agenouillé, il ôta maladroitement – car il tremblait malgré lui – son blazer rayé jaune et violet, il déboutonna son short noir, le baissa avec son caleçon sur les cuisses, et releva jusqu'au milieu du dos sa chemise, qu'il retint en croisant les bras, les coudes appuyés sur le prie-Dieu. Le professeur leva son martinet aux neuf lanières de cuir, marquées de nœuds régulièrement espacés, visa le petit derrière adoré, qu'il caressait si souvent, dont il connaissait tous les secrets, tous les frissons, toutes les tiédeurs, et ce fut à peine si son premier coup érafla la peau. Il se rappelait ses baisers, là, ses paumes sur des rondeurs de pomme, ses doigts dans des fentes de chair moites, il se rappelait ses émotions, l'odeur fine qui montait du pyjama écarté, sa langue qui ne parvenait jamais à s'enfoncer aussi loin qu'il l'aurait souhaité, et le second coup manqua tout à fait son but. Il eut un vertige. Il savait que chaque élève les observait attentivement, et que tous s'apprêtaient à compter les cinglons, qui devaient venir s'imprimer en rouge entre les limites blanches de la chemise et du caleçon : leur nombre, leur profondeur, voire leur couleur seraient discutés en détail dans la cour de récréation. Il reprit sa respiration, tâcha d'oublier Parsons, son bien-aimé, de ne plus voir qu'un « cul » ordinaire, celui de n'importe quel potache, et il frappa juste et fort. Il fouetta plus fort, encore

Le Rose et le Noir

plus fort, faisant de mieux en mieux – il fallait que le proviseur pût contrôler, personne ne devait douter de sa sévérité, personne ne devait soupçonner ses sentiments. Il flagellait à tour de bras pour mieux se cacher, il s'enrageait d'autant plus que c'était le doux objet de son amour, Parsons, qui était exposé – et plus il frappait, plus il était évident que tous les élèves savaient qu'il était un pédéraste, qu'il couchait avec le blond Parsons, qu'ils se retrouvaient chaque nuit, qu'il le pelotait de tous côtés, qu'il l'embrassait sur la bouche, qu'il lui suçait les endroits les plus défendus, jusqu'à l'épuisement, – « pédé ! pédé ! pédé ! » – et il fallait donc fouetter encore.

LA CAMPAGNE

Pierrot, le savon noir, et le chien

Les grosses motos démarrèrent en faisant patiner leurs pneus et les faisceaux de leurs phares balayèrent le mur de la grange, avant d'illuminer la route de la forêt. Lorsque l'obscurité et le silence furent retombés, le garçon sortit de la fosse à purin en rampant. Il avait son pantalon sur les chevilles, et son maillot, auparavant rayé bleu et blanc, était largement déchiré sur l'épaule. Il puait la merde à plusieurs mètres : tout son corps et ses cheveux, dont on ne pouvait plus reconnaître la couleur, laissaient dégouliner de grosses croûtes foncées, des paquets mous, un jus épais. Ses camarades sortirent prudemment des fourrés, écoutant attentivement si les motos ne revenaient pas.

« Les salauds !... Ils t'ont fait très mal, Pierrot ? »

Pierrot leva la tête : son visage n'était plus qu'un masque, et il n'ouvrit pas la bouche.

« Il faut qu'il se lave, on ne peut pas le laisser rentrer comme ça... » grommela l'un. « Allez, relève-toi, on va aller près de l'étang, il y a une boîte de savon noir dans la vieille barque. »

Pierrot s'était mis debout et il tirait, les mains tremblantes, sur son pantalon pour le remonter. Il cracha plusieurs fois, et s'essuya la bouche avec des feuilles arrachées aux sureaux.

« Du savon noir ? » articula-t-il difficilement. « Mais, j'ai une savonnette dans ma chambre... »

– C'est pas à trois heures du mat' qu'on va te la chercher ?! Si tes vieux te trouvent déguisé de cette façon, quelle branlée i' te mettront ! »

Le Rose et le Noir

Ils prirent par le chemin creux, où ils ne risquaient plus de croiser les motos de nouveau. Pierrot boitillait devant, chaque pas semblait lui déchirer les fesses, tandis que le petit groupe suivait à distance. L'étang était lisse et noir, et scintillait sous la lune.

« Déshabille-toi et mets tes frusques à la flotte : tu les froterras quand elles auront trempé. »

De l'eau jusqu'aux genoux, Pierrot décolla avec précautions ses vêtements, et s'en débarrassa en les laissant couler sous la surface luisante. Il plongea plusieurs fois, et se passa du sable sur la peau et dans les cheveux. Complètement glacé, il revint vers ses compagnons qui le regardaient, silencieux et consternés.

« Nom d'un chien, Pierrot, tu schlingues toujours autant !

– Il faut vraiment faire quelque chose !

– Y a qu'le savon noir.

– Non, non ! Ça brûle ! »

Alors les garçons s'avancèrent et saisirent Pierrot de force. L'un lui tira les bras dans le dos, un autre lui écarta les jambes, et le plus grand revint avec le savon noir : il plongea ses doigts dans le pot, et en sortit chaque fois la valeur d'une noix qu'il lui écrasa sur le visage, dans les cheveux, puis sur tout le corps. Il entama une friction vigoureuse. De la paume de ses mains déjà calleuses, il frottait les moindres replis, dans le cou, sous les bras, et jusque dans le petit anus meurtri, pour retirer des pores les fèces qui s'y étaient incrustées. Les cheveux étaient particulièrement difficiles à démêler, on aurait dit que la merde se plaisait au milieu des mèches du garçon.

Un chien, qui buvait de l'autre côté de l'étang, s'arrêta et dressa les oreilles : au travers du silence de la nuit, il entendait des plaintes humaines. Il leva le nez au vent, fit un pas dans cette direction, puis se détourna et repartit au petit trot.

Arnauld

Je n'ai pas d'amant ; d'autres parleraient tout seuls ; moi, je parle à mon ami.

Abandonné

Elle aimait bien se promener en forêt. Un jour elle choisit comme but une cabane qui avait servi autrefois aux chasseurs, et qui était à présent inutilisée, perdue dans la végétation. Elle pensait être la seule à en connaître encore l'existence, mais elle fut détrompée. Un garçon se tenait devant : seize ans, les cheveux d'un roux flamboyant, vêtu d'un pull et d'un Levi's vert kaki. Elle allait poursuivre discrètement son chemin, quand la position de l'adolescent retint son attention : immobile, légèrement penché en avant, les bras dans le dos, il la regardait intensément sans rien dire. Elle s'approcha et s'aperçut qu'il avait les poignets liés à un anneau fixé au mur. Elle ne chercha pas à savoir qui l'avait mis là ni pourquoi. On pouvait penser qu'il participait à un jeu de colonie de vacances, ou de scouts, et qu'une équipe adverse l'avait fait prisonnier par exemple. Elle, avec son imagination habituelle, se figura que quelqu'un du voisinage, ou d'une ville lointaine au contraire, désireux de se débarrasser d'un bâtard, d'un enfant naturel devenu gênant, l'avait laissé là comme on abandonne, d'un coup de pied, un chien au bord de la route. Et elle ne pensa qu'à profiter de l'occasion : « C'est si rare de trouver de jolis adolescents perdus en forêt... » Elle vint tout près, en lui souriant, et lui caressa amicalement la joue. Il avait la peau douce, semée de taches de rousseur. Puis elle posa la main sur sa poitrine : la laine du pull était souple, moelleuse au toucher. Mais comprenant qu'elle n'avait aucunement l'intention de le délivrer, il haussa les épaules pour se dégager et lui signifier de le laisser tranquille. Elle fronça les sourcils, et lui assena aussitôt une claque sur la figure, à toute volée, puis un coup derrière la nuque – d'ailleurs non sans un certain plaisir. Il s'affaissa le long du mur et tomba à genoux, retenu à l'anneau par ses poignets ligotés avec une grosse corde. Cela lui donna une

position intéressante, un peu désarticulée, les bras de travers et à l'équerre du corps, la tête pendante. Elle lui caressa le cou, là où elle venait de le frapper, puis elle enfonça les doigts dans la chevelure rousse qui luisait dans le soleil couchant. Elle s'accroupit devant lui et, sans qu'il s'en rendît compte, encore étourdi par les coups qui le brûlaient, elle souleva le bas du pull. Elle glissa la main sous la ceinture, défit le bouton du pantalon, et en tira la fermeture éclair. Elle faufila ses doigts sous l'élastique du slip, et le retourna :

Sylphomanie

L'homme marchait à travers bois, dans un chemin sinueux. Soudain il s'arrêta : quelqu'un venait en sens inverse, et sur le sentier étroit ils allaient devoir se croiser de près. L'autre s'arrêta également. Cela intrigua l'homme : avait-on peur de lui ? Il était sur le point de se remettre en marche quand l'inconnu s'avança, et il le distingua mieux. Il s'agissait d'un garçon d'une quinzaine d'années, peut-être plus, assez grand, les cheveux châtain clair, vêtu d'une chemise blanche déboutonnée sur un tee-shirt mauve, et dont les pans étaient hors d'un pantalon gris. L'homme fut étonné de son attitude : il s'approchait en rasant les arbres, le regard fixé sur lui, et il semblait exprimer à la fois l'inquiétude et une espèce de soumission. L'homme ne bougeait plus, fasciné par cette rencontre inattendue, par cette ébauche de communication un peu hypnotique. Puis, abasourdi mais charmé, il vit l'adolescent faire glisser en arrière la chemise sur ses coudes, en découvrant ses épaules d'un geste provocant. L'homme se raidit, pris par ce rêve extraordinaire, fantasmatique. Le garçon le sentit, et le relèvement des coins de sa bouche en un sourire narquois montra que l'assurance lui venait. Il continua de se laisser deviner. Il passa une main sous son tee-shirt, la remonta, ce qui découvrit son ventre plat, et il dégrafa le premier bouton métallique de son pantalon. Il restait immobile ; seul son pouce bougeait, lentement, en s'amusant avec le bouton rendu libre. L'homme, l'estomac noué, les doigts tremblants, fit un pas. Une branche s'écrasa sous sa chaussure. Il tressaillit. Le pouce de l'adolescent s'enfonça dans la

braguette et fit sauter les boutons un à un. Il se cambra légèrement en arrière, il entrouvrit les lèvres, on aurait dit qu'il était parcouru déjà par les prémices du plaisir. Il se suça un doigt, et se toucha le bout du sein qu'il avait découvert. L'homme fit encore un pas, puis un autre. Le garçon se tortilla et son pantalon lui glissa le long des cuisses. Son slip gris finement rayé de bleu était barré horizontalement d'une forme longue et raide, vivante, frémissante. Il le baissa sous ses bourses. Sa pine oscilla dans la lumière tamisée du sous-bois. L'homme s'était approché de l'adolescent à lui souffler sur le visage. Soudain il l'enlaça brutalement et l'embrassa avec passion sur la bouche. Sa main s'aventura et engloba alternativement l'une puis l'autre fesse. Elle pressa des chairs fermes, musclées, encore moulées dans le slip de coton, descendit sur la cuisse, dure parce que tendue, remonta sous la chemise et le tee-shirt, à plat sur les omoplates saillantes et douces, tièdes, faites pour la main. Les lèvres mouillées s'écrasaient les unes contre les autres, les langues se tâtaient de la pointe, puis se chevauchaient en avançant plus profondément. L'adolescent, qui d'abord s'était abandonné dans les bras de l'homme, avait coincé sa main entre les deux corps, et il palpa tout le colis qui s'appuyait sur lui, lourd au travers du pantalon. Il se laissa tomber à genoux. Il ouvrit de nouveau la bouche, sortit une langue rose, et lécha lentement, à côté de l'aine, la forte proéminence qui déformait le pantalon devant lui. La salive fit une tache sombre qui s'agrandit avec la bosse en toile. Il attrapa la ceinture de l'homme, le débraguetta complètement, et le pantalon tomba découvrant un slip qui bâillait sur le côté, car il était pointé au centre. L'adolescent le retourna et dégagea un superbe phallus, le corps sillonné de belles veines, la bouche ouverte, debout sur une broussaille brune. Les testicules étaient gonflés et ramassés, les poils hérissés. Il s'allongea sur le côté, un peu empêtré par son pantalon qui lui entourait les chevilles et par la chemise qui lui entravait les coudes. L'homme le suivit sur le lit de feuilles mortes et, pendant qu'il avalait la pine retroussée sur le ventre du garçon, la bouche de l'adolescent reçut le gros bout du chibre qu'on déposait à son intention. La pine fut aspirée toute raide dans le sillon de la langue, tandis que les mains de l'homme allaient et venaient chacune sur une cuisse, que son nez pointait et

butait dans les bourses frissonnantes. De l'autre côté, le gros bout s'enfonçait entre les lèvres serrées comme un anus, se décalottait, et déversait une eau de plus en plus abondante. La pine était comme un bourgeon qui veut éclore ; le gros bout une bonde qu'on tient fermée à grand mal. L'adolescent se dégagea tout à coup, se retourna, s'agenouilla, et posa son front dans ses mains. L'homme se mit à genoux derrière lui. Il acheva d'écarter le slip, et appliqua délicatement une main sur la fesse qui se tendait vers lui : il en suivit, brûlant d'impatience, la forme parfaite. Il se cracha dans les doigts et s'enduisit le gland de salive. Il le conduisit au milieu de la fente, sur la petite bouche ronde, entrouverte déjà. Il appuya juste ce qu'il fallait pour assurer cette position, et ses mains libérées se posèrent un peu au-dessus de la chemise blanche – chiffonnée et tendue entre les coudes – sur les omoplates, qu'elles caressèrent au travers du tee-shirt mauve. Les doigts allèrent jusqu'à la nuque, sous les mèches de cheveux en broussailles, pour frotter l'os électrique qui mène à la tête. Puis les paumes s'accrochèrent aux épaules et il poussa. Le phallus s'introduisit lentement, sans grand effort, conduisant une longue vibration de plaisir dans les reins du garçon comme dans ceux de l'homme. Alors il se mit en mouvement. Il dansa dans le cul de l'adolescent, il piqua de gauche et de droite, il s'enfonça jusqu'à la garde puis revint limer l'orifice étroit. Il glissa un bras entre les cuisses qui se heurtaient, pour attraper tour à tour les deux paires de balles et les serrer, il arracha des herbes et les frotta sur le visage du garçon qui haletait de plus en plus fort, il mordit une épaule au travers du tee-shirt délavé, vint à coups redoublés battre de son ventre les reins de l'adolescent, et il s'abandonna : il ouvrit le barrage, le lac noya la vallée.

Ils se séparèrent. L'homme soupira, il souriait au garçon, il lui caressa la joue, ils étaient allongés l'un à côté de l'autre. L'adolescent dont la respiration était forte encore, demanda d'un coup :

« Est-ce que tu peux recommencer tout de suite ? Tu m'as excité, j'ai le cul en feu, j'en veux encore... »

Arnauld

Quand on me crie : « Pédé ! », je réponds : « Pédéraste, soit ; mais vous, vous n'êtes que des pedzouilles ! », ce qui est très insultant car l'étymologie en est : « pet de couilles ».

Une greffe

L'été, pour « prendre le bon air » disaient mes parents, je venais régulièrement le premier de mes deux mois de vacances chez un oncle qui élevait du bétail dans le centre de la France. C'était un vieil original célibataire, ses manières contrastaient avec l'éducation guindée que je recevais dans ma famille, et à ce titre je lui avais accordé quelque amitié. Je passais toutes mes journées à traîner dans la ferme, tandis qu'il soignait ses bêtes.

Mon premier plaisir était l'odeur chaude et animale qui m'accueillait dès que j'étais sur le seuil de l'étable. Je caressais les larges flancs des vaches, dont la taille me paraissait monstrueusement disproportionnée à celle de mon propre corps. Mon oncle m'apprenait à traire, et c'était avec une espèce d'ardeur que j'attrapais les gros pis pour tirer dessus. Quand je me retrouvais seul, je leur touchais aussi le cul, et chaque jour j'osais y enfoncer ma main plus avant. Au début, je tremblais tant que je ne sentis rien ! Mes doigts perdirent ensuite leur faiblesse et gagnèrent en sensibilité. Bientôt de la main gauche je fouillais voluptueusement les replis de ces chauds conduits, tandis que la droite se glissait sous ma ceinture, où elle pressait nerveusement mes parties. Cela me procurait des titillations extraordinaires... Comme par inadvertance, je marchais parfois dans les bouses récentes et encore chaudes. Ma sandale s'enfonçait profondément, mon pied nu était recouvert. Du geste innocent de celui qui s'est laissé surprendre, j'y mettais la main, comme pour m'essuyer. Puis, furtivement, je portais les doigts à mes narines. À mes lèvres, aussi : le bout de ma langue s'allongeait timidement jusqu'à toucher la fiente brune. Je frissonnais d'émotion.

Un jour, alors que j'étais accroupi entre les pattes arrière d'une vache, occupé à observer ses trayons gonflés tout en tirant sur le mien qui pointait hors de ma braguette, l'animal se libéra. Je fus si stupéfait que je n'eus pas le réflexe de me reculer. Le flot brun me coula sur le dos comme une douche tiède, en suivant la pente de mes membres. Je sortis en titubant au grand soleil, balbutiant de surprise, les habits et le corps alourdis de larges traînées, la tête coiffée par un casque gluant. Quand il me découvrit, mon oncle fut secoué de rire : je n'avais que onze ans cette année-là, les joues roses encore, des cheveux blonds assez longs, et de mes allures de garçonnet de bonne famille, il ne devait rien subsister ! Mais je sentis une pointe d'intérêt dans son regard.

Il y avait aussi un gros chien débonnaire, qui ne demandait qu'à se faire caresser. Il se couchait sur le dos et écartait les pattes pour me montrer son ventre. Quand je le grattais près des organes génitaux, surgissait soudain d'entre les poils une longue pointe de chair brillante, d'une couleur carmin particulièrement vive. Cela ressemblait à un appétissant sucre d'orge, que j'avais très envie de sucer. Mais j'étais encore trop pusillanime.

La chatte devait manquer de matous dans le voisinage, car elle venait souvent se frotter entre mes jambes et s'exciter contre moi. Elle se mettait à miauler en pliant les pattes avant pour se remonter le cul, au-dessus duquel se dressait verticalement sa queue toute raide. Je sortais alors un crayon bic que je tenais toujours prêt dans ma poche, et je l'enfilais dans sa chatière – comme disait mon oncle qui m'avait appris à la branler – ce qui la faisait aussitôt ronronner avec un halètement rauque, tandis qu'elle labourait le sol de ses griffes.

J'avais entendu dire que les chèvres raffolaient du sel. Et ainsi avais-je trouvé un stratagème pour m'attacher Niquette – plus tard je devinai ce que le nom de la bête pouvait laisser soupçonner sur la sexualité de son maître... Je m'asseyais en face d'elle sur sa litière, et j'ouvrais mon poing rempli de gros sel sur le devant de mes culottes. Je craignais de me déboutonner, car je savais aussi que ces animaux bouffaient n'importe quoi. Elle me léchait avec application, et sa langue était suffisamment râpeuse pour me procurer des sensations très agréables au travers de la

toile de mon short. Souvent, même lorsqu'elle avait avalé tout le sel, elle continuait à la recherche du moindre grain oublié et en venait à me lécher les cuisses.

La porcherie m'aurait tenté également, mais cet antre obscur, avec ses grognements aigus, ses corps roses et poilus maculés de boue, les petits yeux vicieux qui brillaient dans l'ombre, les groins sans cesse affamés, me faisait trop peur : il me semblait que les cochons y régnaient sans frein et que j'aurais été tout entier à leur merci.

Chaque jour, au moment le plus chaud, on me contraignait à une espèce de sieste, et j'avais découvert qu'il était plus agréable de la faire tranquillement dans le grenier, au milieu des odeurs et des caresses du foin vert. Vers la fin de mon premier séjour, j'eus la surprise de voir mon oncle m'y rejoindre. Il s'installa à mon côté :

« Maintenant qu'te voici à l'aise d'avec nos bêtes, tu sauras bien quoi faire de la quéquette à ton tonton, hé ? »

Et, tout de go, il se débraguetta devant moi. Il sortit de ses culottes un membre ocre violet plutôt effrayant, me prit la main, et la posa dessus. Il se renversa sur le dos, écarta les jambes commodément, me plaça, et me montra le rythme et la façon de lui plaire. Il m'apprit ensuite à le lui sucer, et à enfoncer mes doigts dans son derrière aussi profondément que possible : « Comme tu les leur mets ! » disait-il en parlant de ses vaches. Je ne trouvais pas ça désagréable. Mon oncle goûtait la même odeur que ses bêtes. Son sexe avait des relents acides de latrines auxquels je fus vite habitué. J'aimais lui peloter ses gros couillons gonflés, lui secouer son grand mandrin baveux dans la main, et décalotter son gland couvert de traînées blanchâtres. Il éjaculait une fois dans mes doigts, une fois sur mon ventre, sur mes fesses, dans mes cheveux. Quand il commença à décharger sur ma figure, j'appris le goût de son foutre. Bientôt je n'eus plus besoin de me lécher, et il me livra le tout à domicile, au fond de la gorge.

Le dernier jour, il ne se laissa pas opérer. Il me déboutonna, tira mes culottes, et me retourna le nez dans le foin. Il me cracha sur le trou, enduisit son engin du même baume, puis assez impatientement s'enfonça à force de grands coups de reins, qui me déchiraient les chairs et m'arrachaient des hurlements de frayeur, jusqu'à ce que ses

Le Rose et le Noir

couilles vinssent battre les miennes. Il m'attrapa les cheveux à poignées, me tira la tête en arrière, il me griffa la poitrine et le dos – il avait lacéré ma chemisette à moitié – et presque aussitôt il déchargea furieusement.

Les années suivantes, cette « greffe en couronne » comme il disait par plaisanterie, devint aussi régulière que les autres habitudes de la ferme.

LA VILLE

Rouge

Il tira la fermeture éclair du pantalon en velours noir de Noël, ce qui créa une mince ouverture écarlate.

« Je lui fais porter des sous-vêtements rouge vif », expliqua-t-il. « Vermillon comme le sang qui s'écoule dans ses organes. J'aimerais m'éclairer de cette seule lumière. »

Douces et molles

Quand il l'entend ouvrir la porte du hall, il vient doucement à la rencontre de Noël, frais et ensoleillé dans sa chemisette vichy cerise et son pantalon blanc moulant. Il lui prend le visage, et effleure d'un baiser son oreille.

« J'aime la chair ambrée de son cou, car elle est cachée par ses longs cheveux bruns, qui la transforme en une nouvelle intimité – c'est une chambre en ville, une garçonnière dont seul l'habitant, le maître, sait l'existence tiède et tranquille. »

Il retire sa main, les longues mèches caressantes retombent sur l'épaule de Noël. Il arrange le col de la chemisette :

« Mais ce que j'affectionne le plus en lui, ce sont ses fesses rondes, douces et molles, entre lesquelles je pénètre et déverse mon sperme comme une chasse d'eau s'engouffre dans le siphon, se précipite dans les égouts, coule vers la Seine, et se répand lentement dans les fosses abyssales de l'océan... »

Arnauld

Je me penche sur une partie de mon corps, même la plus insignifiante, la plus laide, la plus sale – et je l’aime encore.

Un amour pour les tripes

« Quand on aime la matière, il faut que ce soit jusqu’au bout. Pas seulement la surface, mais les profondeurs atomiques, les abîmes microscopiques aussi. Quand on aime un être humain, il faut en aimer tout autant le corps et les organes internes, ce merveilleux univers cellulaire, d’une complexité inconcevable, magnifique, infini... Et il faut armer sa propre main afin de se plonger dans l’exploration des méandres subtils des entrailles et des viscères. C’est pourquoi tant de cadavres de gamins, étendus ouverts au milieu du cercle de leurs tripes, jonchent les impasses obscures de cette ville. »

La main dans le pantalon

Quand le métro s’arrêta à la station Place de Clichy, c’était le dernier de la nuit et le wagon était vide. Une belle grande fille de vingt-cinq ans, auburn, vêtue d’une veste en daim et de bottes assorties, d’un pull écru et d’un pantalon blanc, monta et vint s’asseoir contre moi, en me demandant si ce train allait bien en direction de Saint-Denis. Je hochai la tête, et elle fit :

« Tu as seize ans ?

– Non quinze... »

J’avais répondu machinalement, pris au dépourvu. Elle posa sa main sur la mienne :

« Comment t’appelles-tu ?

– David...

– Tiens, je t’aurais pris pour une fille. »

J'avais les cheveux plutôt longs à cette époque, et je me faisais souvent aborder par des hommes ; en l'occurrence, je ne savais comment interpréter cette remarque. Cette jeune femme était très belle, avec ses yeux clairs, un iris gris-bleu dont les pupilles noires étaient fixées droit sur moi, comme si elle cherchait à me pénétrer intimement. Elle me faisait un peu peur, sans doute. Quand elle passa son bras autour de mes épaules, je ne lui résistai pas, embarrassé par mon vieux sac « U.S. » que j'avais gardé sur moi. Sa main était chaude, pressante, impudique. Elle me serra contre elle. Son autre main se cala sur mon genou. Je voulus reprendre l'initiative : elle se laissa embrasser. Mais tandis que je m'écrasais nerveusement contre ses lèvres, je la sentis progresser sur ma jambe en se coulant vers l'intérieur de mes cuisses. Je me tenais un peu écarté, le bras autour de mon sac. Elle passa la main dessous, et toucha le renflement qui avait surgi à côté de ma braguette. Elle le frotta et le tripota un moment, pour mieux le dégager et le faire saillir au travers de la toile du jean. Le sac glissa sur le côté. Elle attrapa la tirette de ma fermeture éclair, et la descendit avec autorité. La main entière s'introduisit dans l'ouverture, mon pénis forcé roula dans son habit de coton sous une paume décidée, les doigts se refermèrent comme une serre sur mon paquet. Tout mon sexe était à sa merci, et elle le malaxait et le pétrissait intensément. Au travers du slip ses doigts s'enfonçaient alternativement dans ma verge et mes testicules. Le sang m'irriguait, affluait sans cesse, c'était comme un maelström qui prenait naissance au fond de mon bas-ventre. Elle eut un mouvement du pouce, de la base vers le gland, en me pressant les chairs de plus en plus rapidement, qui me procura une telle sensation que je me détachai de ses lèvres en gémissant.

À Guy-Môcquet, quelqu'un s'approcha du wagon et monta. Elle me lâcha, je me rajustai aussitôt. Elle descendit à la Porte de Saint-Ouen, et je la suivis quoique je ne fusse pas arrivé.

Elle remonta l'avenue, et s'engagea dans une rue de traverse, où elle entra dans un petit hôtel. Elle alla directement dans une chambre dont elle avait la clé. Nous nous assîmes sur le lit après avoir retiré nos vestes. Elle m'attira contre elle, et m'embrassa dans le cou d'une façon telle que je la sentis à peine relever et ôter mon tee-shirt. Elle acheva

de me déshabiller : elle accrocha de nouveau ma braguette, je perdis rapidement mon jean et mon slip, mes bottes, mes chaussettes... Elle m'entraîna sur le lit, sans prendre le temps de se dévêtir elle-même, me tourna sur le ventre, et me caressa le dos, les reins, les fesses. Elle m'écarta les jambes, passa la main, et vint m'attraper les bourses par-dessous : elle les fit rouler dans leur peau jusqu'à ce qu'elles fussent rétractées et dures comme des marrons. Elle me prit une fesse dans chaque paume, y enfonça les doigts avec un mouvement élastique qui me faisait me cambrer, et je sentis tout à coup quelque chose de mouillé sur mon anus devenu trop sensible : c'était la pointe de sa langue qui jouait et tournait tout autour. Puis une chose dure me força l'ouverture, son doigt, long et décidé, avec l'ongle au bout qui m'écorchait un peu : le frisson me remonta des reins jusque dans la nuque. Il ressortit avec un léger bruit de succion, et elle fit courir ses ongles sur le dos de mes cuisses, dans le creux des jarrets, sur le muscle tendu des mollets. Elle me saisit les pieds, et je sentis brusquement sa langue s'introduire entre mes orteils, les lécher en les contournant un à un, les écarter, les sucer. Elle me força à me retourner, ses mains volèrent, en le frôlant, au ras de mon sexe raide comme un quignon de pain dur, et se posèrent avec une infinie douceur sur mon ventre. Elle entama un mouvement circulaire très léger qui faisait vaciller tous mes viscères, remonta sur le plexus, et m'entoura les bouts de sein. Elle me les prit avec les lèvres, me téta, me mordilla entre les côtes – ce qui me provoquait des décharges électriques – me titilla les aréoles de la pointe de la langue, en rond. Elle vint ensuite s'introduire dans mon oreille, me lécha la joue, les paupières, tenta de farfouiller dans une narine, puis fourra son pénis lingual tout gonflé dans ma bouche. Elle se coucha à demi sur moi, tandis que son muscle adroit me caressait le palais et la paroi intérieure des joues, et elle m'attrapa doucement la verge, que j'avais collée au ventre, pour la branler, d'abord tranquillement, puis de plus en plus vite, en la serrant de plus en plus fort dans sa paume.

Pendant un temps que je ne mesurais plus, je vécus une joie que je n'aurais jamais imaginée. Elle n'épargnait aucun organe de mon corps, qui était alternativement la proie de ses mains et de ses lèvres. J'éjaculai à plusieurs reprises

dans sa bouche, ou parfois tout seul, à la suite de simples frôlements de ses cheveux, par le contact de ma peau avec la toile de son pantalon, ou au milieu de ses étreintes forcées quand son pull en laine se frottait simultanément sur mon ventre et, par ses bras enlacés, sur mes reins, ce qui affolait totalement mes sens. À bout de force, je me sentis disparaître dans une poix ignoble et douce, parcourue sans cesse d'éclairs blancs.

Quand elle me réveilla, j'avais un peu mal au cœur. Elle me caressait les cheveux tendrement. Elle me dit que je devais m'en aller. Il faisait encore nuit, il n'était que quatre heures. Je pouvais rentrer à pied chez moi. Je me rhabillai : je me sentais tout poisseux de transpiration, de salive et de sperme. Au moment de se quitter, elle me demanda si je pouvais revenir le lendemain soir. Je la regardai, puis je baissai les yeux, car je ne pouvais m'empêcher de me rappeler ce qu'avait fait sa langue, où s'étaient introduits ses doigts... Je hochai la tête. Alors elle ajouta que je m'efforçasse de me faire accompagner par le plus beau de mes camarades.

Je passai cette journée dans un nuage, dans le flou de la fatigue et de mes couilles qui me brûlaient, sans toucher terre, insensible à la réalité du lycée et des cours. Je convainquis facilement un ami de venir avec moi. Quand nous arrivâmes à l'hôtel, la fille auburn nous attendait. Il y avait aussi un homme d'un certain âge, en complet sombre. Le choix que j'avais fait de mon camarade parut être approuvé.

À la suite de quoi, mon ami blond et moi-même fûmes drogués, et nous quittâmes la France. Nous ne sûmes jamais par quel moyen nous nous retrouvâmes sur un autre continent, enchaînés au milieu d'un groupe de garçons et de filles de notre âge.

Arnauld

Si l'adjectif *puceau* qualifie les garçons non encore sodomisés, on pourrait désigner par *prépuceau* ceux qui n'ont eux-mêmes pénétré aucun cul ; or, de la même façon que *prépuceau* est construit à partir de *prépuce*, on peut suppo-

ser que *puce* est à l'origine de *puceau*, ce qui met une lumière nouvelle sur la signification de ce mot ; et c'est ainsi qu'on apprend le sens d'une expression amicale comme « ma petite puce », laquelle en réalité veut dire « mon petit cul », ou, plus précisément encore, « mon petit anus » ; donc la formule « ma petite puce rose » est redondante...

Rédemption

Le créateur a dit : il faut honorer la création. Vivre en état de péché mortel est donc la seule chance de respecter sa parole.

Ils ont l'un treize ans, l'autre douze sans doute. Ils sont debout au bord de la piscine et parlent ensemble. Ils ont des corps presque jumeaux, homothétiques plutôt, les clavicules saillantes, les épaules rondes comme le creux de la main, les seins à peine marqués, les bras et les jambes en forme de caresse, les nombrils... points métaphysiques. L'aîné est blond, des cheveux qui dansent sur son front comme des herbes, jusqu'à la nuque ; l'œil est rieur et charme, avec ses sourcils bien droits, insouciant ; le nez a deux belles ailes ourlées et l'on croit y voir l'empreinte des pouces de l'artisan qui les a modelées ; la bouche ne cesse de parler et de se relever en sourires, découvrant les dents opalines, très blanches : il est « idéal ». Le ventre du plus jeune a encore un peu de la proéminence de l'enfance. Des cheveux lisses et bruns lui cernent le visage et cachent les sourcils ; le regard est plus timide, le nez plus haut, la bouche plus ronde ; on ne voit que les lobes des oreilles qui dépassent comme deux petits bijoux en forme de crevette : il a une gentille bouille, inquiète et délicate. Les deux maillots de bain sont bleus – celui de l'aîné est un peu voyant, avec des motifs géométriques qui dessinent des voiles oranges et rouges sur fond de ciel – et ce trapèze horizontal en tissu masque le triangle des aines qu'on voit s'amorcer aux hanches, qu'on devine se terminer par la sucette du sexe.

Ils sont toujours debout au bord de la piscine et continuent de se parler. Ils ne conversent qu'avec eux-mêmes, et à les regarder on a des cendres plein la poitrine. On pense :

Le Rose et le Noir

« Si seulement ils pouvaient se racheter de tant de crimes – cette beauté vierge, impollue, – en fornicant ensemble, au moins une fois ?... »

Ils chahutent dans le couloir. Une grande salle carrelée en jaune avec des pommes de douche qui pendent régulièrement le long du mur. Il n'y a personne, rien qu'un léger parfum d'eau de Javel. Ils débouchent dans cette perspective nue en riant et en se poursuivant. Ils jouent à chat. Le plus grand est derrière, il essaie de toucher l'autre qui court en zigzag, glisse, et se rattrape à un robinet. Le grand lui met la main aux fesses :

« Chat !

– Eh ! t'exagères, j'suis pas ta femme ! »

Il prend des mines de mec blessé dans son honneur. Le grand répond en ouvrant l'eau. Le petit fait un écart pour échapper au jet dru : ils ne se sont pas baignés, ils trouvaient l'eau trop froide, alors la douche !... Le petit fait un saut de côté et attrape l'autre par la ceinture du maillot de bain. Il le tire vers lui, le slip se déforme à l'horizontale, on pourrait y mettre deux garçons de la taille du blond. Il proteste à son tour :

« Ho ! et toi ? j'suis pas ton homme, non plus ! »

Il attrape le petit par les poignets et ils entament un semblant de pugilat. Mais le grand a vite le dessus, et il tord en arrière les bras du petit qui se tortille avec des enroulements de serpent, en criant :

« Lâche-moi ! Lâche-moi ! »

Le grand ricane et lui donne des coups dans les fesses avec le bas-ventre, en rythme, pour l'humilier. Ces secousses font vibrer les corps, déhanchent le grand, et relancent les tentatives du petit qui cherche à s'échapper en se désarticulant. Le grand l'immobilise tout à fait en resserrant sa clé :

« Qu'est-ce que tu me donnes pour que j'te lâche ? »

Le petit se fait plus doux, plus mielleux :

« Tu veux que j'te fasse un pompier ?... »

Le grand, qui mimait une espèce de sodomisation, est incontestablement surpris. Il a rosi. Il relâche son étreinte. L'autre en profite, se dégage, et s'enfuit en se moquant.

Le Rose et le Noir

La poursuite recommence. Ils passent d'une salle de douche dans une autre. Celle-ci est désaffectée, on y a entreposé des piles de planches en liège, et des rouleaux de corde avec de gros flotteurs blancs. Le petit tourne autour des piles, et saute par-dessus les rouleaux en jouant à cache-cache. Son rire résonne contre le carrelage tandis que le grand maugrée :

« Tu vas voir... Tu vas voir...! »

Le pied du petit soudain roule sur un flotteur, il dérape, le grand le rattrape et le coince contre un mur. Ils sont face à face, le petit est essoufflé, le grand le regarde silencieusement. Après un moment, le petit se laisse lentement glisser, le dos contre les carreaux. Le grand passe les pouces dans l'élastique de son slip bleu et rouge et orange, et le baisse. Le petit est à genoux. Il ne touche pas son aîné, il ne l'enlace pas, il se contente de sortir la langue et de lécher le pénis qui pend – cylindre droit, terminé en cône, accroché au bas d'un ventre imberbe. La muqueuse rose lèche le manchon de peau. La tête blonde est penchée sur la tête brune qu'elle observe par-dessus. Le corps debout frissonne, et il tend un bras pour prendre appui contre le mur. Le pénis se redresse, le petit l'aide du bout de sa langue, puis il avance les lèvres et y glisse l'extrémité du gland. Le garçon blond se renverse en arrière – il est logé dans une douceur si chaude, si tendre, frémissante. Son organe s'étend presque instantanément. Il pose sa main libre sur la tête qui lui procure ce bonheur, il caresse les cheveux, y enfonce les doigts, se crispe sur des touffes brunes et odorantes. Lui aussi, il a ouvert la bouche, mais c'est pour aspirer l'air.

Le petit le lâche sans crier gare. Le pénis est dressé obliquement, brillant, long, rond au bout, raide comme un morceau de bois durci au feu puis trempé dans la rivière. Le petit relève la tête :

« Tu sais embrasser sur la bouche ? »

Le grand hausse les épaules.

« Bien sûr... » fait-il en tentant de rendre sa voix rauque comme celle d'un homme.

« Embrasse-moi. »

Le petit se remet sur les pieds. Il sourit à l'autre. Le grand finit par se décider, les deux bouches se frôlent. Aus-

sitôt c'est la langue du petit qui s'avance. Le grand rencontre le goût de son propre sexe. Pendant qu'ils se sucent, le petit prend la main du grand et la dirige vers son ventre pour se faire branler. Et c'est vrai que lui aussi il bande bien. Il écarte son slip et y pousse la main captive. Le grand enfonce les doigts, il tâte, il reconnaît le dard. Il fait un anneau de son pouce et de son index, et il glisse cette bague sur la jolie hampe. Il veut reprendre l'initiative. Il pousse la langue à son tour, et va visiter le petit qui se laisse faire.

Mais celui-ci commence à devenir impatient. Il s'écarte :

« Tu veux que je te montre un truc qu'on m'a appris ? Couche-toi ! » fait-il sans attendre de réponse.

Le grand, un peu inquiet, s'étend sur les planches de liège. L'autre le débarrasse de son maillot de bain, lui relève, lui replie, lui écarte les jambes, et tout simplement il l'encule. Le grand ouvre un instant la bouche pour protester – il est en train de se faire mettre par un plus petit ! – mais ce qu'on lui enfle dans le derrière est d'une taille raisonnable, ça ne fait aucun mal, c'est doux comme un bonbon, et il se laisse aller en soupirant, d'autant que son léger fouteur lui a empoigné le membre et le fait reluire. Alors le garçon blond s'abandonne et ne tarde pas à jouir. Un papillon blanc sort de la chrysalide et vient se poser sur le ventre plat. Une ombre passe sur le visage du garçon brun. Il touche avec ses doigts les quelques gouttes répandues, et il murmure, soudain redevenu sérieux :

« T'as de la chance... »

Et sa pine débandée ressort – comme un anchois glisse de la main qui essaie de le retenir...

Impromptu

J'étais en pyjama car je me préparais à me coucher, et je lisais dans le salon, près de la porte-fenêtre grande ouverte pour profiter de la fraîcheur du soir.

... Le conducteur l'attrape par la nuque, et le guide fermement jusqu'à ce qu'il s'incline vers le changement de vitesse. « Prends-le en bouche ! » Le levier de la DS est une

fine barre nickelée, sur le côté du volant, terminée par une boule blanche grosse comme une balle de ping-pong. Le gosse ouvre les lèvres et la gobe comme une prune. « Tu sens les vibrations du moteur qui remontent jusqu'à toi ? ... Si tu n'étais pas contracté à ce point, je te la mettrais bien toute dans le cul. Avec une trépidation comme ça, je te garantis que tu arriverais à jouir sans te faire toucher la bite ! » Le gamin s'amuse de cette fellation automobile comme d'un jeu. Il aime la voiture complice, lieu clos, protecteur, qui est aussi évasion, théâtre où l'on vient mettre son corps en émoi. La vieille bagnole mérite bien ce petit plaisir ! ...

Soudain quatre hommes habillés de noir surgirent de cette chaude nuit d'été. Avant que j'aie pu deviner leurs intentions, ils m'avaient entouré : deux me saisirent par les bras, sans violence, et un troisième me noua un bâillon de soie blanche sur les yeux. Mon livre me tomba des mains. Aucun ne répondait à mes questions. Nous traversâmes le jardin jusqu'à la grille. Ils appuyèrent sur ma nuque pour me faire entrer dans une auto. Les sièges de cuir étaient confortables, le ronflement du moteur d'une rondeur luxueuse. Les deux hommes qui m'encadraient ne me lâchèrent pas, même lorsque nous fûmes assis. Je sentais toujours leurs gants maintenir mes bras avec une poigne ferme et tranquille. Le foulard était doux à mes tempes. Pourtant j'étais inquiet. J'avais peur qu'ils ne me violent dans la voiture. Je me rappelais le passage du roman que je venais de lire. Mais rien de pareil ne se produisit.

L'auto roula un bon moment dans la ville, puis elle s'arrêta. On me conduisit dans un intérieur. Des gens parlaient, ils devaient être nombreux. Une voix de femme s'approcha. Une main fine et nerveuse, mais malhabile, se glissa sous mes testicules, en coupe, pour les soupeser au travers de l'ample pantalon de pyjama.

« Oh ! ça m'a l'air très honnête ! » Et elle rit comme quelqu'un qui a trop bu.

D'autres voix des deux sexes s'exclamaient :

« Il a l'air mignon ! – Il est bien foutu ! – Tournez-le qu'on lui voie le cul ! – C'est le seul que vous ayez trouvé ? ... »

La main féminine disparut brutalement, comme arrachée. Je ne comprenais pas tout ce qui se disait. Les deux hommes qui n'avaient pas cessé de me tenir, me guidèrent encore et m'allongèrent sur un sofa. Enfin leurs doigts se desserrèrent. Une nouvelle main, précautionneuse et adroite celle-ci, souleva mon bâillon pour le retirer.

J'étais dans un salon éclairé par des lampes tamisées. Il y avait beaucoup de gens. Je ne vis qu'une personne : un homme jeune, un Japonais vraisemblablement, qui était penché sur moi et me souriait. Après avoir cillé pour accommoder, je lui retournai un sourire.

« Ne vous inquiétez pas », fit-il. « Il ne vous arrivera rien que d'agréable ici... d'ailleurs je vois que vous n'êtes pas effarouché... »

Je voulus lui répondre mais il s'écarta. L'instant d'après, il était de retour. Le verre qu'il me tendait était demi-rempli d'une liqueur ambrée, j'en mouillai mes lèvres. C'était bon, un peu enivrant probablement. Je finis le verre.

« Je m'appelle Kishi. »

Tout mon corps s'appesantissait avec bonheur. Kishi, le Japonais aux cheveux de jais, était assis à côté de moi. Il tendit le bras, et me passa la main dans les cheveux, derrière la nuque. Cela me fit un bien infini. Sa main revint le long du col du pyjama, palpa mon épaule.

« Ce vêtement de lit bleu-vert vous va très bien... Mes hommes vous ont surpris alors que vous alliez vous coucher ? »

Ses doigts froissaient le coton qui couvrait ma poitrine. Comme réponse, j'eus un geste. Il vint à ma rencontre. Nous nous embrassâmes longuement, en nous étreignant, nous serrant, et en pressant nos flancs. Sa main descendit jusque sur mes fesses qu'elle palpa méthodiquement. De sentir sa cuisse dure, tendue, j'étais de plus en plus affaibli. Nos bouches s'écrasaient pour offrir la plus grande surface, nos salives étaient confondues, nos langues se tenaient enroulées. Je bandais dans une douceur complète qui était celle du pyjama trop large, de l'alcool qui se diffusait lentement, du contact de son corps raide appuyé de tout son long contre moi.

Il prit l'initiative de la séparation. Sortant de sa poche un mouchoir plié, il m'essuya délicatement. Il recommença de me flatter en enfonçant ses doigts dans mes cheveux, avec de tendres mouvements qui montaient le long de ma tempe sur mon crâne, puis redescendaient derrière mon oreille. Je frissonnai de l'occiput aux talons. Il bougea un peu :

« Mais je ne veux pas vous garder pour moi seul... Vous voulez bien vous donner en spectacle ? Je vais vous proposer quelque'un... » Sa main s'affermir sur mon épaule, le pouce posé tout près de mon cou. « Je vous laisse carte blanche ; ne nous décevez pas... »

Un peu plus tard il revint me prendre, m'entraîna par le poignet. Je chancelai en me mettant debout. Dans le salon, une queue se fit à notre comète. Nous fûmes dans une pièce aux murs capitonnés, éclairée par une lumière noire. Au milieu, ombre fluorescente, le visage bâillonné de soie blanche comme je l'avais été à mon arrivée, se tenait un jeune garçon.

Je restai un moment interloqué. Un cercle attentif se composait le long des murs noirs. Kishi m'avait abandonné au milieu de cette assistance. Je vacillai. L'alcool et les caresses m'avaient grisé. L'enfant, à dessein, était habillé de clair, ce qui renvoyait les rayons noirs et le transformait en enseigne de néon. Il ne bougeait absolument pas, je me demandai s'il avait été drogué – ou simplement séduit – comment on l'avait enlevé. Je me décidai à avancer. Je touchai ses cheveux blonds et raides. J'eus peur de dénouer le bâillon. Je préférerai prendre le parti de l'éplucher. Je saisis le bas du son sweat-shirt blanc qui s'en alla par la tête facilement. Le bâillon avait un peu glissé, je le remis en place sur ses yeux. Sa bouche était petite, rose, impassible. Je serrai davantage le foulard, et j'eus la satisfaction de le voir entrouvrir les lèvres pour une brève grimace. Mes doigts déboutonnèrent sans trembler la chemisette blanche. Elle glissa de ses épaules, le long des bras, par terre. Il fut torse nu. Sa peau paraissait mate dans cette lumière, mais je me rendais compte qu'elle était claire. Un genou après l'autre, je m'abaissai devant lui. Je soulevai les jambes du Levi's blanc, tirai la fermeture à glissière des bottes de cuir. Elles s'ouvrirent comme deux bateaux éventrés, je les retirai facilement, puis je roulai les chaussettes blanches jusqu'à la

pointe de ses pieds. Je détachai successivement chaque bouton métallique de la braguette, et j'eus de la chance – ou : tout avait été soigneusement préparé ? – le slip était d'un blanc éclatant, tout neuf ! le plus lumineux des vêtements... Je tirai doucement le pantalon à moi, en le faisant glisser le long des jambes minces et délicates, jusqu'à l'en débarrasser. Je me remis debout. Je passai derrière le garçon, je me collai contre son dos, et j'avançai mon bras en travers de sa poitrine pour poser la main sur le triangle qui attirait tous les regards. Mes doigts s'enfoncèrent un peu au hasard, et retrouvèrent sa pine en chiffonnant le tissu de coton. Je commençai de le branler au travers du caleçon, bien en vue de tous.

« La forêt indienne est une jungle redoutable. Qui le sait mieux que le Maharajah ? Ses soldats y ont amené cet enfant. Ils l'ont déshabillé, il ne porte qu'une courte culotte de satin blanc. Quatre poignards d'argent sont plantés dans la terre sèche et forment un carré. On y attache chacun de ses poignets, de ses chevilles. Les sbires s'éloignent. Le petit Européen reste seul, comme un papillon nouveau offert à la collection de la forêt. Mais les vrais papillons volent indifférents au-dessus de cette chair nacrée, sans ailes, épinglée au sol comme une étoile de mer... »

Ma main qui sollicite sans arrêt le centre du slip blanc, sent petit à petit un relief y naître – l'appendice prend forme. L'assistance se tient coite, attentive.

« Les sauterelles arrivent les premières. Le nuage vert de ces terrifiantes amantes tourbillonne, se resserre, s'épaissit, se condense. Bientôt elles cachent le soleil à l'enfant qui ferme les yeux, impuissant. Quelques-unes de ces harpies se posent. Quand elles se retirent, leur tache verte est remplacée par une cavité rouge. Le bruit est effrayant. Nul ne pourrait entendre la plainte de ce petit homme. Sa bouche s'ouvre avec un spasme horrible. Son long cri monte, et se métamorphose en hurlement. Une amoureuse plus affamée que d'autres se laisse tomber dans cette gorge vibrante, et s'attaque à la langue tendue. La bouche se referme, les dents blanches broient le monstre kaki, dont les antennes et les pattes crissent et s'agitent en se retournant. C'est le signal. Le corps prostré est en quelques secondes vêtu d'ailes qui crépitent, et il se transforme en une palpitation vert-de-gris. Avec l'ensemble

d'une bourrasque de vent, le nuage d'insectes se relève. L'enfant n'a plus de peau. Ses chairs ne sont qu'une boursofflure rouge. Il est agité des spasmes d'un dément, ses muscles se contractent avec des mouvements antagonistes. Le second contact – unanime – des sauterelles emporte déjà les yeux, le nez, les lèvres, le petit sexe, et toutes les parties délicates. Les mandibules sont à l'œuvre dans les intestins, elles sectionnent, déchirent, découpent, se gonflent de viande. Les ailes se prennent dans le sang qui coagule. Les insectes errent comme des folles, butant les unes contre les autres, vont des mousses roses et jaillissantes des poumons, aux matières grasses et blanchâtres de la cervelle qui coule par les orbites, reviennent aux chairs plus fermes d'une cuisse, retournent picorer une fesse tendre... »

La parole me manqua, égaré par ma propre émotion. Je sentais en face de moi l'auditoire prêt à voler en pièces. Je roulai le slip sur lui-même, comme un prépuce, jusqu'au milieu des cuisses minces. Puis j'arrachai le bâillon blanc : le garçon était superbe avec ses prunelles bleu-gris ombrées de longs cils bruns, encadrées par ses cheveux blonds. J'entendis qu'il se produisait un mouvement. Je voulus embrasser mon protagoniste sur la bouche : l'enfant fut happé et disparut parmi les robes et les pantalons, entre les corps ivres d'excitation. Je fus moi-même absorbé. Des bras nus me soutenaient et chiffonnaient ma veste de pyjama ; elle remonta et découvrit mon ventre à leurs caresses avides. Une main nerveuse dont j'ignorais le sexe se glissa sous l'élastique de mon pantalon et se referma sur mon organe tumescent. D'autres doigts attrapèrent le pyjama par derrière et le baissèrent sous mes fesses : je reconnus Kishi. Il m'encula en hurlant joyeusement des choses que je ne comprenais pas.

(Suppléments)

Une femme vêtue en religieuse, une discipline de cuir à la main, poussait devant elle un adolescent déguisé en moine. Elle le fit agenouiller au centre du salon pour le fouetter. Le jeune garçon semblait se laisser faire. Elle le troussa jusqu'au milieu du dos et leva le martinet. La peau du moinillon se marqua de légers cinglons rouges, et il se

Le Rose et le Noir

tordit en gémissant plaintivement à chaque nouveau coup. Mais il n'y eut pas un invité ce soir-là pour douter que ses pleurs ne fussent des soupirs de plaisir – et cette scène n'intéressa pas grand monde.

Une femme coiffée d'un gros chignon platine était avec un minet blond. Elle lui caressait les cheveux. Il était vêtu d'un pull gris sans manches sur une belle chemise blanche bouffante, d'un pantalon carmin et de tennis blanches. Elle le déshabilla. Ses doigts le manuélisaient de la manière la plus impudique, elle laissait des traces de rouge à lèvres sur ses parties, elle le faisait soupirer de volupté, et pour finir elle l'amena à jouir dans sa bouche. Elle avala le sperme. Chacun savait qu'il s'agissait de son fils. Elle-même ne s'était pas déshabillée, et ne se laissa pas caresser.

Un homme rappelait sa jeunesse devant quelques curieux. Il raconta qu'un soir, lorsqu'il avait dix-sept ans, il s'était fait violer par quatre hommes, des blousons noirs ivres et armés de chaînes de vélo. Il avait été surpris et emmené dans une ruelle sombre. Il ne se souvenait pratiquement de rien, sauf des coups de poing dont il avait cru mourir. Il avait senti dans la mêlée son jean se détendre, s'affaisser, et le quitter. Il avait perdu connaissance avant la suite. Plus tard, la pluie d'un orage l'avait ramené à lui : il s'était retrouvé, le cul déchiré, enfoncé dans une poubelle.

Arnauld

J'ai froid aux mains : je glisse la première sous mon pull-over, mais quand je veux y mettre la seconde, cela déforme le tricot ; je la retire alors, j'ouvre la braguette de mon pantalon, et je l'enfonce dans cette fente comme dans un manchon : la voilà bien au chaud – allons, sage ! voici qu'elle chahute avec mon ami et le réveille...

La semence est un peu sortie de la peau

J'ai dix-neuf ans et, sociologiquement parlant, je rentre dans la catégorie des *prostitués*. Je ne peux échapper à cette classification, et pourtant je m'y sens très étranger. Je ne fais pas le trottoir. Mon métier consiste à savoir m'habiller, comme un mannequin, et régulièrement on m'invite contre de l'argent à passer la soirée chez des nantis : c'est ma revue de mode à moi. Aussi je me sens bien plus proche des *cover-boys*, par exemple, que des *call-boys*. Il n'y a qu'une différence : au lieu d'être seulement regardé, on me touche, on me caresse également ; parfois, bien sûr, on me déshabille pour me faire l'amour. Mais c'est relativement rare et, eu égard aux sommes que je reçois, c'est un moment du métier qui est tout à fait supportable. La difficulté réside dans le costume : avoir une tenue bohème, mais constituée d'éléments choisis ; ajouter une note vulgaire si je me sens suffisamment élégant ; rester *boy* tout en m'efféminant ce qu'il faut. C'est ce tact, ce sont ces alliances qui retiennent les clients. Trop de virilité les rebute ; trop de féminité les ennue (ils pensent à leurs femmes) ; seule une certaine allure androgyne les fascine par ses reflets ambigus – c'est du moins à ce type d'amateurs que j'ai à faire.

Ayant de nature un visage très régulier et très fin, entouré de cheveux châtain clair qui ondulent sous le moindre coup de brosse, j'ai l'habitude de corriger cette constitution par des blousons très stricts à col droit, quelquefois doublés d'une fourrure courte, conjugués avec des pulls à col roulé moulants, ou des chemises à grands carreaux, et toujours accompagnés de pantalons en jean ou en velours. Ces vestes, dont une bande de tissu élastique me serre les poignets et la taille, me donnent des airs de lycéen de bonne famille, qui séduisent prodigieusement les gens âgés. Parfois, j'y ajoute une touche extravagante – pantalon bleu ciel semé de taches jaune bouton d'or. Parfois, je fais dans le romantisme, genre « jeune homme alangui soupirant après un amour absent »... – marinière bleue sous laquelle apparaît un tee-shirt blanc, ce qui dégage et met en valeur les lignes de mon cou. Mais je cherche toujours à modérer un effet par un autre. Ainsi le soir où je mis une tunique très criarde, sur la poitrine de laquelle s'imprimait en jaune, orange, rouge sur fond noir le visage de Marlène Dietrich,

je choisis de porter en noir un pantalon de très belle coupe et des boots de cuir souple. La couleur surprit et réveilla ceux qui auraient pu se lasser de moi, la qualité de mes vêtements rassurèrent ceux qui ne me connaissaient pas encore.

Habituellement, je n'aime d'ailleurs pas trop les rapports sexuels avec les clients, et je les évite si je peux. Quand je vais à ce genre de rendez-vous, je ne porte jamais de slip, et cela n'a que deux effets : ou celui qui me défait s'en trouve vivement excité et me débarrasse plus vite du déduit ; ou il se rebute, et préfère dès lors des caresses plus modestes à ce sexe brun couronné de poils. De cette manière, je suis rapidement délivré des fâcheux, et aussi préservé de la satiété et du dégoût qui suivent souvent une décharge. Enfin, vous comprenez à présent peut-être pourquoi je me sens plus proche de ceux qui louent leur corps à seule fin d'exhibition publicitaire, que de ceux qui déguisent avec la prostitution mondaine leurs tendances masochistes. Quant à mon « souteneur », Hubert, j'avais été son ami avant que nous ayons travaillé ensemble, et c'est lui qui m'a appris mon « art »...

Tout cela ne veut pas dire que je sois frigide, et que je ne cherche pas les aventures amoureuses, au contraire. Mais moi aussi j'aime à choisir mes objets. Une fois, par exemple, j'avais passé le week-end avec les amis d'un politicien, dans sa villa au bord de la mer. Le lundi matin, je m'éclipsai vers six heures, alors que les fêtards dormaient encore. Quoique je n'eusse pas de train avant midi, je fuyais les relents de tabac froid et l'éventuel réveil d'un client, qui n'aurait pas manqué de « remettre ça ». Je me dirigeai vers le petit port de pêche, où j'espérais trouver plus tard un taxi qui me conduirait à la gare. Je portais dans un sac de voyage les vêtements qui m'avaient fait briller pendant la nuit, à présent des dépouilles froides et mortes. Je m'étais rhabillé « en civil », avec un pull-over pas trop serré et une veste à grands carreaux, seyante mais anodine. Dans le petit matin, j'aperçus de loin des éclairages, des camionnettes, un attroupement, du matériel déballé, enfin des gens qui posaient pour un photographe. C'était une merveilleuse façon de tuer le temps qui s'offrait. Contournant les badauds, je vins observer de plus près : les modèles étaient quatre enfants, qui attendaient leur tour au milieu

des techniciens. Un seul était remarquable, celui qui posait à l'instant. Il avait le visage d'un garçon de treize ans, mais ses mains bien formées en laissaient deviner quatorze au moins. Des joues très lisses qui ondoyaient à peine, un joli nez avec deux petites narines charnues, des lèvres qui s'ouvraient en s'avancant délicatement et montraient deux incisives : il avait un regard souriant, décidé. On soupçonnait qu'il était pleinement conscient de sa jeune beauté masculine, et prêt à en user. Le costume qu'il présentait n'était pas spécialement intéressant : une chaude canadienne bleu cendré avec un revers de fourrure synthétique, sanglée à la taille, et un pantalon assorti. Une grosse montre-bracelet donnait de la finesse au poignet, et une casquette en toile, genre « sudiste », était la seule note originale. Elle laissait échapper des cheveux bruns assez longs, dont une mèche rebiquait derrière l'oreille. Il se tenait le pied droit posé sur les cordages de deux bollards, la main un peu crispée sur ce genou, le regard haut-gauche image, et le cadre était fermé à l'arrière-plan par un chalutier en manière de décor. On perfectionnait. Bien que l'appareil eût commencé de fonctionner, entre deux clichés l'habilleuse arrangeait le mouvement du col, le photographe parlait sans cesse au garçon pour qu'il prît naturellement des expressions différentes, l'assistant avançait une caisse dans le champ ou retranchait un billot, l'électricien rapprochait un quartz ou doublait le spun. Dans un coin, on entendait ronfler le groupe électrogène.

Ces bittes d'amarrage en premier plan, ce costume, cette position même, tout cela faisait un peu trop « mec-ton » à mon goût. Mais cette mèche de cheveux derrière l'oreille était provocante – d'ailleurs personne ne songeait à la faire disparaître d'un coup de peigne –, et il fallait bien reconnaître aussi que la peau du cou avait l'air douce, que la bouche était charmante et même excitante, et qu'imaginer mon gland sur le bout de sa langue me donnait la chair de poule. En fait, ma décision était déjà prise, je voulais coucher avec ce garçon. Je n'ai pas souvent ce genre de lubies, mais dès que je suis séduit, c'est irrépressible, je n'abandonne pas avant d'être arrivé à quelque chose. Au premier abord je crus cela facile, le milieu des mannequins tolérant ces relations. Mais je découvris soudain une bourgeoise engoncée dans son manteau de fourrure, et je com-

pris à l'instant que ce serait plus délicat que prévu. Celui qu'elle ne quittait pas des yeux, en curieuse inlassable, n'était que trop manifestement son fils !...

Aussi je dus me mettre en campagne. Avisant l'assistant qui s'éloignait, je lui emboîtai le pas et engageai la conversation. Jugeant à ma mine soignée et à mon vocabulaire qu'il avait affaire à quelqu'un du métier, il me répondit volontiers qu'ils étaient arrivés de Paris dans la nuit, qu'ils avaient deux journées de travail, et qu'il allait s'assurer de la réservation de leurs chambres à l'hôtel. Je l'accompagnai, et j'en pris une pour moi, avec lit à deux places et salle de bain. Je télégraphiai à Hubert mon retour retardé, puis je revins sur le port. Deux autres enfants se présentaient devant l'objectif. Mon garçon se tenait à l'écart, à côté de sa mère frissonnante d'immobilité. Je m'arrangeai pour arriver de leur côté du cercle, par derrière. Je m'astreignis à ne pas trop mater le « fils », qui ne s'était pas encore changé – ses cheveux bruns dépassaient toujours de la casquette en toile et s'éparpillaient sur le col de fourrure, juste sous mon nez, – et j'engageai la conversation avec elle : « Depuis combien de temps...? Pour quel journal...? » et ainsi de suite. Elle me répondit volontiers, trop heureuse de se réchauffer la langue avec mon bavardage. En feignant de regarder l'équipe, je jetais des coups d'œil au garçon qui s'était retourné : je découvris ses yeux intelligents, son sourire agréable qui surgissait de bon gré, ses mouvements pleins de vivacité et de curiosité. Je ne m'attardai pas, et elle me laissa partir avec regret.

Je passai la journée à me promener sur les falaises, en évitant les abords de la villa de mon client, observant de loin le petit groupe qui se déplaçait dans le port. De retour à l'hôtel, je surveillai la place du village depuis la fenêtre de ma chambre. Vers dix-neuf heures, je vis l'équipe revenir. Je comptai une demi-heure, puis descendis dans la salle à manger. Je pus trouver une table pas trop éloignée, car il dînait avec sa mère à l'écart des techniciens. En l'observant par-dessus le menu, j'eus un instant de déception : il avait changé de vêtements, la casquette ne cachait plus des sourcils trop marqués, il portait un sweat-shirt fonctionnel en tissu-éponge, dont la couleur bleu marine faisait crier le rouge pompier de son pantalon. Néanmoins, des bas de manche à côtes et une petite encolure en triangle d'un

rouge presque assortis au pantalon tentaient de recréer l'unisson. Je revis mieux les formes du nez et de la bouche, et quand, un bref instant, il me jeta un coup d'œil entre deux tables, j'en tombai derechef amoureux. Je mis du temps à savoir son nom, mais ensuite de tout le repas mes pensées ne se dessaisirent pas de « Bruno ».

Sa mère ne semblait pas devoir le lâcher d'une semelle. Je m'installai dans le salon, en face du couloir qui menait aux toilettes. J'eus du mal à le croire, mais je les vis s'en approcher ensemble ! Je pliai pourtant mon journal et, en les suivant à distance, je me rassurai quand ils se séparèrent tout de même devant les écriteaux *DAMES* et *MESSIEURS*. J'entrai dans la partie réservée aux hommes, je choisis de me laver les mains. Pendant que je me savonnais, j'entendis les bruits de l'enfant qui déféquait, les petits étrons qui tombaient irrégulièrement dans la cuvette, et j'imaginai le glissement de la merde chaude, qui repoussait l'anus puis l'abandonnait d'une dernière caresse. Quand il tira la chasse d'eau, je me rinçai les mains, et quand il sortit, je laissai le robinet ouvert et le priai de me passer une serviette. Il le fit avec quelque précipitation – était-il flatté ? – il avait bien dû remarquer nos multiples rencontres fortuites... En tout cas, je le surpris en le remerciant par son prénom. Comme il bafouillait pour me demander de qui je l'avais appris, je prétendis que je le tenais du photographe. J'ajoutai, pour que la conversation ne s'éteignît pas, que j'avais remarqué l'après-midi son maintien et l'efficacité de son travail. Je me dis photographe moi-même, et souhaiter faire une série de clichés de lui, pour un roman qu'on m'avait chargé d'illustrer – j'imaginai un titre évocateur de mystères et d'aventures. Le nez baissé, mais en me jetant de brèves œillades, il ne perdait pas une parole. J'inventai le maximum de prétextes pour faire un essai le soir même, et à l'insu de sa mère : certainement elle n'accepterait pas qu'il travaillât la nuit en plus de ses journées ; or il me fallait repartir le lendemain, c'était donc sa seule chance d'avoir ce contrat. Il hésita en jetant de fréquents coups d'œil vers la porte. Finalement, il acquiesça d'un mot, nous nous fixâmes rendez-vous, et il fila aussitôt. J'entrai dans le cabinet qu'il venait de quitter, et je m'assis sur le siège encore tiède. Mon mensonge ne me pesait

guère, car j'étais à peu près persuadé qu'il devait consciemment ou non savoir à quoi s'en tenir.

Au début de la nuit, nous nous retrouvâmes dans ces mêmes toilettes. Il n'avait pas changé d'habits. Comme il m'assurait que sa mère ne remarquerait pas son absence, je le conduisis dans ma chambre. Je lui dis que mes appareils étaient dans l'armoire, lui expliquai la nécessité d'une conversation préalable pour faire connaissance. Assis à côté de lui, je commençai de raconter le sujet du roman, m'inspirant à mots couverts des faits réels de la journée, lui donnant son propre rôle, et me réservant un portrait d'énigmatique espion international. Mélangeant fiction et réalité, je pus lui saisir une main et l'habituer à mon contact. Introduisant un passage où le héros était prisonnier des espions, je lui touchai les bras, les jambes, le ventre. Un gros Asiatique entra dans la pièce pour un interrogatoire sadique. Alors je commençai de le caresser exactement aux endroits où je décrivais qu'on le torturait, le brûlait, le fouettait. Je remontai sa manche et là, là, et là, au poignet, sur le bras, au coude, là où mes doigts s'agrippaient lascivement, l'Asiatique déposait un mégot, attrapait la peau dans des pinces d'acier, pénétrait cruellement dans la chair. On le frappait à la volée sur ses joues, dont mes paumes caressaient les longueurs. On le saisissait par la tête pour le présenter aux morsures, et mes doigts s'enfonçaient dans la masse légère des cheveux, entre la nuque et l'oreille. Je glissai ma main horizontalement dans ses reins, et on le prenait à bras-le-corps pour le jeter face contre une table. Les Méchants lui déchirèrent son sweat pour mieux le faire souffrir, il fut torse nu, à demi allongé sur le lit, et mes mains balafrèrent son dos de longues caresses rouges, le fil de fer barbelé de mes lèvres arrachait par grands frôlements de petits bouts de baisers sanguinolents. Je le retournai sans cesser de lui parler, il était muet et livide, et il s'essoufflait, et il lui venait des crachats de sang sous mes doigts qui broyait sa poitrine trop douce par des attouchements sans fin, modelant précieusement son corps déchiré, immodeste. Quand je le pris sous les épaules et sous les cuisses pour le soulever, l'ignoble Asiatique allait le jeter dans une geôle, au fond d'une oubliette humide, je le laissai retomber au centre du lit, je m'allongeai à côté de lui sur la paille d'où sautaient des puces affamées, et, mes lèvres à

quelques centimètres des siennes, ne sachant plus quoi raconter, j'entrepris une mélopée, « Bruno, Bruno, Bruno, bruno, bruno, bruno », lentement, à mi-voix, et il me coûtait tous les démons de la Terre de ne pas m'écraser à l'instant sur ses lèvres – mais il fallait d'abord me l'assurer tout à fait – et je l'enlaçai précautionneusement, mes caresses sur sa poitrine nue se firent plus appuyées, « bruno bruno bruno bruno », je frôlai ses fesses de velours rouge, je lui touchai le devant des cuisses, « bru-no-bru-no-bru-no-bru », je pressai maladroitement sa braguette métallique contre ses parties intimes, « no-bru-no-bru-no », je sentis son membre forcer, j'osai accrocher les défenses de son pantalon, « brunobruno », mes doigts tirèrent la fermeture éclair, se glissèrent dans cette crevasse tiède, et ma paume caressa son slip. Je m'abîmai sur ses lèvres, tout mon corps se coulant autour du sien, et, intensément, je le sentis sous moi dans le silence retrouvé de la chambre. Le lit grinçait. Je passai de longues minutes à plonger ma langue dans sa bouche, nos dents s'entrechoquaient, puis je cherchai la sienne au fond de sa gorge pour l'aspirer. Je dégrafai la ceinture, je fis sauter le bouton de taille, j'écartai les pans du pantalon, je pus le caresser plus largement devant. Je me redressai à demi, je vis ses lèvres brillantes, ses narines palpitantes, ses yeux un peu affolés, qui étaient devenus entièrement noirs, qui n'osaient pas me regarder, et sans lui laisser pousser un cri je le repris au même endroit. Je le fouillai moins fougueusement, avec plus de méthode, je titillai ses muqueuses de la pointe durcie de ma langue, je le sentis frissonner, puis j'enfonçai par derrière ma main sous son slip, et je le saisis aux fesses. D'un coup j'introduisis entièrement mon médius, avant qu'il n'ait eu le temps de se contracter, et je commençai de le limer au fondement. Il se débattit, mais je devinai à ses mouvements que c'était contre les brûlures du plaisir inconnu, et non contre moi. Je continuai de le fatiguer. Quand je le sentis s'affaiblir, je le lâchai lentement des deux côtés à la fois, et je le retournai aussitôt, la tête dans l'oreiller. Avec une longue caresse le long de son dos nu, je me mis à genoux à côté de lui. Je délaçai les chaussures noir et rouge, et j'expédiai rapidement de vilaines chaussettes bleues, plus très neuves. J'attrapai le bas des jambes du pantalon étroit, que je tirai non sans peine. La faible lumière électrique de

la lampe de chevet donnait une teinte dorée à la peau blanche de ce petit Parisien, et dessinait de grandes ombres dans les vallées de son corps. Le slip chiffonné, à moitié baissé sur les fesses, paraissait dérisoire, presque misérable, et pourtant il m'excitait particulièrement. Je me déshabillai à la hâte en jetant mes affaires aux quatre coins de la pièce. Je revins délicatement vers le centre de son corps pour retourner le caleçon et le faire glisser le long des cuisses, jusqu'au-delà des pieds. J'enduisis mon gland de vaseline. Je lui écartai les jambes, lui saisis les hanches, puis tentai de le pénétrer par des poussées lentes, mais régulières. Il se redressa devant moi en gémissant. Je lui enfonçai la tête dans l'oreiller, et je profitai de son soubresaut pour introduire mon membre d'un trait. Son exclamation s'étouffa dans le duvet. Je ne pus faire un mouvement de plus, car j'aurais éjaculé aussitôt. Je roulai sur le dos, en le tenant serré contre moi : même le poids de son corps me fut une caresse. Sa tête vint contre mon menton, ses cheveux agaçaient ma joue, ses jambes écartées se détendirent progressivement autour des miennes allongées. À ce moment seulement, je sentis pleinement l'odeur tiède et poivrée que je respirais dans ses cheveux, et je m'en grisai un instant. Puis, tandis que ma main gauche lui caressait la poitrine et le ventre, la droite partit à la recherche de son sexe, elle trouva un jeune pénis qui ne demandait qu'à s'étendre, et elle le branla doucement. En même temps, je commençai avec mes reins un mouvement alternatif et linéaire pour lui pomper le cul, qui le soulevait vers le plafond. Je savais que je lui procurais du plaisir, car il soupirait et geignait au rythme de mes poussées, son vit était devenu très dur, il crispait ses mains sur mes poignets, les provoquant et les retenant à la fois. Il se tordit sous mes doigts qui lui manœuvraient les couilles, les pressaient, les faisaient rouler dans leur habit de peau soyeuse, il se cambra, s'immobilisa, puis fut agité de trois convulsions successives, ses fesses, se refermèrent en enserrant ma verge, et je déchargeai aussitôt au tréfonds de Bruno, le garçon aux cheveux bruns, à la peau douce, au joli sourire, le garçon retourné nu sur mon ventre... Mille et trois soleils secouèrent mon corps, puis je fus abandonné sur le lit comme une épave.

Je me redressai sur un coude pour regarder son ventre éclaboussé de son propre foutre, et je pensai que le mien

Le Rose et le Noir

tapissait son rectum. Un peu de sperme clair bavait au bout de son gland, et je lui dis sans réfléchir :

« La semence est un peu sortie de la peau... »

Mais il ne m'entendait plus assez pour me demander le sens de cette phrase, venue de quelque lointain estompé.

LA FAMILLE

Orphelin de père

Le père d'Alain avait quitté le foyer familial voici bien longtemps, sans que le garçon parvînt à apprendre les motifs exacts de cet abandon soudain. La mère avait coutume de répéter que son mari était un hors-la-loi, un dangereux révolutionnaire, et qu'il avait dû périr dans quelque échauffourée à présent. Le village s'interrogeait et se demandait comment une femme « si bien » avait pu marier pareil homme. Quant à la vieille grand-mère maternelle, elle s'était enfermée dans un silence digne, et paraissait avoir tiré un trait sur l'existence de son gendre. Alain n'avait jamais rien pu obtenir d'elle.

Un jour – il avait douze ans –, il apprit qu'une violente émeute avait éclaté devant la préfecture voisine. La rumeur parlait de « meneurs »... Alain partit en stop, à l'insu de tous, en espérant qu'il allait peut-être voir son père, ou au moins recueillir des informations sur lui. Il se mêla aux gens sur les barricades : il fut raflé avec eux.

On sonna à la porte du petit pavillon. La mère ouvrit : Alain se tenait, misérable, entre deux gendarmes. Le visage mince, le corps presque maigre, on devinait que c'était un garçon très nerveux, perpétuellement tendu. Mais ses cheveux bruns, son pull noir échancré, sa chemisette blanche et son short gris, ses souliers et ses chaussettes noires, tout était proprement mis, on n'aurait jamais pu imaginer qu'il sortît d'une manifestation.

Elle avait rougi. Elle l'attrapa par l'oreille et le tira brusquement à l'intérieur du hall. Elle lui secoua la tête comme si elle voulait la lui arracher, tout en grondant :

« Quelle honte !... Quelle honte ! »

Puis sans le lâcher, elle lui mit trois gifles en aller-retour, de toute la force de sa grande main blanche.

« Quelle honte ! » répéta-t-elle à l'intention des gendarmes. « Mais soyez rassurés : il va recevoir la correction que vous imaginez. Je vous assure !

– Bonsoir, madame. »

La porte refermée, elle toisa son fils des pieds à la tête. La trace des doigts était marquée en rouge sur le visage fin et pâle.

« Espèce de voyou ! Tu veux donc prendre la suite de ton père ? »

Il y avait de la hargne, de la haine dans sa voix. Le tenant toujours par l'oreille, elle lui renversa la tête en arrière, le regarda droit dans les yeux, et lui assena encore une paire de gifles avec une force décuplée par l'exaspération.

« Tu vas voir ce que tu vas recevoir, vaurien ! Tu n'es pas près d'oublier la raclée que je vais t'administrer ! »

Elle quitta le hall en le tirant derrière elle, et le poussa dans sa chambre.

« Déchausse-toi ! »

Il s'assit sur le lit, ôta ses souliers, ses chaussettes, et regarda sa mère qui fouillait dans son armoire. Elle y prit une paire de chaussettes jaune clair, mais, comme si elle se ravisait, elle la remit en place et en choisit une autre, rose. Il sursauta, son expression accusa soudain la frayeur. Elle s'assit à côté de lui en les dépliant :

« Cesse de faire cette figure : tu les as bien méritées ! »

Il les enfila, puis remit ses souliers qu'il laça lentement. Sa mère, qui ordinairement avait pourtant une prédilection pour les vêtements sombres, avait établi un code : à l'occasion des châtiments corporels, ses chaussettes seraient de couleur vive, signe de la punition qu'elle lui réservait. Il y en avait plusieurs sortes. Lorsqu'il était plus jeune, elle lui faisait porter des chaussettes blanches, et il recevait une fessée au travers de ses culottes ; beiges, elle la lui donnait directement sur les fesses. Quand il eut grandi, il commença de mettre les autres : jaunes, il avait le droit aux verges ; et, roses, c'était le martinet qu'on lui appliquait cul nu. Au

fond du tiroir, il restait une paire rouge vermillon qui était encore toute neuve.

Elle l'attrapa par le bras et le conduisit dans la salle de séjour. Elle s'arrêta devant le buffet, ouvrit un tiroir où elle prit une courte chaîne, et repartit vers la fenêtre.

« À genoux ! »

Elle le lâcha enfin. Alain ne pleurait pas ; il savait précisément ce qui l'attendait ; la seule chose qui l'attristait, c'était ne n'avoir absolument rien appris sur son père lors de son équipée. Il s'agenouilla devant la fenêtre, leva les bras et croisa les poignets sur la crémone. Sa mère entortilla la chaîne et la cadenassa.

Toute punition était précédée d'un temps de « méditation ». Alain fut donc laissé là, à observer au travers des rideaux de Tergal le jardinet éclairé par le ciel gris : la pelouse rase et mitée, les arbres décharnés qui laissaient lamentablement ployer leurs ramures vides, et, au fond, le mur de briques rougeâtres.

À quatre heures et demie, le vieux commandant vint prendre le thé comme à l'accoutumée.

« Que se passe-t-il ? Alain aurait-il fait des sottises ?

– Bien pire. Il s'est enfui de la maison !

– Oh ! Oh ! »

Le commandant était à la retraite, il avait vingt ans de plus que la mère d'Alain, et c'était un habitué de la maison. En buvant sa tasse à petits coups, il s'était mis à dissenter. Alain, les bras en l'air devant la fenêtre, toujours à genoux, était juste en face de son fauteuil.

« ... Et puis, ce qu'il y a de terrible dans ces milieux subversifs, c'est qu'on n'y respecte aucune morale. Ce sont pour la plupart des gens capables de tuer père et mère pour leurs idées. Et souvent des débauchés aux mœurs épouvantables. Votre petit Alain aurait bien pu y perdre son innocence et sa vertu. Ces terroristes ne respectent rien, et surtout pas les enfants. Ils les livrent à leurs instincts contre-nature, leur font subir des choses... répugnantes ! » Il baissa la voix et se pencha vers la mère : « Il n'est pas rare qu'ils utilisent des petits garçons en tant que plastrons, qu'ils les violent comme s'il s'agissait de femmes ! »

La mère toussota :

Le Rose et le Noir

« Attention, mon commandant : il pourrait vous entendre.

– Oui, oui, parlons d'autre chose... Ne croyez-vous pas que la punition serait plus efficace si elle était exécutée en public ?

– Mais je pense bien l'administrer en votre présence, mon commandant.

– Bien sûr, bien sûr. Non, je pensais à la présence de quelque camarade qui viendrait assister à l'opération. Je pense que cela pourrait aviver sa honte, et donc son repentir. »

La mère but lentement sa tasse, puis finit par dire :

« Excellente idée, mon commandant. Et il y a effectivement un petit voisin de l'âge d'Alain, que je pourrais tout à fait inviter : je connais ses parents. Je vais leur téléphoner. »

Le commandant resta seul à boire son thé à petits coups tout en observant les chaussettes roses qui contrastaient étonnamment avec le costume noir ; il en connaissait le code. La mère revint bientôt.

« Voilà, tout est arrangé : Guy va venir tout à l'heure. Pour le moment, il est parti faire une course, mais sa mère nous l'envoie dès qu'il rentre.

– Vous savez à quoi je songeais ?... Je me disais qu'il vaudrait mieux déculotter Alain dès à présent, afin que son camarade le voie tout de suite en position pour la fustigation. »

La mère hocha la tête, et elle allait se diriger vers son fils, quand le commandant la devança en se levant prestement. Elle hésita une seconde, puis retourna remplir les tasses.

Le commandant mit un genou à terre derrière Alain et le ceignit des deux bras. Ses mains marquées de taches brunes tremblèrent un moment sur le ventre du garçon et remontèrent assez malhabilement le pull noir au-dessus de la taille. Il trouva enfin le repli de tissu qui masquait la braguette du short, et l'écarta. Les doigts prirent appui sur le pubis et enserrèrent le premier bouton qui sauta hors de sa fente. Les autres suivirent, et chaque fois les doigts se reposaient un peu plus bas, jusqu'à venir sur le petit paquet du

sexe, élastique dans sa protection de coton blanc. Il ouvrit le short et le baissa sur les jambes fines, pâles, légèrement musclées. Il attrapa le caleçon aux hanches et le fit glisser de la même façon. Ses gros doigts aux ongles bien propres épousèrent pendant tout ce temps les cuisses du garçon.

Le commandant se releva non sans quelques difficultés, le visage un peu congestionné.

« Voilà mon garçon, » dit-il d'un ton sévère, « et je te conseille de te recueillir ! »

Il se rassit en toussotant.

« De toute façon, ça ne tardera plus à présent », dit la mère. « Dès que Guy arrivera, je sortirai le martinet.

– Mais pourquoi ne le sortez-vous pas dès à présent, chère madame ? Voir ces objets frappe l'imagination des enfants. »

La mère retourna ouvrir le buffet, et en sortit un chat à neuf queues, au manche en bois jaune et aux lanières de cuir. Puis elle partit à la cuisine avec la théière pour la remplir.

Le commandant observa de nouveau Alain. Il se tourna une ou deux fois sur son fauteuil, puis il se releva. Il se pencha sur le garçon, attrapa le pull et la chemisette par derrière et les roula ensemble jusqu'au milieu des reins. Il s'attarda sur cette opération, rentrant les vêtements tantôt par-devant, tantôt sur les côtés, et ses doigts patauds et tremblants étaient à chaque occasion en contact avec la peau du garçon. On entendit des pas dans le couloir, et il revint sur son siège.

« Voilà, j'ai parachevé le travail », fit-il en souriant gauchement. « De mon temps, on fouettait les garçons sur le dos. C'était bon pour les filles de recevoir les verges sur les fesses !

– Vous avez raison », reconnut-elle avec un regard sévère pour son fils. Puis, en souriant au commandant : « C'est un père comme vous qu'il aurait dû avoir !

– Ah ! il est certain que les miens ont été sérieusement dressés ! Moi, c'était la corde à nœuds que j'utilisais. D'ailleurs, je crois qu'il serait temps d'en venir là. Quel est l'âge d'Alain ?

– Douze ans.

– Eh bien, vous voyez, c’est un grand à présent. »

Et sans plus attendre le commandant attrapa le martinet sur la table de bois ciré, et commença d’en nouer les lanières à intervalles réguliers.

On sonna et la mère alla ouvrir. Elle revint en poussant devant elle un garçon du même âge qu’Alain, les cheveux blond-châtain bien lissés, fluët, plutôt grand, vêtu d’un blue-jean et d’un tee-shirt rouge rayé de jaune. Il était assez mignon, d’autant plus qu’il paraissait tout à fait intimidé, n’osant regarder autour de lui.

« Voici Guy », annonça la mère.

« Entrez, entrez, jeune homme », fit le commandant de sa voix chevrotante, avec l’expression la plus paternaliste. « Tenez, venez vous placer à côté de moi, par exemple. »

Il se leva et attrapa Guy par le bras, au-dessus du coude, en dessous de la manche, juste au bas du biceps, et il le tint serré.

« Eh bien, procédez, chère madame. »

La mère prit le martinet et s’avança aussi droite qu’un « I » vers la fenêtre où était attaché son fils. Les doigts du vieux commandant, en étroit contact avec la peau de Guy – douce, tendre, veloutée –, furent saisis d’un tressaillement continu qu’il ne put maîtriser. La mère leva le bras et assena le premier coup. Les lanières claquèrent sur les fesses nues, rondes, bien serrées, et Alain poussa un cri de surprise, avant de se mordre aussitôt les lèvres. La mère releva le bras et, se mettant en train, frappa plus vivement. Les premiers cinglons apparurent sur la peau. Le commandant passa derrière Guy, qu’il dominait tout juste d’une tête, et posa les deux mains sur ses épaules. Les doigts se crispèrent un petit peu, dans l’espoir de venir à bout du tremblement, et le tee-shirt rouge se plissa sous la légère pression. Maintenant les verges tombaient régulièrement et flagellaient les fesses, les reins, les cuisses. Alain ne pouvait plus retenir un gémissement à chaque coup et il se cramponnait à la crémone. Les mains se rapprochaient machinalement de la base du cou de Guy. Les pouces furent sur le petit ourlet qui formait le col, mais s’arrêtèrent sur cette limite. Les fesses étaient très rouges, striées en tous sens. Alain éclata brusquement en sanglots, mais le rythme particulier des neuf lanières tombant, à peine décalées, à toute volée

sur la peau, n'en fut aucunement modifié. La mère avait dû commencer par compter au début, mais elle avait abandonné depuis et se contentait d'essayer de frapper régulièrement, de toutes ses forces. Le commandant s'avisa tout à coup que Guy, au comble de la confusion, piquait du nez et lorgnait le bout de ses baskets pour échapper à ce spectacle. Le vieil homme lui prit le menton pour lui redresser la tête, et lui souffla à l'oreille :

« Mais il faut regarder, mon garçon ! Sinon le châtiement de votre camarade ne sera pas complet ! »

Et il le gratifia d'une légère caresse sur la nuque, comme pour l'encourager. Les mains revinrent se poser autour du cou, mais cette fois toutes proches de la base, bien à cheval sur le col du tee-shirt. Le pouce, l'index, le médus furent sur la peau nue, agités de petits mouvements comme par un tic. Alain criait en continu et se tordait au bout de sa chaîne, ce qui n'avait pour effet que de mieux présenter ses flancs aux coups. Il rampait contre la fenêtre, suppliait qu'on arrêtât, demandait pardon, son visage était raviné de larmes.

La mère laissa retomber son bras.

« Je n'en puis plus », fit-elle, manifestement à regret.

« Voulez-vous que je finisse ? » se proposa le commandant.

Il lui prit le martinet des mains, et s'approcha en se pinçant les lèvres, en plissant les yeux pour mieux viser. Il devait avoir une technique éprouvée, car Alain se mit à hurler : sa peau s'ouvrit dès les premiers coups et le sang perla.

Quand le commandant fut fatigué à son tour, Alain pendait, tordu de façon étrange, immobile comme un pantin inerte, et les cinglons lui faisaient sur les reins, sur les hanches, les cuisses, une résille ensanglantée. Quant à ses fesses, elles étaient à vif, pratiquement de la couleur des chaussettes qu'on voyait dépasser des souliers noirs.

Le commandant se retourna en sueur, le visage empourpré, mais ravi et rajeuni. Il posa sur la nuque de Guy sa main droite, celle qui tenait le martinet, et les lanières assombries vinrent battre doucement l'omoplate du garçon.

« Eh bien, tu viens d'assister à une vraie correction. Je ne pense pas qu'Alain ait encore envie de faire des fugues. » Il secoua le garçon qu'il maintenait par le cou et,

Le Rose et le Noir

en s'adressant à la mère : « Ces garnements, il faut vraiment les dresser ! C'est ce qu'il faut faire... »

Et il regardait Guy comme s'il regrettait de ne pouvoir l'attraper et le déculotter séance tenante...

Arnauld

Je suis habillé d'une chemise bleu clair, propre et bien repassée, d'un pull-over échancré en cachemire beige, d'un pantalon en velours noir, et de mocassins marron ; mes chaussettes sont assorties à la teinte sablonneuse de mon pull – ce détail met en valeur le noir du pantalon – tandis que ma chemise donne à l'ensemble un aspect léger, aérien : je relève une mèche blonde sur mon front... ah ! ces mains solides et brutales, quand viendront-elles m'arracher tant de laine douce, et me jeter enfin, nu, au soleil ?

Ce n'est qu'un rêve

Immobile dans la pénombre de sa chambre, dans la chaleur méridienne qui avait tout envahi, l'adolescent dormait mal. Il était allongé entièrement nu à plat ventre sur son lit dont il avait repoussé les draps. Il avait encore un visage enfantin sous la frange des cheveux blonds, mais les bras, les cuisses, les mollets étaient déjà fermes et musclés. Les fesses semblaient dures, non plus rondes, mais composées de petits méplats juxtaposés, sur lesquels la lumière tamisée par les rideaux jouait agréablement. Et pourtant il y avait beaucoup de tendreté sur les joues imberbes, dans les lèvres charnues, les sourcils délicats, autour des paupières abaissées, des cils clairs et légers. Il se mit à geindre, son sommeil était agité, apparemment habité par de mauvais rêves – était-ce le manque d'air ou quelque frustration sexuelle qui se manifestait par un cauchemar ? Une goutte de sueur coula lentement le long de la tempe, et se perdit sous le menton. Il entrouvrit les lèvres, on aperçut les incisives blanches qui luisaient doucement, il laissa échapper un gémissement plus plaintif. La peau – entre les jambes,

sous les bras, dans le cou – devenait de plus en plus moite. Il poussa un grognement, agrippa l'oreiller et se tourna sur le dos en écrasant le coussin à demi contre son visage. On vit son seul vêtement, un bracelet de cuir tressé. Entre les cuisses, accroché à un ventre plat et musclé, tout à fait glabre sauf le petit buisson du pubis, le sexe était bien développé, avec un vit court et épais, un gland découvert car circoncis, et deux bourses de belle taille. La sueur perlait sur la poitrine autour des seins. Il tressaillit, se cambra, rejeta l'oreiller au loin, et resta raide, les bras en croix, la bouche crispée. On aurait dit qu'une douleur lui vrillait le corps, le transperçait, progressait pour lui tordre les viscères, les déchirer, les retourner. Un moment, la chambre fut tranquille. Il s'était calmé, mais la respiration demeurait courte et forte. Il se mit sur le côté, ramena un bras sur le visage. Tout le flanc était exposé aux regards, le petit creux de l'aisselle trempée, les ondulations des côtes sous la peau – vagues de sable laissées par la caresse de la mer – la hanche saillante, la jambe infléchie qui couvrait l'autre à demi. Cette fois-ci, il hurla. D'un coup de reins, il se retourna et se débattit contre le cauchemar qui le torturait. Il y avait une bête qui le rongait dans l'abdomen, qui le grignotait de ses dents acérées, qui le mangeait, qui le vidait de l'intérieur. Les membres se replièrent, se détendirent, rampèrent comme des vers de terre à la tête écrasée sous une bêche. Le drap du dessous, trempé de sueur, se colla autour de lui et l'entortilla, entravant ses mouvements désordonnés. La douleur paraissait l'avoir entièrement pénétré, s'être étendue de toutes parts, et il tremblait de toutes ses articulations, les épaules, les hanches, les genoux. Les muscles étaient contractés de crampes qui lui procuraient des souffrances abominables, qui le faisaient crier en tentant vainement d'échapper à son supplice. Soudain il glissa du matelas, et tomba rudement contre le carrelage. Il dut s'y assommer à moitié, car il se calma brusquement. Gisant dans son drap qu'il avait entraîné, comme dans un suaire, il resta sur le sol à geindre, immobile, un pied sur le lit, un bras retourné en arrière, le dos de la main posée sur une fesse, les cheveux en bataille.

L'homme qui se tenait derrière le rideau de la porte-fenêtre s'avança silencieusement, pieds nus sur les carreaux. Il s'accroupit devant le garçon, à moitié enveloppé

dans le drap blanc, et observa chacun des muscles que cette position faisait saillir : le biceps tordu en biais – une omoplate pointant sous la peau du dos – une épaule ronde – la courbure du cou. Il souleva doucement le drap : son doigt passa entre les cuisses humides... il l'amena sur ses lèvres... il suçait la transpiration salée de son fils.

L'enfant à la verge (I)

Une banlieue sous la neige, loin de Paris, une rue bordée d'une fange noirâtre avec quelques rares autos, un petit pavillon et son jardinet blanc. C'était mercredi. Le salon, la cuisine étaient vides car les parents travaillaient. À l'étage, il y avait une chambre avec un train électrique installé sur la moquette, où étaient allongés deux garçons. Le plus jeune s'appelait Alexandre. Il dit à son cousin Georges, qui venait souvent le voir car ils n'habitaient pas très loin :

« Tu sais, je suis puceau. »

Il désigna ses fesses :

« Jamais on ne m'a fait l'amour là », précisa-t-il.

« Moi non plus », avoua Georges. « Je vais te dire : je suis même deux fois puceau, car je n'ai jamais fait l'amour du tout.

– C'est pareil. Comme pour moi. »

Ils étaient allongés l'un contre l'autre, complètement nus, et ils se caressaient réciproquement les bras, la poitrine, le dos. Les gros pulls jacquard en laine, les pantalons de velours, les après-ski humides, les chaudes chemises d'hiver à grands carreaux, les slips de couleur, les chaussettes, tout était éparpillé au travers de la pièce, sur les voies du chemin de fer, les gares, les wagons renversés, les locomotives en panne.

Georges avait des cheveux bruns, courts sur la nuque, avec des mèches plus longues coiffées en arrière sur le sommet de la tête. Il avait les arcades sourcilières haut placées, un nez bien modelé, des lèvres minces et souriantes, un menton décidé, et il portait un petit anneau doré passé dans le lobe de l'oreille gauche. Ses bras étaient fins encore, mais on sentait qu'il était musclé, son dos était large,

ses fesses avaient du poids, et son pénis était déjà une vraie trique, ronde, épaisse, décalottée au bout, qui bandochait sur la cuisse d'Alexandre. Alexandre avait des cheveux mi-longs blond très clair, qui tombaient en désordre sur son front et sa nuque, des sourcils légers, de belles paupières terminées par des cils bruns, les joues pleines, le nez petit, des lèvres charnues retournées sur ses dents blanches de lapereau. Tout son corps était aérien, fluet, le nombril haut placé, les bourses tendues comme une balle de ping-pong, la pine longue, fine, raide, et, derrière, un joli cul rond au bas d'un dos bien cambré. Il reprit brusquement :

« Tu veux me dépuceler ? »

Georges savait que cela arriverait un jour, mais il ne put s'empêcher d'être surpris. Il sourit pour ne pas montrer qu'il avait rosi.

« D'accord. Mais tu me rends la pareille ! » fit-il gauchement, comme par plaisanterie.

Alexandre le lâcha et se tourna sur le ventre. Georges se pencha pour l'embrasser doucement sur la nuque, juste sous les mèches les plus longues. Puis le désir battit de plus en plus fort dans son bas-ventre, une émotion monta en lui comme la vie qui s'élance dans les arbres au printemps. Et il s'allongea sur son petit cousin. Son gland, tendu comme un bourgeon prêt à éclore, se brisa contre les chairs suaves et veloutées des fesses, se glissa dans la fente frissonnante, buta contre le sphincter durci, força, le distendit, et s'enfonça grâce à un soudain relâchement, comme une sonde au fond d'un abîme révélé par un fragile pont de neige qui s'écroule. Georges fut si surpris de se retrouver là qu'il lâcha un grognement. Mais il se reprit, réunit ses forces, et affirma sa position en étreignant le jeune enfant dans ses bras, en lui embrassant le cou, en lui caressant la poitrine et le ventre. Alexandre respirait plus fort, bouche ouverte. Juste au moment où Georges allait lui attraper la dille, il sentit sur son propre organe les fesses qu'il séparait se refermer vivement, de telle sorte que son étamine creva au fond du léger pistil qu'il parcourait, et libéra son pollen. Georges fut un moment en extase, tous muscles tendus, tandis que les derniers spasmes le secouaient. Puis il se retira à regret, lentement, et se laissa tomber sur le côté. Sa verge, mouillée depuis la racine jusqu'au bouton d'une rosée de sperme, glissa sur sa cuisse, où elle resta gisante,

grosse encore mais déjà mourante. Il passa la main sur la saillie du début des fesses, juste après les reins :

« J'ai été trop vite... je n'ai pas l'habitude... » souffla-t-il. « À toi, maintenant. »

Alexandre roula sur le flanc. Derrière quelques mèches folles, ses yeux très clairs brillaient anormalement, comme s'il allait pleurer. Les sourcils de Georges se froncèrent : que se passait-il ? lui avait-il fait mal ? Mais Alexandre sourit pour le rassurer :

« Tu... Ça m'a fait... tellement plaisir que... tout est parti... Je me suis vidé... »

Et il baissa les yeux. Georges vit alors quelques taches sur la moquette, à l'endroit où avait reposé le ventre d'Alexandre. Le bout de son petit oiseau pointait sous le bord du prépuce, rouge et tout mouillé. Georges rit, comme soulagé, et l'embrassa sur le front :

« T'inquiète pas, c'est rien ! Tu me le feras un autre jour... En tout cas, mon truc a l'air de t'avoir plu !

– Non, non ! Je veux te le rendre tout de suite ! » fit Alexandre avec une sorte de colère enfantine.

Et il se recroquevilla contre Georges, l'enlaçant nerveusement. Le garçon l'accueillit, quelque peu sceptique, caressa les épaules étroites, le dos mince et sinueux. Il sentit son petit cousin se lover contre lui, se trémousser ventre à ventre, puis ramper pour se hausser jusqu'à venir tête à tête. Alexandre releva le menton, tendit les lèvres, et ils s'embrassèrent. Sa langue frétille sur celle de Georges, puis ce fut celle-ci qui s'enfonça, qui visita le palais du jeune garçon, lui retourna la sienne, lui explora les joues.

Au bout d'un moment, Georges avança une main entre leurs corps soudés et vint tâter l'appendice de son compagnon. Non sans un certain effarement, il sentit qu'il attrapait un jonc parfaitement raide, collé contre le ventre de son propriétaire ! Il était même sec, comme si la chaleur de l'excitation renaissante avait fait s'évaporer le précédent liquide séminal.

« Vas-y, » soupira Alexandre, « je suis prêt. »

Georges à son tour s'allongea sur le ventre. Son petit cousin vint se coucher sur lui, ses lèvres lui caressèrent le haut de la colonne vertébrale comme il l'avait fait quelques

instants auparavant, puis il sentit la fine anguille, dure et palpitante, s'agiter sur ses fesses pour les séparer. Elle rencontra quelques difficultés, fit fausse route, et Georges dut passer la main derrière son dos pour l'attraper et la guider. Elle atteignit ainsi les bords de l'anus, qu'il essaya de décontracter, de desserrer pour faciliter la progression. Alexandre, très excité, donna plusieurs coups de reins brusques et maladroits, mais qui parvinrent néanmoins à leur but : le petit dard creva la cloison et se mit dans le fruit. Ce fut une révélation pour Georges. Il avait l'impression qu'une feuille tiède et vibrante s'enfonçait dans son rectum, il était caressé de la plus extraordinaire des caresses, il vivait une défécation inversée, surréelle, sublime. Un frisson terrible lui parcourut toute l'échine. Son sphincter se referma brutalement. Son petit fouteur, qui ne s'attendait pas à un tel piège, gémit en s'agrippant à ses épaules. Une nouvelle caresse fondit au plus profond du corps de Georges, venue brusquement, mais s'écoulant lentement dans ses parties intimes et inaccessibles, apportant des vagues de plaisir.

Il frémissait encore d'un bonheur trop grand qu'Alexandre s'était déjà écarté. Georges alors lui saisit le visage, et l'embrassa partout – sur la bouche, dans les cheveux, derrière l'oreille – de la joie d'avoir découvert cette nouvelle possibilité d'être aimé, cette autre façon de n'être qu'un. Et contre sa cuisse fébrile, passée entre celles d'Alexandre, déjà il sentait la petite queue qui se durcissait de nouveau, le gland qui, d'un frôlement ballotté, recommençait de le solliciter avidement, comme assoiffé...

Arnauld

Quand y a un truc qui dépasse, j'ai envie de le lécher.

Cochonneries

Il était seize heures lorsqu'elle partit en voiture faire quelques courses. Il faisait très beau, le soleil de l'été était

omniprésent dans un ciel particulièrement clair et pur, et le sable brûlait sur la plage. Aussitôt il abandonna ses jeux, il laissa les cigales chanter seules, et il se réfugia dans sa chambre où il tira les volets de la porte et de la fenêtre. Dans la pièce assombrie, il se planta devant la glace et s'observa, tandis qu'il déboutonnait sa chemisette blanche. Elle tomba sur le lit. Il se regarda, torse nu, avec les deux petites taches brunes des seins sur la poitrine bronzée. Il attrapa sur le dossier de la chaise un pull-over échancré en laine beige, très douce, il l'enfila sur sa peau nue, et il eut un léger frisson au moment de cette première caresse. Il retira le couvre-lit, s'allongea sur le dos et resta immobile, les bras le long du corps. Puis il souleva une main et la posa sur son torse couvert de laine. Avec de lents mouvements circulaires, il se caressa la poitrine, les côtes, le ventre sur lequel il passait sa paume bien à plat, puis de nouveau la poitrine où il se pinça le bout des seins en les faisant rouler entre les mailles du tricot. C'était doux, et ça grattait en même temps. La main alla dans l'échancrure, repoussa le col pour découvrir l'épaule, et les doigts se refermèrent sur le plat de l'acromion. Sur la terrasse, il y a toutes les odeurs et tous les crissemments furtifs de la pinède. Un homme jeune est étendu sur une chaise longue. Comme il passe à côté du dormeur, il est soudain retenu par le poignet, et l'homme se dresse, debout devant lui. Il est blond, avec une moustache claire, le corps bronzé, en slip de bain rouge, la peau parfumée, saturée de soleil. L'homme lui passe la main dans les cheveux, il l'ébouriffe avec tendresse, l'attrape par la nuque en le grattant légèrement, du bout des ongles, en remontant, puis toute la main se déploie sur la base du cou. Les doigts longs et musclés se faufilent dans l'échancrure du pull beige, et repoussent le col pour saisir la rondeur de l'épaule. L'homme sourit. Sans quitter des yeux le haut du bras dénudé, il retire sa main et la pose à plat sur la taille, la glisse sous le tricot qu'il relève, palpe le ventre chaud – doux – tendre – souple. La main est forte mais attentionnée, elle contourne le corps, passe dans le dos et vient se nicher dans le creux des reins. Un frisson lui remonta tout le long de l'échine, entre les omoplates. L'homme l'enlève dans ses bras comme un fétu, et l'allonge, dos contre le plat de la grande table. Du bout de ses doigts qui n'hésitent pas, il déboutonne le short beige et

tire la fermeture éclair, découvrant au soleil une fente où affleure un slip blanc comme neige. Il se cambra, souleva les fesses, et poussa son short avec son caleçon sous les genoux. Il toucha son pénis, décolla ses bourses des cuisses. Il agita les pieds, ses sandales tombèrent dans la pénombre sur le sol carrelé. Glissant une main sous le matelas, il attrapa une paire de chaussettes blanches qui avait déjà servi : il passa la première sur son membre qui commençait à s'élever ; avec la seconde, il fit un nœud à mi-longueur, comme une faveur, et serra doucement. Le sang parut gicler plus vivement dans son organe qui durcit encore. Il ferma les yeux, et de la main droite il pinça l'extrémité de sa verge, qu'il fit rouler entre le pouce et l'index, tandis que de la gauche il passait l'étoffe tendre de sa chemise en coton blanc sur son cou, son épaule, son visage, sur ses lèvres. L'homme le prend dans ses bras, il sent sa transpiration chaude et ensoleillée. L'homme le baise doucement sur la bouche, tout en le manuélisant constamment, roulant le fin pénis dans sa paume, repoussant le prépuce pour mettre le gland au soleil, tournant les petits sachets sur le bout de ses doigts. L'homme lui prend la verge dans la bouche, et il la sent collée, aspirée entre langue et palais, tandis que régulièrement les poils de la moustache viennent lui caresser le pubis. Il voit que l'homme bande sérieusement lui aussi, le slip rouge est distendu, et bâille, et révèle un antre sombre, couvert de poils roux dressés, où ne peut se dissimuler qu'un ours gigantesque : sans doute ne va-t-il plus tarder à sortir. Avec la chemise toujours, il se caressait le ventre, les jambes, à l'intérieur des cuisses, dans la raie des fesses : il sentit son anus s'ouvrir en pensant à l'ours caché dans sa tanière. Ses doigts gardaient le même rythme rapide au bout de son appendice tout enrubanné de blanc, et il s'arrêta brusquement, de crainte de finir trop vite. Il marche sous la pinède, au milieu d'un épais maquis qui ne laisse que quelques mètres de visibilité. Soudain, au détour du sentier, il voit venir un garçon plus jeune que lui : chemisette blanche, pull bleu ciel, short blanc, chaussettes blanches, sandales de cuir. Il l'arrête pour lui demander l'heure. Le garçon tire le bas de sa manche pour découvrir son poignet ceint par le bracelet-montre. Il lui prend la main comme pour mieux regarder le cadran, puis il lui passe un bras autour des épaules. Le garçon ne bouge pas,

pétrifié. Alors il l'enlace, l'embrasse sur la bouche, et l'entraîne en se laissant lentement tomber sur le sable. Il a des lèvres fines, douces, sucrées à la vanille. Il lui chiffonne le pull, devant, sur le ventre, il lui sort la chemise de la ceinture, il glisse la main sous le short, avant même de l'avoir ouvert, et reconnaît le petit tas du sexe, camouflé là, sous le slip. Sa pine s'était renversée, ses doigts avaient repris un rythme très rapide, caressant la pointe du gland au moyen du prépuce, pincé au travers de la chaussette. La chemise frottait le long de l'aine et revenait sans cesse entre les fesses, pour buter contre l'anneau palpitant. Chaque coup de son doigt contre son anus le faisait frissonner jusqu'à la nuque, et compromettait l'équilibre de son plaisir qui risquait d'aboutir prématurément. Le garçon est à genoux, le dos ployé en avant, le nez contre le sable : ses culottes sont chiffonnées en tas sur ses chevilles, mélangées avec ses sandales de travers ; son pull bleu ciel et sa chemise sont remontés sur ses omoplates ; ses fesses, où est marquée en clair la trace du maillot de bain, s'arrondissent sous les ombres légères que dessine le soleil au travers des branches des résineux. Il pensa à le fouetter avec des ronces, mais il ne se sentait plus assez de force pour durer. Il pointe au milieu de la fente un mince pieu de bois effilé, pas encore débarrassé de son écorce, cherche l'orifice, et d'un coup d'épaule il force l'ouverture. Le cri de l'enfant fait s'envoler les oiseaux et se taire les cigales. L'arme a pénétré profondément dans le corps fragile, et maintenant elle va et vient tranquillement, couverte de sang. Il s'était petit à petit cambré, ses doigts le travaillaient toujours plus vite, et tout à coup ses jambes se raidirent, il rejeta la tête en arrière – son gland éclata, une fleur liquide s'ouvrit à son sommet, aussitôt bue par le tissu blanc qui l'entourait.

Ce fut à cet instant seulement qu'il entendit du bruit dans la maison. Il se redressa, affolé : pas de doute, elle était revenue plus tôt que prévu ! Il arracha les chaussettes et la coulée de sperme qui accompagna ce geste lui éclaboussa la cuisse. Il tira son slip – une plainte mouillée étala la semence sur sa peau – il remonta son short.

« Alexis !... » Elle l'appelait au-dehors.

Il passa ses sandales en se levant, quitta son pull d'un trait, et donna un coup de pied aux chaussettes pour les faire disparaître sous le lit.

« Alexis ! Où es-tu ? »

Il boutonna sa chemise fébrilement, mais ça n'avancait pas, ses gestes le trompaient à chaque instant.

Il entendait les pas de l'autre côté de la maison.

Enfin il enfonça à la diable les pans de la chemise dans son short, remit en tremblant son pull sur le dossier de la chaise, et écrasa approximativement les mèches de ses cheveux décoiffés. Il poussa tout doucement le volet de la porte-fenêtre pour qu'il ne grinçât pas.

« Alexis ! »

Il sursauta. La voix venait de derrière lui, du couloir ! Il se précipita dehors, courut quelques enjambées, et cria :

« Là, je suis là ! Qu'est-ce qu'il y a ? »

Ils se retrouvèrent dans la grande pièce.

« Ça ! Où étais-tu donc passé ? »

– Mais j'étais dans ma chambre...

– Tu ne peux pas répondre ? »

Elle s'était radoucie. Elle s'assit dans un fauteuil et leva la tête :

« Tu es tout décoiffé. Viens. »

Elle l'attira par le bras, et le força à s'asseoir sur l'accoudoir. Elle le recoiffa avec un peigne qu'elle sortit de son sac. Il restait posé sur une seule fesse, gêné par l'odeur chaude qu'il sentait monter d'entre ses cuisses, bien qu'il les tînt le plus serrées possible. Elle le peignait avec douceur, ramenant en arrière la frange qui était tombée sur le front, tirant les mèches derrière les oreilles, lissant les cheveux sur la nuque. Elle baissa les yeux et fit soudain :

« Tiens ! ton short est mouillé ? »

– Je... J'ai renversé de l'eau, tout à l'heure... Mais j'ai tout nettoyé ! » ajouta-t-il rapidement.

Elle passa un doigt sur la tache sombre, juste à côté de la braguette, puis le porta sous son nez :

« Ce n'est pas de l'eau. Tu ne te serais pas éclaboussé, plutôt, en faisant pipi ? »

Il rougit :

« Si – si, c'est ça. »

Elle fronça les sourcils. Elle lui prit les mains et les sentit l'une après l'autre. Il rougit encore.

« Je t'ai dit cent fois de te laver les mains en sortant des waters. »

D'une main décidée et experte à manier les enfants, elle défit le bouton du short et tira la fermeture éclair. Il se contracta, voulut s'écarter, se relever.

« Alexis ! Reste ici, et tiens-toi tranquille ! »

La même main assurée le secoua par le poignet. Cramoisi, il dut se laisser faire. Elle retourna le slip d'un geste preste et autoritaire, et elle en examina l'intérieur. Il s'imagina la bouffée qu'elle devait recevoir au visage. Elle toucha une tache, blanche sur le tissu blanc, et flaira ses doigts de nouveau.

« Ce n'est pas de l'urine, Alexis. Tu as profité de mon absence pour faire des cochonneries, n'est-ce pas ? »

Elle n'attendit pas de réponse. Elle se leva vivement, l'attrapa par le cou, et l'emmena rudement vers la salle de bain.

« Ces pratiques contre nature sont honteuses ! Si tu continues à faire des choses pareilles, tu vas devenir sourd ! Et aveugle ! Tu vas avoir plein de boutons, tu seras couvert de pustules !... Vraiment, tu me répugnes ! Tu seras puni ce soir. »

De ces mêmes gestes sûrs et adroits contre lesquels il ne pouvait rien, elle le déshabilla promptement et lui fit prendre un bain.

Au sortir d'un énergique lavage, elle lui donna des vêtements propres : sweat-shirt rouge, chemise blanche, et short vert tilleul. Puis elle l'enferma à clé dans sa chambre, et poussa les volets pour qu'il fût dans le noir.

Il s'assit sur le lit. Il pensa à se venger en s'aimant de nouveau, mais il n'osa pas. Il attrapa les chaussettes roulées en boule sous le sommier. Il eut plaisir à en flairer le parfum, il les pressa entre ses mains, contre son visage, avec une sorte de tendresse.

Elle vint le retrouver vers vingt heures. Il n'avait pas dîné. Elle apportait le petit treillis souple et garni de pointes

qui servait aux punitions. En reconnaissant l'instrument, il eut un geste de recul.

« C'est cela, prends tes airs horrifiés. Si Yann était là, ce serait avec la manœuvre qu'il te corrigerait. Tu sais que ton frère ne plaisante pas avec cela : il a horreur du vice... Tiens, prends le treillis et punis-toi toi-même : la leçon ne sera que plus efficace. »

Il revint lentement s'asseoir sur le lit. Il entourra le treillis autour de son mollet nu, les pointes sur la peau, puis il serra. Il grimaça.

« Encore. »

Il serra un peu plus, s'arracha un gémissement. Elle fut soudain prise d'impatience :

« Ce n'est pas sérieux. »

Elle lui arracha le treillis des mains, le lui enroula sur la cuisse, et tira des deux bras. Il hurla, jeta les bras en avant pour la repousser. Elle donna une nouvelle secousse et accrocha le treillis dans cette position. Plié sur son genou, les ongles griffant le fer, il poussait des cris haletants sans pouvoir reprendre son souffle.

Elle l'attrapa par l'épaule pour lui remonter une manche, défit le treillis et le fixa sur l'avant-bras. Plus tard, elle souleva le devant du sweat-shirt, tira la chemise, et lui frotta le treillis sur le ventre. Il se tordait en roulant sur le lit et pleurait en se cramponnant aux mains qui le déchiraient. D'un geste hystérique, elle baissa la glissière du short, saisit le membre recroquevillé dans le slip, et se mit à l'écraser sous les pointes.

Yann entra soudain dans la pièce. Il venait d'arriver. Elle sursauta. Elle repoussa une mèche qui lui était tombée sur le front. D'un coup d'œil il comprit ce qu'il se passait, et il s'avança. Elle fit, comme pour l'arrêter :

« Ça y est, c'est fini. Je lui ai donné sa punition.

– Je t'ai expliqué que c'est un homme qui doit s'occuper de ça, de punir Alexis. »

Elle baissa la tête, consentante. Elle se leva et quitta la chambre.

Yann était un homme de vingt-cinq ans, grand et sportif. Il avait des cheveux blonds décolorés par le soleil, les yeux indigo, une moustache un peu plus rousse que ses

cheveux, et il portait un maillot de marin rayé bleu et blanc, avec une paire de jeans moulants qui mettait en valeur les muscles de ses cuisses. Il s'approcha et s'assit sur le lit.

« Ferme ta culotte. J'suis pas ta maman. »

Il remonta sa braguette, puis Yann lui prit le menton :

« Qu'est-ce que t'as fait ? »

Aucune trace de sollicitude dans cette voix blanche ; seulement le souci de mesurer la faute pour proportionner le châtiment.

« Qu'est-ce que t'as fait ! »

Il lui saisit le lobe de l'oreille et le pinça au sang. Il finit par entendre dans un souffle le mot « cochonneries », à peine un murmure. Il leva les sourcils haut sur le front :

« Tu sais que t'es qu'un sale petit pédé ?... Une tantouze, une répugnante, un dégénéré de la pire espèce ! Mais je vais te dresser, moi... Tu sais ce qui t'attend ?

– Non, ne me le fais pas...

– Dis-moi ce que tu mérites. »

Il passa la main sur la hanche d'Alexis, et d'un coup sec claqua la cuisse sensible qui gardait les traces en quinconce des pointes. Puis il lui prit la main et commença d'en tordre le médius.

« Dis-moi ce que tu mérites. »

Dans une expiration, le mot « fouet » mourut sur ses lèvres. Il lui retourna le doigt un peu plus loin, un peu plus fort :

« C'est tout ? »

À peine audible, caché dans le hoquet d'un gémississement, vint enfin ce qu'il attendait : « la manœuvre ».

« Voilà, oui, ce que tu mérites... À présent, tu vas te rhabiller correctement, et moi je t'attendrai dehors. N'oublie pas de te recoiffer avant de te présenter. »

Quand il s'avança, les jambes molles, le soleil couchant ne touchait plus la terrasse. Il s'arrêta devant Yann, assis sur un banc. Il n'y avait plus de vent, plus de cigales, et les grillons n'avaient pas encore commencé. Yann le détailla de la tête aux pieds, et parut satisfait. Après un moment, il lâcha :

« Déshabille-toi. »

Le Rose et le Noir

Il ôta son sweat-shirt rouge, le plia, et le posa au bout du banc. Il déboutonna ses manches, sa chemise, et la quitta. Il s'accroupit pour défaire ses sandales. À cloche-pied, il tira ses chaussettes blanches, toutes propres. Il se résolut à ouvrir son short vert, le fit descendre en le retenant, et l'enjamba. Il le ramassa et le plia avec ses autres vêtements, tandis que Yann se levait.

« À présent, couche-toi sur ce banc. Allonge tes bras devant toi. »

Yann se pencha, attrapa la ceinture du slip, tira d'un coup sec vers le bas, et comme un papillon blanc le dérisoire petit morceau de tissu décrivit une courbe irrégulière qui s'amortit sur la pile d'habits.

« Tu vois ce que ça veut dire : “respecter la pudeur” ?... Petit sagouin ! »

Avec deux morceaux de corde préparés, il attacha les poignets et les chevilles. Les fesses fendues et le dos valonné du garçon suivaient de leurs courbes la planche raide du banc. Yann se baissa et ramassa, lové dans les épines de pin, le câble d'acier.

Assistance-Éducation

.../...

ASSISTANCE-EDUCATION

vous propose ses

MAÎTRES

pour l'application de tous les

CHÂTIMENTS CORPORELS

aux enfants des deux sexes,
de la 3^e année jusqu'à la majorité.

Fessées, verges, martinets, cravaches, fouets de cuir,
matraques caoutchouc, bâtons, câbles acier, chaîne, et procédés électriques.

Captivités, cachots noirs, ligotages, fers.

Lavages de cerveau et autres contraintes psychologiques.

Spécialité de cérémonials, dont la longueur et l'élaboration
peuvent être très poussées, avec adaptation aux éthiques personnelles.

Possibilité de la présence d'un prêtre (toutes confessions).

Grand choix de costumes appropriés et d'accessoires spécifiques :
haïres, cilices, corsets, camisoles, cagoules, bonnets d'âne, etc.

Confections originales sur demande.

À domicile et dans nos studios.

Séances collectives le samedi.

Public disponible pour les châtiments infamants.
(La famille est admise lors des punitions.)

Traitements adaptés à l'âge, au sexe, et à la forme physique.
Médecin sur place pour un contrôle régulier.

Personnel de haut standing.

Nos références sont disponibles sur simple demande
accompagnée d'une enveloppe timbrée.

REMP LISSEZ VITE LA CARTE-RÉPONSE CI-JOINTE

pour recevoir davantage d'informations et nos tarifs.
(Assurances comprises.)

*Prix dégressifs par abonnements et par groupes d'enfants.
Possibilité de devis et d'études pour les cas spéciaux.*

LES VAMPIRES

La Goule

Dans le parc, autour du manoir, le brouillard étendait de fines traînées que la lune argentait. Un enfant blond, pieds nus, en culottes courtes, traversa légèrement la pelouse humide. Avec agilité, sa silhouette fluide grimpa le long d'une gouttière, et s'introduisit par une étroite lucarne, laissée entrouverte. Il suivit des couloirs obscurs – on ne distinguait que sa chemisette blanche déboutonnée voletant autour de lui – et il pénétra dans une chambre sans hésiter. Un rai de lune se concentrait au centre de la pièce, sur le lit entouré d'une moustiquaire, vaste toile d'araignée dont tous les fils se rejoignaient au plafond. L'enfant blond s'approcha sans que ses pieds fissent aucun bruit sur le tapis épais. Il écarta la mousseline avec prudence, et découvrit un jeune garçon, le fils de la maison, allongé dans une posture désordonnée sur le matelas moelleux. Dans la lueur nocturne, les draps qui l'entortillaient, claquaient blancs sur son corps mat et supportaient ses mèches brunes, éparpillées en auréole autour de son front. L'enfant blond s'approcha encore, se pencha au-dessus du dormeur, observa l'épaule, la nuque, le cou juste sous l'oreille. D'une main livide et légère, il repoussa le drap jusqu'à découvrir tout le corps alangui, qui frissonna de l'air frais tombant de la fenêtre. Le visiteur écarta ses lèvres violettes, tira une langue écarlate, et en frôla le menton abandonné. L'autre s'étira mollement sous cette caresse, renversa la tête en soupirant dans son rêve. La bouche légère descendit le long de la gorge dorée, comme deux ailes palpitantes se couchant sur une plage, puis elle s'arrêta lentement sur le cou tendu. D'un mouvement vif de ses canines effilées, l'enfant blond s'enfonça dans la chair tendre. Le sang rouge et généreux

gicla abondamment sous son palais. Les longs traits qu'il avalait à pleine gorge, se répandaient par vagues dans son corps mauve, le faisaient vibrer et trembler d'une joie intense, le nourrissaient d'une émotion « à nulle autre pareille... »

Quand finalement, à regret, l'enfant se retira, se redressa comme un animal inquiet, en repoussant d'un air sauvage et rassasié sa chevelure d'herbes blondes, le fils de la maison à son tour était devenu entièrement livide.

Présence

Un soir d'hiver Anthony rentrait de l'école en vélo. Le froid avait givré à blanc la lande écossaise, où se tordaient des arbres rabougris, nus et noirs. La nature entière se taisait, et seul l'effort du jeune garçon, en déchirant des flocons de brume grise, perturbait fugitivement l'immobilité générale. Dans la grande côte qui menait à sa maison, il vit sur le bord de la route une jeune femme qui le regardait venir. Elle avait de longs cheveux blonds et portait une pelisse en loup, large et légère. Elle ne fit aucun signe, mais Anthony s'arrêta pourtant à côté d'elle sans hésiter, peut-être pour souffler un peu, car la montée était raide. Elle avait un beau visage, des pommettes et des sourcils saillants, des lèvres épaisses et sensuelles, et surtout de grands yeux qui lui donnaient un regard chaud, ardent, presque incandescent. Elle lui adressa un sourire triste et s'approcha au point de le toucher. Elle déboutonna avec précaution la veste en mouton d'Anthony, et glissa la main sous le gros pull blanc à torsades, sous la chemise à carreaux, sous le tee-shirt en coton bleu marine, à plat sur le ventre. Anthony fit une grimace et sentit une vaste douleur lui serrer l'abdomen, tandis qu'un courant d'air froid lui glaçait la peau. Il repartit, inquiet, et arriva chez lui en pensant qu'il avait peut-être eu tort de s'arrêter : avait-il pris mal ?

Sa mère remarqua sa mine fiévreuse ; elle lui appliqua la main sur le front et le questionna. Aussitôt elle le déshabilla et le mit au lit. Anthony crut s'endormir, mais en se retournant il vit la jeune femme qui entraînait dans sa chambre. Elle ne portait qu'une robe rouge assez courte, et

Anthony remarqua ses belles cuisses musclées. Elle lui sortit le bras de sous les couvertures, repoussa la manche du pyjama, et lui tint le coude. La douleur commençait dans la saignée du bras, et s'élançait vers la main comme une terrible, une fulgurante fatigue. Le garçon se sentit épuisé et se mit à transpirer. Le froid d'une crampe intense irradiait tous les muscles de son bras raidi...

Le médecin appelé fut troublé et n'arriva pas à découvrir la cause du mal. La pâleur du visage, la respiration courte et les sudations l'inquiétaient ; il ordonna différents remèdes et promit de passer régulièrement. Quand la chambre fut de nouveau calme, la jeune femme revint s'asseoir sur le bord du lit. Anthony lui sourit, et elle lui saisit le menton. Au rythme où se transmet la chaleur animale, le garçon fut progressivement torturé par une extraordinaire rage de dents, qui parcourait l'ensemble des deux arcs de ses mâchoires. C'était une douleur lente mais puissante, qui arrivait en vagues énormes, écrasantes, efficaces. La bouche d'Anthony se tordit, comme celle d'un automate qui se démantibule, pour hurler ; mais, la respiration coupée net par la souffrance, le garçon ne put se soulager du cri, son haleine était brûlante, il en sentit lui-même le souffle fiévreux sur ses lèvres...

Sa mère l'avait soigné chaque jour, mais les analeptiques qu'on lui administrait semblaient fortifier le mal au lieu de le combattre. Le médecin, impuissant, de plus en plus alarmé, l'avait fait transporter à l'hôpital. La jeune femme l'y suivit. Certains jours, elle lui tenait un bras ou une jambe ; d'autres, les plus terribles, elle lui posait la main sur la tête, la poitrine, ou le ventre. Cette douleur répétée, cyclique, qui ne lui laissait jamais plus d'une demi-heure de sommeil, épuisait le garçon petit à petit. Chaque jour, il perdait une livre au moins et son visage devenait de plus en plus blanc et diaphane. Mais un sourire semblait subsister sur ses lèvres exsangues, son corps anémié gardait quelque souffle heureux, comme si une présence amicale se tenait auprès de lui...

Un soir, après le départ de l'infirmière, la jeune femme vint comme à l'accoutumée. Mais avant de s'approcher du lit, elle ôta son étroite robe rouge. Les yeux d'Anthony, quoiqu'assommés de fièvre, découvrirent avec joie, sans surprise, qu'elle était belle : elle était fine et musclée,

svelte, avec des seins fermes et haut placés. Elle retourna les couvertures au pied du lit, puis elle lui enleva son pyjama. La veilleuse jetait sur son corps épuisé, cendreuse, une lumière rasante qui lui donnait la beauté étrange et morbide de la dépouille d'un supplicié. Elle passa l'index le long des membres maigres et nus, et c'était comme si mille aiguilles chauffées à blanc transperçaient sa peau, ses muscles, et ses os jusqu'à la moelle. Il se débattit et se tortilla sous la caresse sinueuse de ce doigt, et ses gémissements étaient à mi-chemin entre le plaisir et la torture. Alors la jeune femme s'allongea tout entière sur Anthony et l'enlaça étroitement. Elle déposa avec tendresse un baiser sur ses lèvres, tandis qu'entre les cuisses elle lui enserrait le sexe au milieu de sa toison. Il se tendit d'un coup, et il s'immobilisa, aussi raide qu'une branche sèche. Puis sa tête roula sur le côté.

Le lendemain matin, l'infirmière entra dans la chambre d'Anthony : elle poussa un cri de stupeur, puis s'enfuit en glapissant. Le jeune garçon était couché dans une posture angélique, sur le dos, nu. L'aube pâle pénétrait par la fenêtre grand ouverte et un givre brillant s'était déposé sur les murs blancs, un brouillard rosé flottait dans la pièce, des feuilles mortes amenées par le vent s'amoncelaient autour du lit. Quelques pétales de rose rouge, éparpillés sur l'oreiller, coulaient le long des draps jusqu'au sol carrelé. Au loin, invisible sur la lande, une louve hurlait à la mort.

Arnauld

J'aime la cédille des petits garçons.

L'aventure de Pia

Non loin de Turda, sur la campagne d'Ardeal, la nuit de l'été commençait à relayer de sa fraîcheur la chaleur torride de la journée. Déjà dans l'ombre, un manoir se dressait paisiblement au milieu des hauts arbres du parc qui l'entouraient. Au cœur de cette gentilhommière, une pièce palpi-

taut, tout illuminée, où les yeux châtaigne de Pia brillaient d'excitation. Assise devant un miroir d'enfant, prise dans une longue robe souple, en soie grège, décolletant ses épaules de seize ans, elle achevait de coiffer ses cheveux auburn, dont les mèches courtes tombaient droites sur son cou. Elle détaillait les lignes de son visage pour essayer d'en débusquer les moindres défauts, car bien qu'elle se trouvât plutôt jolie, elle ne voulait rien laisser au hasard. La chambre était jonchée de poupées et décorée d'animaux mignons : ce soir, elle allait rompre avec tout cela ; ce soir, elle allait à sa première soirée. Et elle ne pouvait déguiser son émotion à la pensée de retrouver ses amis au bal, et surtout de rencontrer peut-être des inconnus.

La haute porte blanche de la chambre s'ouvrit, et son père entra. Elle pâlit.

Le gros homme en habits noirs s'arrêta complaisamment sur le seuil, les mains derrière le dos, se dandinant d'un pied sur l'autre, le cou engoncé dans son col cravaté, le visage quelque peu rougeoyant après un nouvel excès d'alcool.

« Ainsi, vous voici bien encore dans la chambre de votre sœur », grommela-t-il. « Madame votre mère vient de me dire qu'elle vous aurait autorisé à vous rendre dans cette tenue à une soirée dansante ? Elle déraisonne, j'imagine... »

Pia fut prise d'un malaise et se laissa tomber sur le petit tabouret.

« Après avoir vu tous ces apprêts, d'autre aveu je n'ai nul besoin, n'est-ce pas ? »

Pia sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle baissa le visage, qui fut pitoyablement caché par les mèches qu'elle venait de coiffer.

« Piet, m'avez-vous demandé la permission pour aller à ce bal costumé, à la nuit tombée, travesti de la sorte, et seul encore ? »

Pia n'en finissait plus d'être envahie d'un froid glacial qui lui broyait le cœur.

« Pensiez-vous que, comme je ne devais pas être rentré ce soir, vous pourriez vous passer de mon autorisation ?... Croyiez-vous que de cette forfaiture vous ne seriez pas puni ?... Le croyez-vous encore ? »

Le bonhomme ricana sans qu'aucun son sortît de sa bouche. Il se retourna pesamment pour fermer la porte, puis s'approcha avec une démarche sensiblement chaloupée. Il dévoila la cravache d'osier qu'il avait gardée derrière le dos.

« Piet, je crois bien ne plus vous avoir fouetté depuis longtemps, n'est-ce pas ?... Six mois – un an peut-être ?... Aviez-vous oublié que vous vivez sous mon toit, et que tout ce qui vit chez moi est soumis à mon jugement souverain ?... Vous ne pensiez tout de même pas que vous ne pouviez plus encourir une juste correction !... Ou vous imaginiez-vous majeur, en âge de quitter la maison ?... »

Un instant Pia redressa la tête :

« Non, mon père, mais...

– Est-ce bien l'heure des “mais” ? Et non plutôt de votre repentir ?

– Mais ma mère...

– Votre mère est bien fautive, elle aussi. Cependant il n'est pas question d'elle à cet instant.

– Mon Dieu, mon père, s'il vous plaît !... »

Le bonhomme se détourna, ignorant la supplique, et fit face au lit en se dandinant d'un pied sur l'autre, laissant la canne tressauter dans sa main.

« Piet, écoutez-moi bien », fit-il immobile, le dos tourné. « Vous allez dégrafer cette robe indécente et la ramener par le devant. Vous allez découvrir votre dos, que je veux bien parfaitement nu, depuis le haut de vos épaules jusqu'à vos cuisses. Vous allez vous agenouiller sur l'arête du montant de ce lit. Vous y resterez droit et les yeux baissés, le temps de mon bon plaisir, et le temps de vous recueillir. Puis je vais vous passer le bon osier que voici sur la peau, afin de vous l'arranger comme il faut. Cela vous ramènera, je l'espère, à de meilleures mœurs, et au respect filial !... »

Il se retourna. Il fut extrêmement surpris de trouver Pia debout. Les poings serrés, les yeux brillants de colère, elle lui jeta à la figure :

« Je vous hais ! »

Et avant que le bonhomme ahuri eût esquissé un geste, elle s'enfuit, dévala les escaliers, et fut à l'instant dans le parc. Elle partit à l'aveuglette entre les arbres, se fondit

dans les bosquets, franchit les clôtures, s'élança au travers du pré. Elle courait avec la lune qui la suivait entre les nuages, elle volait au-dessus de l'herbe trempée, elle se précipitait vers la forêt. Elle pénétra sous les frondaisons sans ralentir l'allure, levant les oiseaux endormis, traversant les fourrés, enfilant les douces toiles des araignées, écrasant la mousse humide et les fourmilières affolées...

Elle s'arrêta enfin, hors d'haleine, dans un endroit qu'elle ne connaissait pas, au bord d'un petit ruisseau aux pierres luisantes. Elle avait perdu ses chaussures, des branchettes de sapin s'étaient emmêlées à ses cheveux, sa longue robe blanche était froissée et salie. Les tempes battantes, elle s'assit, brisée par l'émotion. Elle tenta de se calmer en écoutant la musique du ruisseau tout proche, en jouant avec un petit caillou rond et clair qu'elle faisait rouler entre ses doigts... Comme dans un rêve, elle entendit soudain une voix douce, grave :

« Pia, regarde-moi. Je suis là, je t'attends... »

Elle redressa vivement la tête et distingua dans la clairière la silhouette noire d'un grand homme maigre, enveloppé d'une cape.

« Viens, Pia, viens. Moi seul sais te comprendre. »

Elle se leva lentement, abasourdie, traversa le ruisseau de ses pieds nus, puis s'arrêta, hésitante, sur l'autre rive. Elle ne devinait rien de lui, sinon un regard brillant qui perçait la nuit – était-ce un reflet de lune ?

« Je suis le Prince que tu as tant attendu, celui que tu souhaitais rencontrer au bal, celui qui est venu jusque dans ce lieu isolé pour te trouver. Et je te donnerai ce que tu souhaites, cette chose étrange que ton cœur a si longtemps rêvée. »

L'inconnu se tenait au milieu de la clairière, immobile comme un arbre, raide comme un pieu. Elle s'approcha encore, cherchant à lire les traits de ce singulier promeneur. Quand ils furent à portée de souffle, elle découvrit un beau visage, aux yeux profondément enfoncés, à la bouche petite. Il écarta les mains, et elle vint de confiance se placer contre sa poitrine. Il entoura ses épaules d'un bras, referma la cape doublée de satin rose autour d'elle, et la conduisit vers un tronc abattu qui leur servit de banc.

« Pia, Pia, enfant des bois de l'acajou, tu paraissais bien jeune ! Es-tu sûre de désirer toujours ce qui va se passer maintenant ? »

Il lui caressait doucement les cheveux, les joues, le cou. Pia redressa les yeux vers celui qui la reconnaissait de cette main amicale, et se laissa aller contre lui.

« Soit. »

Il entoura lentement avec sa main la forme du petit sein, souple et ferme dans le corsage, il le palpa avec concupiscence, y crispa doucement les doigts. Pia retenait sa respiration. Puis l'homme déboutonna la robe par derrière, fit glisser les bretelles du soutien-gorge sur les épaules, et découvrit la poitrine. Il dégagea les deux chaussettes de laine roulées en boule, et les jeta au loin dans la nuit. Il caressa tendrement le buste clair, s'enfonça avec volupté dans le creux de l'aisselle, revint pincer les tétons qui durcissaient sous ses ongles.

« Tu portes une robe de soie blanche, Pia : tu sais que tu dois la mériter. Ton âme en a-t-elle bien la pureté, ton corps, réellement la virginité ? »

La main de l'homme se posa sur la cheville humide, remonta le long de la jambe, fine, nerveuse, un peu tremblante, et releva, en suivant l'intérieur de la cuisse, la robe et le jupon jusqu'en haut, dans un froissement soyeux. Du bout des doigts, il toucha la petite culotte satinée, et palpa au travers le membre tendu et ses deux ailes, qui glissaient agréablement dessous comme un moineau vif et rapide. Pia eut une brève inspiration, électrisée, et elle soupira en se laissant aller en arrière. L'homme poursuivit entre les jambes, s'introduisit sous le bord liseré de dentelle, et vint buter contre les chairs. Il sépara impérieusement la fente tenue serrée, jusqu'à trouver la petite couronne, où il reconnut les tendres résistances.

« Ainsi c'est bien vrai, rien n'a jamais meurtri ta rose ! Aucune épée n'est venue débonder ce vase précieux contenant les parfums rares ! Aucun voyageur n'a profané l'entrée de ce labyrinthe secret ! Nul n'est venu boire à la source de cette grotte sacrée, nul n'a jamais souillé ce sang rouge et généreux qui coule en toi !... »

L'inconnu de la nuit se pencha sur sa protégée et plongea son visage dans les cheveux auburn naturellement par-

fumés. Il fut pris d'un tremblement. Ses mains s'accrochèrent comme des serres au corps de jeune fille, son regard s'éclaira d'une brillance écarlate, ses lèvres découvrirent un sourire terrible. Il plongea ses dents-poignards dans cette peau de fruit, où se dessinait l'embryon de la pomme d'Adam, et aspira profondément le sang vierge. Pia poussa un cri : une vague de douceur extraordinaire irradiait dans tout son corps, l'emportait dans un ciel illuminé, traversé de chevaux noirs qui galopaient au rythme de son sang dans la gorge du Prince des Ténèbres, une faiblesse vertigineuse la saisit, elle se trouvait suspendue sur un nuage minuscule au-dessus d'une mer démontée, obsidienne liquide et brillante, et le nuage tombait, tombait, la mer la toucha, l'envahissant aussi vite qu'un papier buvard d'une douleur horrible, qui la brûlait comme de l'acide, tomba encore, tomba, tomba, il cria, tandis qu'il disparaissait dans une vague noire et stridulante.

L'homme se releva, se passa la main dans les cheveux, rajusta sa cape. Et il s'en alla sans un regard derrière lui.

Piet restait au bas du rondin dont il avait glissé, recroquevillé dans la corolle de sa robe blanche, dépouillé de sa virginité. Il se redressa lentement : sa peau était devenue livide ; ses yeux bleuisaient ; et, sous le bord des lèvres tendres, deux canines aiguës comme des aiguilles apparurent dans un rai de lune.

LE TEMPS

Le goût du sang

« Lors du dernier affrontement avec les Barbares, lorsqu'ils voulaient nous prendre Athènes, je t'ai vu avec ton enfant, après la fin des combats, sur le champ de bataille ; qu'y faisais-tu donc ?

– Je l'éduquais.

– Comment cela ?

– Quand nous eûmes détruit les envahisseurs et réduit en esclavage les survivants, je fis appeler mon fils. Je plongeai mes mains dans les entrailles encore fumantes d'un Athénien, et en recueillis le sang dans mes paumes. “Bois ce sang, mon fils”, lui dis-je, “et deviens aussi courageux que cet homme, qui n'a pas hésité à donner sa vie pour notre cité.” Domptant sa peur, il fit ce que je lui disais. Puis il corrigea ses mains qui tremblaient, et à son tour les enfonça dans le ventre ouvert du héros.

– Voilà une manière bien étonnante d'éduquer les jeunes garçons !

– Mais non, souviens-toi des paroles de Socrate : “Il faut conduire les enfants à la guerre sur des chevaux, en spectateurs, et lorsqu'on le pourra sans danger, les approcher de la mêlée et leur faire goûter le sang, comme aux jeunes chiens.” »

Apparoir

À la suite d'un long discours, le légat allait conclure :

Le Rose et le Noir

« ... et pour nous venger de ces dégâts catastrophiques, nous avons décidé de répondre à la violence par la violence : demain, notre armée partira à la recherche de cette tribu barbare, et la combattrà jusqu'à son anéantissement définitif. Tous les hommes, les femmes et les enfants de cette race doivent être exterminés. »

Le Légat fit une pause un peu affectée, réservant l'effet qui allait suivre.

« Or nous avons déjà fait quelques prisonniers lors d'une précédente embuscade. Nous en avons choisi un pour être offert aux dieux, afin qu'ils nous soient favorables dans les combats qui vont avoir lieu prochainement. »

Sur un geste du légat, deux gardes firent avancer un enfant de douze ans au corps brun. Il avait l'air terrorisé. Il était vêtu d'un petit pagne jaune, et ses cheveux très noirs étaient coiffés régulièrement depuis le sommet de la tête, selon la coupe rituelle des gens de sa race. Il était beau, mince et fin, avec des membres et un visage délicatement modelés. Ses chevilles et ses poignets étaient blessés par de gros fers noirs. Bien qu'il parût minuscule au milieu du Sénat, il fut accueilli par des huées. Le Légat poursuivit :

« Il appert de tout cela que cet esclave sera mis à mort demain, lors de la fête donnée en l'honneur de l'armée. Il sera sacrifié par le feu, afin d'attirer la bienveillance des divinités sur notre légion. En attendant, il sera maintenu au secret. »

Le lendemain, alors que les festivités approchaient de leur fin, le bourreau céda la place et l'aruspice s'avança vers l'autel. Au centre gisait le corps brûlé et ensanglanté du jeune garçon. Il respirait encore. Avec un long couteau brillant, le prêtre fendit le ventre à la hauteur du nombril, d'une hanche à l'autre, et déroula dans les rayons dorés du soleil couchant les intestins hors de l'abdomen, tout en marmottant des paroles incantatoires. Il palpait les viscères de ses mains gluantes de sang, et en égrenait sous ses doigts les circonvolutions avec des gestes caressants et doux. Il sortit ainsi le foie, l'estomac, puis remonta sous les côtes extraire les poumons de leur cage. Il trancha les veines et les artères qui retenaient le cœur et l'examina longuement. Il ouvrit la petite bouche, attrapa la langue par son extrémité, la tira, la coupa. Il écarta les paupières fer-

mées et fit sauter les yeux hors de leur orbite. Il observait chaque fois les organes en des points précis, connus de lui seul. Il renversa la tête de l'enfant en arrière, trancha la gorge en deux, et en travaillant de la pointe de son couteau atteignit bientôt les masses blanches du cerveau. Enfin, il en vint au bas-ventre : la lame effilée fendit longitudinalement le fourreau du pénis, puis il dégagea les testicules de leur peau. Il se mit à prier.

Pendant que l'augure s'affairait dans les restes de l'enfant, les assistants s'étaient prosternés dans l'attente de son verdict.

Arnauld

Un monsieur vient de poser sa pipe dans le cendrier ; je la prends aussitôt et tiens le fourneau encore brûlant contre mon membre allongé – la chaleur traverse mon pantalon, répand sa douceur dans mes veines ; mon vit se gonfle à peine, sortant à demi de son sommeil : je le sens ravi de mon attention.

Fête

« Maître, pourrai-je un jour aller à une fête, comme celle donnée par Darius ?

– Mon enfant, » dit le vieillard en se tournant vers la jeune fille, « de nos jours les fêtes qu'offrent nos patriciens ne sont pas dignes d'être connues de toi. Souviens-toi : même si l'on te propose beaucoup d'or, ne te vends jamais aux grands seigneurs. »

Chez Darius, au milieu de la salle où les invités se partageaient le banquet, deux lutteurs se mesuraient en arc-boutant leurs muscles graissés les uns contre les autres. Les serviteurs comme les jeunes esclaves se pressaient pour mieux voir en riant de plaisir... Mais à l'écart, dans une pièce restée déserte, deux hommes échangeaient des propos très vifs : Manlius – un patricien dont les opinions politiques étaient opposées à celles de son hôte – et le fils de

Manlius, venu malgré la défense paternelle à cette fête, où ils s'étaient rencontrés fortuitement.

« Et après, » disait le jeune homme avec une rare violence, échauffé par la grande quantité de vin qu'il avait pris, « ce n'est pas parce que tu es en querelle avec la moitié de Rome que je ne puis plus m'amuser. Fais ta politique, et laisse-moi mener ma vie où bon me semble ! Je ne suis plus un enfant ! » cria-t-il en tapant du pied.

Une claque retentissante fut la première réponse. Le garçon volta sur place, mais se contint, les traits crispés par la rage.

« Je n'accepterai jamais de te voir devenir un dépravé. Je n'accepterai jamais que ta raison se perde dans le stupre et le vin. Ni que tes instincts se pervertissent ou que ton corps s'amollisse. J'en fais le serment, quand bien même devrais-je user dix nerfs de bœuf sur ton dos !... »

Dans la grande salle, Darius fut tenu au courant de la scène grâce à son favori, un petit esclave au minois rusé, qui s'était arrangé pour tout entendre sans être vu :

« Hi ! hi ! Il faut dire que notre bon Manlius avait au préalable surpris son très estimé rejeton en train de faire la femme avec un des lutteurs pour mari... Hi ! hi ! Il était dans la position de la levrette, et le gros costaud le bourrait tout ce qu'il savait !... Hi ! hi ! L'arrivée du respectable Manlius a semé quelque désordre dans des fiançailles si bien engagées... Hi ! hi !

– Très intéressant ! » fit Darius avec une gentille caresse sur les cheveux de l'enfant pour le remercier. Et pour lui-même : « Voici une situation à exploiter ! En attendant, nous allons définitivement dégoûter ce Manlius d'accepter nos invitations... »

Il se leva et s'approcha d'un hôte qui se faisait servir à boire par deux éphèbes :

« Comment trouves-tu le vin ?... » Et sans attendre la réponse, il contourna les garçons pour venir se placer derrière eux. « Et ces deux ganymèdes sont bien appétissants, n'est-ce pas ? »

Les gitons étaient nus, seule une coquille dorée leur cachait le sexe, et la lueur des torches se reflétait sur leurs corps aux muscles minces et longs. Une chaînette mettait en valeur la peau mate du cou, et leurs cheveux bruns

étaient soigneusement coiffés, ondulant une ou deux fois sur la nuque.

« Ravissants ! » fit l'homme. « Et puis si doux, si tendres...

– Par exemple, si nous nous divertissions un peu aux dépens de celui-ci ? » proposa Darius en caressant la tête de l'aîné. Il se retourna et clama à la ronde : « Qui veut voir un joli spectacle nous suive ! »

Tous les convives se levèrent dans les rires et les éclats de voix, certains qu'à cette heure avancée ils allaient assister au clou de la fête. Seuls restèrent ceux qui avaient trop bu et les vieux serviteurs qui ramassaient les plats vides. À côté, Manlius avait clos son explication : pour éviter tout scandale, son fils rentrerait exactement une heure après lui. Manlius attendit que les fêtards voulussent bien regagner la salle pour prendre congé.

Le favori de Darius vint le trouver, et il proposa malicieusement de lui faire langue de rose pour le délasser. Manlius le repoussa. Le petit esclave insista : préférerait-il qu'on lui léchât les couilles ? Manlius le chassa avec colère : moqueur, le gamin s'enfuit dans les jardins en riant.

Il en provenait des bruits confus : des acclamations, des cris. Après un silence, les bravos reprenaient, puis de nouveaux cris, des hurlements. Enfin, après des applaudissements frénétiques, la compagnie finit par revenir en petits groupes.

Manlius se leva en les voyant rentrer. Il remercia poliment Darius pour son hospitalité, qui en retour lui souhaita une bonne fin de soirée avec un grand sourire hypocrite.

Manlius sortit dans le jardin et respira avec plaisir l'air frais de la nuit. Puis il s'engagea sur le chemin qui menait hors de la propriété. Ses sandales ne faisaient aucun bruit sur les larges dalles blanches éclairées par la lune. À un détour de l'allée, il faillit jeter un cri : à demi cachée par les branches, il avait donné de la tête contre une paire de jambes ballant à trois coudées du sol. Elles appartenaient à un éphèbe nu, pendu par le cou, la bouche ouverte et la langue coupée. Deux trous noirs remplaçaient ses yeux. La lame d'un poignard avait été enfilée dans le pénis par les testicules, et la verge se tenait raide, sanguinolente, maintenue par le couteau dont le manche était fiché entre les

cuisses. Des traces sombres marquaient irrégulièrement la poitrine et les bras, tandis que de longs ruisselets carmin s'étaient coagulés sur les jambes.

Pisciculture

Le bassin est petit : dix coudées de diamètre, deux coudées de profondeur. L'eau est pure, transparente, constamment renouvelée par une source naturelle. Le jeune esclave est amené, entièrement nu, enchaîné aux chevilles et aux poignets. Il descend dans le bassin, on attache ses fers au bord. Il est abandonné dans cette position, avec de l'eau jusqu'à la taille.

Le poisson ne tarde pas à le sentir. Peureusement il s'approche, puis il reconnaît soudain l'appendice. Il se précipite et l'enveloppe, le prend dans sa bouche, le suce. Cette tétée produit chez le jeune homme d'inévitables réactions : sa verge se gonfle, se dresse, mais le poisson ne la lâche pas. Il éjacule son sperme dans une convulsion – le poisson s'en repaît goulûment.

Deux fois par jour, on amène ainsi un éphèbe pour nourrir le poisson. C'est un spectacle dont les clients de la maison sont friands. Une fois tous les deux mois, une jeune fille dépucelée passe une semaine dans le bassin. Le poisson dépose ses œufs dans son vagin où ils éclosent. Les petits poissons seront recueillis dans une nasse accrochée à la taille de la jeune fille. Ils seront vendus très cher chez d'autres patriciens qui en peupleront leurs bassins, pour s'amuser à voir leurs esclaves s'épuiser.

Arnauld

Je retourne mon prépuce sur mon gland : il est comme le col roulé de mon pull-over sur mon cou.

Pêcher au vif

« Je voudrais bien qu'on se saisisse de ce Romain – ce jeune homme extraordinairement blond – qui ne cesse de nous narguer. Il est la cause de la plupart de nos ennuis, depuis que nous subissons ce siège !

– J'en connais le moyen, je crois. Nous avons parmi les prisonniers un Grec, un jeune garçon qui est justement l'ami de ce provocateur romain. C'était son giton...

– Oui, je sais tout cela. Alors ?

– Eh bien, je voudrais tout simplement proposer à cet impertinent Romain de venir se constituer prisonnier en échange de la vie de son ami...

– Ah non ! Il n'est pas question de lâcher le petit Grec !

– Pourquoi donc ? Tu l'utilises à tes plaisirs ?

– Naturellement ! L'as-tu seulement regardé ? Il a une peau brune et douce comme la cannelle ; son corps est élancé, plein de sève, pareil à un bouquet de roseaux ; il est perpétuellement effrayé, son visage est celui d'un chaton effarouché ; et puis il a de longs cheveux noirs qui le coiffent comme une jeune fille, deux yeux brillants... superbes ! Quoiqu'il soit encore très sauvage, j'ai déjà commencé de le caresser, le manuéliser, le sucer – sa semence est claire comme de l'eau ! Mais ce que je préfère, c'est le gamahucher : il a un anus ! ah !... je bande rien qu'en me le rappelant ! C'est un bonbon... un petit bonbon rose, rond et plat... où je n'ai mis rien d'autre que mon doigt et ma langue ! Imagine que je n'ai pas encore levé un fouet, pas même une baguette sur ses fesses ! C'est te dire si je suis loin de la satiété. Car il est rare, après divers désordres, que je ne mette pas pour finir l'objet de mes voluptés dans la tombe !... Pendant cette période obsidionale, les plaisirs frais sont trop rares. Le Romain ne m'intéresse que pour des raisons stratégiques : il est plus vieux, c'est un homme pour ainsi dire, et il ne me ferait pas bander comme le petit Grec. Ne mélangeons pas la politique avec les mystères de l'amour.

– Bien, soit. Écoute alors le stratagème que je te suggère. Sur une tour des remparts, bien en vue des lignes ennemies, faisons construire une haute potence, et suspen-

dons-y le Grec. Que ce soit bien cruel : quasi nu, accroché à la fois par les poignets et par les chevilles, face vers le sol au-dessus d'un vide de trente coudées au moins. C'est une jolie position, en forme de triangle, mais chacun sait que, du fait même du poids du corps, elle est extrêmement douloureuse. Corsons la mise en scène en fichant une dizaine de lances à l'aplomb, de telle sorte qu'il suffise de couper la corde pour envoyer le tendre éphèbe s'empaler inéluctablement sur les lames acérées pointées vers lui. Bref, il faut que la situation soit absolument insupportable aux yeux d'un amant.

– Sans nul doute...

– Bien. Si, comme c'est probable, notre Romain accepte le marché, l'échange aura lieu de sorte que le corps du Grec, descendu des remparts au bout de sa corde, ne soit au contact des mains ennemies qu'à l'instant exact où nos soldats se saisiront du Romain. Nous poserons ce protocole comme condition. Il suffira alors de tirer vigoureusement pour récupérer notre appât. Une double corde très épaisse ne pourra être tranchée d'un coup d'épée. Et en entortillant avec une fine cordelette les nœuds sur lesquels on coulera de la cire, le paquet ne risquera pas d'être décroché facilement. Il faudra aussi penser à bâillonner l'enfant, afin qu'il ne puisse prévenir ses amis dans le cas où il aurait eu vent du piège. Nous gagnerons ainsi les quelques secondes nécessaires pour laisser nos hommes s'assurer du Romain.

– Voilà qui est ingénieux ! Et je dois dire que l'idée de réunir dans les fers mon petit coquin avec son ancien amant m'échauffe l'esprit à un point... à un point ! Sans compter que je veux voir le tableau du giton se balançant au-dessus des piques. Il faut tenter cela ! Mais il est indispensable de confier l'opération à ton centurion le plus sûr. Qu'il sache que, si pour n'importe quelle raison le Grec m'échappait, il le paierait de sa tête...

– Repose-toi sur moi. »

Un embryon dans un sac rempli d'eau

La vieille femme avançait péniblement contre le vent, à travers l'immense plage déserte, parallèlement à la grève.

Elle portait dans ses bras sculptés un garçon de six ans. Arrivée en un point privilégié pour elle seule, elle s'arrêta net, à bout de souffle, et le déposa debout. Le grand sac de peau sèche, qui avait servi d'outre, tomba sur le sable où il resta dans une position grotesque et raidie, comme l'écorce d'un gros fruit. Laissant un instant l'enfant étourdi, enveloppé dans la poche glaciale du vent, immobile sur ses jambes tremblantes de poulain qui vient de naître, elle alla tremper le sac dans la mer jusqu'à ce qu'il retrouvât sa souplesse. Elle revint au petit garçon, et lui retira ses pâles habits, sans cesser de marmotter entre ses dents. Quand il fut tout nu, joli et stupide à la fois, elle prit le sac et le lui enfonça sur la tête, jusqu'aux genoux. Elle l'allongea précautionneusement sur le sable, lui plia les jambes à l'intérieur, et ferma l'ouverture avec une cordelette, de manière à ce qu'il fût entièrement enfermé dans la toile lourde et humide. Elle tira l'outre vers l'eau où elle entra jusqu'au-dessus des genoux. Les remous venaient claquer contre ses cuisses maigres, le sac, gonflé d'air, flottait sur le dos des vagues. Elle appuya de ses deux bras sur cette baudruche, et l'enfonça dans l'écume. De gros bouillons sortirent de la tête du sac, où la cordelette laissait passer les bulles. Petit à petit, il se comprima, et l'effort nécessaire pour le maintenir décrut. La vieille, à bout de force mais délivrée, sentait sous ses mains le jeune garçon se débattre, avec le même mouvement que l'enfant a dans le ventre de sa mère quand il cherche à voir le jour.

Arnauld

Je me déshabille pour aller me coucher mais, juste en quittant mon slip, un désir d'uriner me chatouille la verge, et sans réfléchir je me soulage aussitôt : l'urine chaude coule le long de ma cuisse, descend du genou contre le mollet, et disparaît dans la moquette qui se gonfle, engluant mon pied, ne restitue qu'une succion froide, tandis qu'une longue traînée incolore sèche sur ma jambe comme un filet de sang.

Conte de Noël

Il était une fois, dans un pays reculé d'Europe centrale, des jumeaux. Ils avaient dix ans, des cheveux blonds assez longs, la taille élancée, et ils paraissaient fins et très mignons. Ces jumeaux pensaient être les plus malheureux des enfants, car il n'y avait jamais de gâteaux à la maison. La raison en était que leurs parents étaient pauvres : le père travaillait toute la journée aux champs, et la mère se crevait à laver le linge du voisinage. Mais les jumeaux étaient trop jeunes pour s'en apercevoir, et ils croyaient que leurs parents ne les aimaient pas.

Aussi décidèrent-ils un jour de quitter le logis familial. Sans rien dire à personne, ils partirent une nuit en emportant quelques provisions, et se dirigèrent vers la montagne pour être sûrs de n'être pas retrouvés. Les nuages menaçaient et ils marchaient depuis un moment à la recherche d'un abri, quand ils découvrirent soudain une grotte. L'intérieur était tapissé de peaux de bêtes, et un feu rougeoyait dans une cavité faisant cheminée.

« C'est merveilleux ! » s'écria le premier, « c'est le bon Dieu qui a mis cette caverne sur notre route pour nous faciliter la vie et nous encourager !

– Au Diable les parents ! » fit l'autre.

À peine venaient-ils de s'installer que, rentrant dans leur repaire, quatre brigands survinrent, fort surpris de trouver des enfants chez eux ! Ils furent pris d'une grande colère. L'un d'eux, qui était coiffé d'un long chapeau, proposa de s'en débarrasser dans quelque précipice, mais un autre, qui était plus petit et avait l'air encore plus méchant, l'arrêta, saisit un des jumeaux par les cheveux et lui tordit la tête, attrapa le second par le devant de son tablier pour le soulever à demi de terre, et dit :

« Mais non : enchaînons-les ici, plutôt. Ces deux petits pourraient très bien s'occuper de notre ménage et cuisiner pour nous ! Ils feront cet ennuyeux travail à notre place. Et les jours de maigres rapines, lorsque nous n'aurons trouvé aucune donzelle à violer dans les bois, deux d'entre nous utiliseront leurs fesses roses en lieu et place de femmes, et les deux autres se serviront de leurs bouches vermeilles pour attendre. 1 plus 1 égale 2, et 2 fois 2 font 4 : il y en

aura toujours pour tout le monde !... Mais pour commencer, afin qu'ils sachent bien à quelle espèce de maîtres ils ont affaire, relevons leurs blouses, et donnons-leur gaie-ment chacun trois cent quarante-trois coups de fouet sur tout le corps ! »

Jeune noble du IX^e siècle

Il n'était pas bien vieux, une douzaine d'années, mais il venait déjà à la cour recevoir de la bouche même du Roi de sages leçons et de profonds préceptes. Ses cheveux très blonds, épais et luisants de santé, étaient coiffés depuis le milieu du front en deux mouvements qui se perdaient sur les tempes ; derrière la tête, les mèches à peine bouclées à leur extrémité pesaient doucement sur le cou. Son visage était tout à fait aimable. Sur une chemise qu'on ne devinait pas, il portait une espèce de surtout coupé dans un drap orange vif, avec un col échancré à petits revers ; une ceinture plissait le tissu à la taille, et un cordon en retenait les manches enroulées serrées autour du poignet, par ailleurs larges et lâches. Des braies en étoffe solide lui enveloppaient toute la jambe, tenues par des lanières en cuir entortillées des mollets à la plante des pieds.

L'éducation de l'élite n'était pas une mince affaire, et les punitions corporelles plus que courantes. C'était une des raisons qui avaient prévalu dans le choix de cet habillement simplifié : en tirant le nœud de la ceinture, on repoussait facilement le surtout avec la chemise et on le remontait par-dessus les épaules ; il suffisait alors de dénouer le cordonnnet qui tenait les chausses à la taille, pour que le joli page exhibât ses fesses – partie de son corps la plus attirante, la plus recherchée pour toutes sortes de corrections. Dès lors, plus rien sur l'échine ne le protégeait des coups redoublés, qu'on ne manquait pas de lui appliquer avec des lanières de cuir garnies de pointes en fer.

Arnauld

Debout dans ma chambre, tout nu, je pète : une brume odoriférante monte le long de ma cuisse, et mon nez écœuré cherche à la retrouver dans l'espace.

Aux abois

L'enfant se glissait vers le bois en rampant entre les hautes herbes de la prairie. Encore vingt coudées, et les serviteurs du château ne le trouveraient plus. Mais soudain il entendit les chiens : il était perdu ! Sans plus se cacher, il se redressa d'un bond et fila vers la lisière, tandis que des cris et des aboiements retentissaient. Il atteignit cependant le couvert avec une bonne avance. Courant au jugé, il traversait les buissons, sautait sous les haies sans même éviter les bouquets d'orties et de ronces, se cognait aux arbres ou glissait sur des feuilles humides ; il tombait dans les flaques, trébuchait contre des racines, et roulait dans les fossés. Son obsession était les chiens, avait-on lâché les chiens ? Il courait toujours, toujours plus loin, et le sang lui battait les tempes, il s'épuisait, son souffle de plus en plus court lui brûlait la poitrine, les larmes jaillirent de ses yeux, il n'y voyait plus, les chiens – il buta contre un tronc. Il s'effondra.

Quand il se releva, il était entouré. Deux serviteurs le saisirent brutalement par les bras, tandis qu'à une main de son ventre un molosse noir aboyait en tirant sur sa laisse, tous crocs découverts.

« Ah ! tu voulais échapper à ta punition ! Il ne s'agissait pourtant que de recevoir quelques coups de fouet. Mais maintenant... Tu connais le sort des fuyards ! »

Le petit groupe revint lentement vers le château. Mais le chien paraissait enragé contre le garçon. Il tirait sur sa laisse hargneusement, grondait et bavait, et il se jetait en avant pour essayer d'atteindre les mollets.

« Paix, Moloch ! Nous l'avons attrapé, notre gibier ! » Et comme le chien semblait redoubler de fureur : « Bon, je sais comment nous allons le calmer. »

Les serviteurs ricanèrent. Ils s'arrêtèrent, firent le cercle, et obligèrent le jeune garçon à se mettre à quatre pattes. Ils troussèrent sa tunique jusqu'au cou, lui crachèrent sur le cul, et enfoncèrent la salive entre les fesses avec leurs doigts. Puis ils caressèrent le ventre et les parties génitales de la bête, jusqu'à ce que surgisse d'entre les poils un membre pointu et carminé assez effrayant. Le chien poussait des jappements suraigus et tirait sur sa laisse au risque de s'étrangler. Les hommes le retinrent et le dirigèrent pour l'aider à s'introduire, puis ils le libérèrent. Les hurlements de l'enfant se mêlèrent aux glapissements de l'animal, qui couvrit sa victime avec un élan puissant. On ne voyait plus que les membres du garçon dépassant sous la masse noire de muscles et de poils. La grande langue rose léchait les épaules, les cheveux bouclés, les pattes labouraient les bras et les cuisses comme pour prendre un point d'appui, mais les reins de l'animal, surtout, assaillaient les reins de l'enfant avec une frénésie furieuse, son excitation croissait à mesure qu'elle approchait du dénouement, il chercha à mordre sa femelle à la tête, aux épaules, enfin, avec une espèce de long grognement aigu, il parvint à éjaculer.

Le chien voulut alors reculer, mais il entraîna le garçon avec lui. Il se mit à clabauder et fit des écarts désordonnés pour essayer de se dégager, tandis que l'enfant jetait des hurlements horribles. Les serviteurs se précipitèrent sur le couple pour l'immobiliser.

« Que fait-on ? On coupe le chien ? »

– Pas question : on le tuerait. Il faut élargir le trou. »

Deux serviteurs prirent chacun une fesse de leur côté et tirèrent de toutes leurs forces, tout en encourageant le chien à reprendre ses efforts. Le garçon poussa encore un hurlement épouvantable, et la bête se retrouva libre. Du sang avait giclé du rectum déchiré, éclaboussé les fesses, et coulait lentement le long des cuisses. Le jeune fugitif s'était laissé tomber le nez dans la mousse, sans connaissance, comme disloqué.

L'enfant à la verge (II)

Il repoussa les draps bleus brodés d'or, et s'assit sur son lit en se frottant les paupières. C'était un garçon de huit ans, avec une assez grosse tête sur un corps frêle, des cheveux noirs, de grands yeux bleus, et une étrange expression de gravité pour son âge. Il se leva et s'étira : son ventre était encore un peu proéminent, comme chez les petits enfants. Il enfila des chausses vertes, un pourpoint pourpre liseré d'or – à même la peau, sans chemise – et il se glissa dans ses poulaines. Il attrapa une verge d'osier, sortit de sa chambre, et dévala les marches du grand escalier.

En ouvrant la haute porte de l'entrée, il marqua un temps d'arrêt sur le seuil de marbre. Il cligna des yeux dans la lumière de ce matin de juin, et observa les alentours. Le tableau habituel l'attendait : on croyait voir dans le jardin une galerie de sculptures que le soleil faisait paraître blanches, mais il s'agissait en réalité de jeunes esclaves nus qui posaient en se tenant parfaitement immobiles. Un homme maigre et osseux s'approcha. Il avait des habits sombres, gris, les cheveux jaunes, de petites lunettes rondes, un nez effilé et des lèvres très serrées. Un long fouet de cheval, en cuir noir tressé, était plié sous son bras. Il se courba pour une révérence et souhaita respectueusement, quoiqu'avec une pointe d'ironie dans la voix, ses vœux matinaux à l'enfant.

« Lequel Son Altesse choisira-t-elle ? »

Le petit prince passa sa badine d'osier dans sa paume, et s'engagea dans les allées, où les corps nus et incarnats lui faisaient de timides sourires.

Certains avaient un gros nœud rose qui leur dissimulait le sexe, d'autres étaient partiellement enveloppés dans des satins vert pâle, tous avaient des pauses gracieuses et alanguies.

Un petit groupe effarouché se tenait réuni, à demi caché par un buisson, et les mains se frôlaient, les poitrines se bousculaient contre les épaules, des chuchotements imperceptibles glissaient des lèvres vers les tempes.

Ailleurs, un giton avait une attitude excentrique, debout sur une jambe, les bras ramenés au-dessus de la tête, et il était vêtu d'une chemise de crêpe noire qu'il avait remontée

sous les aisselles, découvrant ses seins et son ventre plat où s'accrochait un sexe jeune et ferme.

Un autre avait une combinaison vermillon qui lui mouillait absolument tout le corps jusqu'au cou, tandis que de grandes plumes assorties le coiffaient d'une chevelure féerique qui ondulait dans la brise.

Le prince continuait d'avancer dans l'allée bordée de crânes de morts, dont les mâchoires étaient tenues écartées par une baguette fichée entre les dents : leur petit diamètre indiquait qu'il s'agissait de têtes d'enfants.

Un mignon avait un chapeau noir à larges bords, légèrement incliné sur le côté ; un col de dentelle lui couvrait le cou, le début de la poitrine et les épaules ; avec ses yeux et ses sourcils très maquillés, avec la blancheur de ses joues et de son front, il paraissait transparent comme de la porcelaine.

Un petit temple antique, presque en ruines, ornait le fond du parc : on y avait accroché de grandes tapisseries d'une couleur bleu-vert très dense.

Un complaisant tout à fait nu s'était couché sur le dos, bras et jambes écartés, la tête renversée en arrière comme une descente de croix ; à l'approche du prince, il redressa un genou avec une lenteur affectée pour mieux faire voir son sexe.

Un groupe de cinq petits travestis étaient torse nu, avec de longues jupes en tulle qui descendaient jusqu'à leur cacher les pieds.

Un garçon debout, beau comme une jeune fille, tenait contre sa poitrine la tête d'un compagnon assis sur un banc ; rêveur, il lui caressait la joue et les cheveux, comme on flatte un chat qu'on garde sur les genoux.

Le prince tendit sa verge pour désigner l'esclave assis, que le valet alla tirer aussitôt des bras de son camarade. Il le conduisit dans le petit temple de marbre, où quelques herbes poussaient entre les dalles fendues. Le garçon se tenait immobile, les pieds rassemblés, la nuque un peu pliée en avant, le pénis pendant droit entre les jambes, les joues à peine rosies de confusion. Le valet remonta ses lunettes sur le haut de son front et il leva le bras. Le long fouet tressé claqua sur la poitrine tendre de l'éphèbe, où elle traça une belle courbe pourprine.

Arnauld

Je chie, la merde glisse doucement, sans effort, agréablement, puis tout à coup l'anus me fait mal, le périnée est dur et douloureux, et changer de position n'arrange rien ; je prends du papier, je m'essuie délicatement, quand soudain me vient une émotion inhabituelle qui me fait comprendre ce qui arrive : mon anus est en érection, indépendamment de tout autre organe ; or une fois mon cul nettoyé, la douleur et la tumescence passent, il m'en reste une grande mollesse dans l'abdomen – c'est la première fois que je suis l'objet de cette manifestation.

Abordage

Quand le capitaine fut tué, Andrew, le mousse resté caché derrière un tonneau, comprit que l'affaire tournait mal. Le second, bien que blessé, essayait de regrouper les derniers îlots de résistance contre la meute déchaînée des pirates. Andrew préféra descendre sous le pont pour tenter de se dissimuler : à douze ans, il n'était pas de taille à se battre contre des hommes en furie. Il entra par hasard dans la cabine du capitaine, se glissa discrètement entre deux meubles, et ne bougea plus.

Quelque temps après, le vacarme de la bataille s'estompa, et l'on entendit des hommes aller et venir dans les coursives, des cris et des interjections s'échanger. La porte de la cabine s'ouvrit d'un coup. Trois pirates éclaboussés de sang, brandissant le sabre ou le pistolet, entrèrent et commencèrent de faire main basse sur tous les objets de valeur. Andrew jeta un cri : on venait de l'attraper par la nuque. Il fut brutalement tiré hors de sa cachette, on lui tordit le bras derrière le dos, et on le poussa d'une bourrade en avant.

« Encore un pour nourrir les requins ! Dommage pour eux : il n'est pas gras... »

Ils éclatèrent du rire joyeux des vainqueurs. Ils le poussaient déjà le jeune garçon sur le pont vers une écoutille, quand ils croisèrent le chef des pirates. C'était un homme

grand, coiffé d'un large chapeau à plumes, et vêtu d'un superbe costume chamarré. Il avait une fine moustache noire aux extrémités recourbées, et il arborait un air arrogant qui se voulait aristocratique. Sur sa cape rouge, à la hauteur de l'épaule, était brodée une tête de mort blanche. Et en effet, il tenait à la main une hache d'abordage trempée de sang.

Il examina Andrew, qui paraissait plutôt mignon avec son maillot rayé et sa culotte serrée, ses cheveux blonds en broussaille devant ses yeux baissés, ses lèvres légèrement ourlées. Il l'empoigna par les cheveux, lui renversa la tête en arrière, et se pencha jusqu'à lui souffler son haleine sur le visage :

« Il n'y a pas de femmes, paraît-il, chez ces maudits Anglais !... Je crois pourtant bien en avoir trouvé une ! »

L'hilarité des pirates reprit de plus belle. Ils semblaient heureux comme des enfants.

« Tireboyau ! enferme-le dans ma cabine. Il sera à moi en premier – tu m'en réponds ! »

Andrew changea de bord en même temps que les coffres, les barils et les sacs du butin. Alors qu'aspergé par l'écume il grimpait le long de l'échelle de corde pour monter dans le brigantin des pirates, il vit des volutes de fumée noire s'échapper des sabords de son navire. Des hurlements de détresse et des appels pathétiques sortaient de la cale où l'équipage était enfermé : il comprit qu'ils avaient été condamnés à une mort atroce.

Il se retrouva dans une petite cabine où ne se trouvaient qu'un lit en bois richement sculpté, un fauteuil incrusté de métaux précieux, et un gros coffre cerclé de fer, plusieurs fois cadenassé. Il aurait été impossible d'y mettre rien d'autre tant elle était étroite, le jour n'y pénétrait de nulle part, et il y régnait une odeur épouvantable. Il sentit que le bateau avait repris sa route, peu soucieux probablement de rester dans les parages du navire en flammes qui allait, la nuit venue, former un fantastique phare au milieu de l'océan. Du pont lui parvenaient des éclats de voix, des chants, des rires, et tous les bruits de l'épouvantable orgie à laquelle les hommes affamés devaient se livrer, grâce aux vivres pris à l'Anglais.

Assommé de fatigue, il s'était assoupi, roulé en boule dans un coin, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par le grince-

ment de la porte. Le Capitaine entra, un brandon à la main, avec lequel il alluma sa lampe à pétrole. Il jeta un regard au garçon, dont les yeux s'écarquillaient de frayeur, et lui dit non sans quelque pompe :

« Sais-tu au moins à qui tu as à faire ?... Je suis Robert-le-Rouge ! »

Il enleva son chapeau avec satisfaction, et le déposa soigneusement sur le coffre.

« Eh bien, cela ne te dit rien ? C'est vrai : tu ne me comprends pas... You, the English, use to call me Red Robert. »

Cette fois-ci, il vit qu'il avait été compris, car le mousse tressaillit. Il ôta sa cape avec superbe.

« You know me. So you know too I always kill all the men of the crew, and rape all the women and young boys... Then, put your clothes off. »

Il plia sa cape avec grand soin et la déposa sous son chapeau. Il se retourna vers Andrew qui n'avait pas bougé, paralysé par la peur. D'un geste vif et soudain il l'attrapa par les cheveux, et d'une traction le mit sur ses jambes. À son poing droit brillait la lame effilée d'une dague.

« Are you dull ? Or deaf ? Then your ears are of no use ! »

La lame partit si vite qu'Andrew n'eut pas le temps de la voir. Son oreille gauche était coupée longitudinalement, de bas en haut, pas très profondément mais le sang en coulait. Un éclair passa dans les yeux de Robert-le-Rouge.

« Now, » insista-t-il, « put your clothes off ! »

Et il lâcha Andrew qui instantanément, quoique tremblant de tous ses membres, retira son maillot et déboutonna sa culotte. Robert-le-Rouge eut un sourire cruel et se passa la langue sur les lèvres en découvrant le corps du jeune garçon.

« Really sweet... » fit-il.

Et il lui piqua la pointe du couteau sous le menton pour lui redresser la tête.

« Beautiful lips... »

Il se pencha sur sa proie, et posa la bouche sur ses lèvres. Il enlaça le corps du garçon et le caressa, le palpa et le toucha partout avec avidité, comme un homme qui de-

puis longtemps n'a plus connu les plaisirs de la chair. Dans l'une des mains se trouvait toujours le poignard, dont le manche et la lame glissaient sur le dos du garçon, le long de ses flancs finement striés par les côtes, sur son ventre contracté par la peur. La pointe piqua tout à coup le bout petit d'un sein. Le garçon sursauta et lâcha un pialement de frayeur, étouffé par la langue gonflée qui lui fouillait la bouche et le suffoquait d'une haleine pestilentielle. Robert-le-Rouge aima cette réaction et se colla encore plus étroitement. Il attrapa les deux fesses à pleines mains et les pétrit rudement, les pressant, les caressant, et les tordant tour à tour. De temps en temps, il administrait un petit coup de dague dans le derrière, juste dans le pli entre la fesse et la cuisse. Quand il sentait ainsi le garçon se cambrer contre lui, il lui écrasait encore davantage les lèvres, lui aspirait la langue qu'il suçait et mordait jusqu'au sang, et lui écartelait le cul pour y enfoncer les doigts, pour planter ses ongles profondément dans la chair de la fente.

Robert-le-Rouge s'écarta d'un coup et s'essuya la bouche du revers de la main avec un regard illuminé, plein de convoitise, mauvais. Le sang avait doucement coulé de l'oreille d'Andrew jusque dans son cou.

« Oh ! you're bleeding ? » fit-il en lui prenant le menton pour lui tourner la tête et lui examiner l'oreille. « Don't be afraid : we won't cut it at once !... »

Il s'assit sur le magnifique fauteuil – un roi ne l'aurait pas dédaigné comme trône – et attira le mousse debout entre ses jambes ouvertes. Il lui passa la main sous les bourses.

« Wonderful little jewels... » grimaça-t-il.

Il attrapa la petite pine, douce et soyeuse, sortant au bas d'un ventre où poussait un invisible duvet blond. Il essaya de la décalotter, et comme elle résistait, il s'aida encore de la pointe du couteau. Le garçon hurla, plus de peur que de douleur, mais le sang perla aussitôt. L'homme y mit la langue, et bientôt il suçait le petit bout ramolli qu'il tordait en tous sens entre ses lèvres. Malgré l'angoisse qui tenailait Andrew, son organe se raidit légèrement à être ainsi trituré dans la salive chaude. Robert-le-Rouge s'écarta, ravi de ce résultat inattendu.

« Your blood taste good. Give me your... » il hésita, chercha le mot, et se résolut à une périphrase : « Give me the boys' white wine !... »

Et il se remit à sucer, en pompant plus lentement, lascivement, avec méthode. Ses doigts caressaient les testicules par-dessous, d'arrière en avant, il les grattouillait du bout des ongles, et il ne donnait plus de coups de dague. Son autre main pelotait amoureusement les fesses, se promenait sur l'intérieur des cuisses, tournait sur le ventre. Mais s'il parvint à faire bandocher le garçon un peu mieux, il n'obtint rien de plus.

« Too young, I'm afraid », conclut-il. « Your turn, now. »

Il dégrafa sa large ceinture incrustée d'or et d'argent, releva la tunique rouge qu'il portait, et se débarrassa d'une espèce de culotte en cuir épais, chargée de préserver ses parties des mauvais coups. Le mousse ne pouvait pas se tromper sur le service demandé. Il frissonna et se mit à genoux en surmontant sa répugnance. Le sexe de l'homme était totalement érigé, le bout décalotté et brillant. Il n'était pas spécialement gros, mais surtout très allongé, parsemé de petites particules blanchâtres et jaunâtres sur toute la longueur, en particulier sur le gland, et l'on pouvait craindre que toute une faune n'habitât la végétation noire et emmêlée qui lui couvrait le bas-ventre. Deux sacs bruns pendouillaient au-dessous. Le garçon, écœuré, asphyxié par l'odeur, ne put s'empêcher de s'arrêter au moment où il s'approchait. Le Capitaine impatienté l'attrapa par les cheveux et l'amena à lui. Andrew ferma les yeux et ouvrit la bouche. Il eut plus de mal à appliquer les lèvres sur le membre puant, mais il savait qu'il le devait. L'homme le saisit par les deux oreilles et le fit aller et venir sur son braquemart, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement, de plus en plus rudement, lui plongeant son dard au fond de la gorge chaque fois davantage. Robert-le-Rouge commençait à grogner de satisfaction, et il aurait certainement éjaculé si Andrew dans une convulsion ne s'était soudain mis à vomir. L'homme le repoussa avec colère. Le garçon tomba à quatre pattes mais, le ventre vide, il ne rejeta que de la bile.

« Are you sea-sick ? » ricana-t-il.

Il se leva et fit le tour de l'enfant : son dos cambré, secoué par les hoquets, ses fesses tendues en évidence, sa peau dorée par la lumière jaune de la lampe, tout cela excita le forban. Il se mit tranquillement à genoux entre les jambes d'Andrew. Il prit le temps de lui caresser les reins, les flancs, et le ventre par-dessous, de lui tripoter encore un peu les parties : il savait, son désir assouvi, qu'il allait devoir laisser la place et amener aux autres le mousse en pâture. Il lui flattait les cuisses, lui culetait le derrière, lui farfouillait la fente, puis se décida à lui lécher, suçoter, aspirer le trou du cul. Enfin, n'y tenant plus, il pointa son membre contre la rondelle rose, et força. Mais les chairs étaient trop contractées pour livrer passage. L'honneur du flibustier lui interdisant de n'utiliser aucun baume, il eut encore une fois recours à son poignard. Il présenta la pointe de la lame perpendiculairement à la ligne du périnée, et donna un coup sec. L'enfant hurla, cette fois le sang jaillit. Mais le Capitaine s'introduisit à son aise. Il dut enrouler ses deux bras autour des épaules et de la nuque du garçon pour le maîtriser car la douleur le rendait fou, il se débattait en tous sens. Finalement, poussant des cris et des grognements féroces, l'homme abandonna son sperme.

Sur le pont, une manière de calme s'était abattu sur les marins, aux yeux embués par la nourriture et l'alcool. Les musiciens avaient cessé de jouer, les torches crépitaient paisiblement dans la nuit chaude.

« Le voilà !... »

Cette exclamation réveilla tout le monde. Robert-le-Rouge s'avavançait avec majesté sur le pont, en amenant devant lui Andrew qui claudiquait, nu, l'oreille et le cul sanguinolents. Le quartier-maître s'approcha, s'empara du jeune garçon sans attendre et le poussa vers le cabestan déjà tout préparé. Andrew fut plié en avant, le ventre contre le chapeau de bois, ses poignets ligotés à deux barres opposées, ses jambes laissées libres. L'homme – qui venait en second dans la hiérarchie du navire – ouvrit sa culotte, attrapa le garçon par les hanches, et aussitôt l'encula. Il n'eut aucune difficulté, grâce à la position dans laquelle on avait mis le mousse ; mais celui-ci, le cul très endolori, poussa un cri déchirant en sentant de nouveau ses entrailles labourées. Pendant ce temps, les marins se levaient lentement, s'approchaient pour faire le cercle et observer la scène. Dès

que le quartier-maître eut fini, un homme prit sa place. Et dès que celui-ci eut déchargé, un autre se posta. Tout le temps que dura la nuit, la centaine d'hommes que comptait l'équipage vint s'appuyer contre le cabestan. Certains y revinrent plusieurs fois, ce qui était la cause de disputes.

Peu avant le lever du jour, les forbans surexcités se livrèrent à quelques surenchères. Ils commencèrent par introduire dans le rectum défoncé du garçon différents insectes, des cancrelats, des punaises, des charançons, des araignées. Ils attrapèrent un rat et le présentèrent entre les jambes de l'enfant jusqu'à ce qu'il lui eût grignoté les testicules. Puis, comme leur victime avait perdu connaissance et refusait de leur parler, ils lui cousirent les lèvres avec une aiguille à voiles.

Lorsque le jour se leva, le quartier-maître vint signifier qu'il était temps de finir. En effet, dans la chasse-partie conclue entre le Capitaine et son équipage, il était stipulé : *La présence de femmes ou de jeunes garçons est interdite. Celui qu'on découvrira en train de séduire une personne de l'autre sexe et de la faire naviguer déguisée sera puni de mort.* Le mousse ayant été violé par tout l'équipage, chacun avait eu sa part de ce butin, et il fallait à présent s'en débarrasser. On trouva plus rapide de trancher, d'un coup de hache, les poignets du jeune garçon pour le libérer. Certains voulurent encore s'amuser à le laisser traîner à l'arrière, et on lui noua une corde sous les bras avant de le passer par-dessus bord. Mais les marins qui guettaient si les requins allaient être appâtés furent déçus, et après une heure d'attente finirent par abandonner le filin. Le cadavre du mousse Andrew disparut dans le sillage du brigantin.

En haut de l'escalier

Elle allait sortir. Il était juste devant la porte. Il la repoussa et entra de force :

« Elle est en haut, cette petite peste ? »

C'était un marin. Il se consolait de tout grâce à l'alcool. Et il paraissait bien pris... Quelqu'un avait dû le prévenir.

« Que viens-tu faire ici ? »

Elle était vieille maintenant, et surtout très pauvre. Il n'était pas rare qu'elle eût à mendier.

« Je viens lui apprendre le sort que le peuple de France réserve aux aristos ! »

Et « lui », c'était un garçon de douze ans, projeté par la Révolution brutalement hors de son milieu de riche et très ancienne noblesse : ses parents avaient été guillotins. La vieille l'avait trouvé alors qu'il errait dans la campagne.

« Que veux-tu dire ? Laisse-nous donc tranquilles.

– Ah ! tu veux protéger cette engeance ! Pourquoi l'as-tu recueillie ?

– On ne va pas laisser les enfants se faire dévorer par les loups ! Ils ne sont pas responsables de leurs parents. Ils vivent dans la famille où ils naissent, et mettent les habits qu'on leur donne. Qu'y peuvent-ils ? Ce serait bien injuste de leur faire...

– Tu essaies de m'embobeliner, mais je ne me laisserai point distraire : l'"injustice", ce serait qu'un sang bleu passe au travers. J'y vais. »

Il la repoussa fermement et s'engagea dans l'escalier de bois qui montait à la seule pièce supérieure. Elle se jeta sur la rampe :

« Mor' ! Mor' ! Non, ne le touche pas, ce n'est qu'un enfant ! »

Mor' ricana. Il tira la porte, et la referma à clef derrière lui. Le garçon dormait dans la couche de la vieille : il se réveilla en sursaut et se redressa pour examiner le nouvel arrivant. Il dut trouver ce grand homme bien laid, bien sale, et surtout très effrayant, car sa bouche se tordit de peur.

Le marin à son tour considéra l'enfant. Il avait un visage doux et pâle, agréablement encadré de cheveux bruns à reflets roux, dont les mèches allaient librement et lui couvraient les oreilles. Il était vêtu d'une blouse noire à revers, dont le double liseré blanc au col et aux poignets disait assez la qualité et le prix. Au fond de l'échancrure, on voyait la chemise blanche sans col, ce qui soulignait la délicatesse de la ligne du cou. Il portait des culottes courtes, qui se terminaient sous le genou, taillées dans une soie couleur champagne un peu rosée. Il avait des souliers à boucle et des bas blancs.

Affolée, la vieille tambourinait à la porte.

« Si tu ne cesses ce tapage, c'est de toi que je vais m'occuper ! » cria Mor' au travers du battant.

Puis il dégrafa sa ceinture en disant à l'enfant de se lever. Incapable de comprendre ce qui lui arrivait, le garçon se mit sur ses jambes. Il ouvrit grand la bouche lorsqu'une poigne le saisit par les cheveux pour le faire tourner sur place. Il hurla quand un coup vif et brûlant claqua sur ses fesses. Il continua de hurler, tandis que la ceinture avec toute la force de l'homme lui tombait sur les omoplates, sur les reins, rebondissait sur ses cuisses, s'enroulait dans ses jambes.

« Ça, c'est juste pour que t'apprennes à me connaître. »

Mor' le lâcha et s'assit sur le bord du vieux lit qui grinça. Le garçon tituba en s'éloignant, et tomba à genoux, à bout de souffle, hoquetant. Mor' déposa la ceinture à côté de lui et enleva son gros bonnet de laine.

« Viens ici, petite, et au trot. Comment t'appelles-tu ? »

Le garçon n'avait jamais été traité de la sorte. Il était terrorisé et subjugué aussi. Il se releva tant bien que mal, et répondit machinalement :

« Pascal... »

Mor' l'attrapa par le bras et l'attira entre ses genoux écartés. Il posa ses deux mains sur les épaules, juste à la base du cou de l'enfant.

« Eh bien, Pascale, tu sais le sort qui guette les ennemis du peuple ?... Zouiiiic ! » fit-il en lui passant un doigt sous le menton. « Par contre, si tu te conduis en véritable citoyenne, en amie du peuple, tu pourrais être graciée. Pour cela, il te suffit de faire bien gentiment tout ce que je te dirai : ton obéissance sera le gage de ta conversion. D'accord ?... On va essayer. »

Mor' sourit, le serra entre ses bras et, sans plus de précautions, il embrassa le petit aristocrate sur la bouche. Sous ce débordement de puanteur et de barbe râpeuse, le garçon se débattit. Le marin, lui, n'avait trouvé que douceur et délicatesse.

« Ah ! ça ! tu ne parais guère raisonnable, la belle ! Il te faut donc encore quelques bons coups de ceinture ? »

Au mot de « ceinture », Pascal s'immobilisa et accepta les mains qui lui caressaient le dos, qui le saisissaient familièrement à la nuque. Malgré l'horreur que lui causait la bouche de Mor', il parvint à se contenir au moment où les lèvres épaisses se collèrent goulûment aux siennes. Mais des mouvements incontrôlés le secouèrent quand une énorme langue gluante qui empestait l'alcool emplît sa bouche. Il essaya en vain de se dégager, tandis que le marin se délectait dans ce corps si doux, dont les réactions désordonnées accroissaient son plaisir. Il finit par le relâcher.

« Tu es drôlement bien, dis-moi, ma petite ! »

Il se passa la langue sur les lèvres, avec un air plein d'appétit, tandis que Pascal s'essuyait d'un furtif revers de main.

« Mais je suis sûr que tu sais rien de la fouterie ? Et que tu voudrais bien savoir ? Sois contente : c'est un homme, un vrai, et pas une femmelette, qui va t'enseigner !... Lève les bras. »

Pascal, qui avait rougi de confusion, piqua du nez.

« Tu ne veux pas faire comme j'te dis ? » et il posa la main sur la ceinture.

L'idée des coups de ceinture était terrifiante ; ils lui brûlaient encore. Pascal leva les bras. Mor' ricana.

« Très bien ! Qu'elle est belle comme ça, avec ses joues roses... »

Le marin enleva d'un seul trait la blouse et la chemise de l'enfant. Il posa ses grosses mains sur l'étroite étendue de la poitrine, douce et parfumée, et il caressa le fuselé des côtes. Il émit un petit sifflement :

« Eh ben, dis-moi, t'as pas grand-chose par ici... Chez nous, les filles ont des tétons plus tôt ! Les riches, à force de manger dans de la vaisselle d'or, c'est du jus de navet qu'ils ont dans les veines... Bon, ça viendra plus tard. Assieds-toi sur mon genou. »

Mor' fit tomber les souliers de Pascal l'un après l'autre sur le plancher inégal. Les pieds étaient très jolis, gainés dans l'extrémité des bas blancs. Mor' remit le garçon debout, lui suçota un peu les lèvres, et avec un sourire qui s'élargissait, commença de s'affairer sur les boutons. Ceux-ci cédèrent facilement, et la culotte de soie glissa le long

des cuisses. Mor' la lui enleva tout à fait en lui faisant lever une jambe après l'autre. Pascal tortilla ses doigts dans le cordon de son caleçon, avec quelque espoir de conserver l'ultime rempart de sa pudeur.

« Attends ! il faut que je m'ajuste, moi aussi. Mais puisque j'te déculotte, il serait bien juste que tu me rendes la pareille, hein ma toute douce ? »

Et il indiqua ce qu'il voulait. Pascal comprit. La peur que lui inspiraient le marin et sa ceinture le fit se soumettre. De voir et de sentir les doigts minces et malhabiles défaire les boutons de sa braguette, Mor' bandait à craquer. Le pantalon ouvert, sa pine en sortit brusquement, toute roide. Pascal, qui n'avait jamais connu que son propre sexe, se demandait comment c'était possible toute cette chair, avec tout ce sang qu'on devinait battre à l'intérieur, et qui donnait toute cette eau. Mor', sans chercher à se faire déshabiller davantage, tira le lacet qui retenait le caleçon, le baissa d'un seul coup sur les chevilles, et il s'apprêtait à jeter l'enfant sur le lit lorsqu'il s'aperçut que « Pascale » était un garçon.

Il s'y attendait si peu qu'il retomba assis, interloqué, la bouche ouverte, la bite dressée mais inutile. L'enfant ne comprenait rien à tout cela, sauf que le marin avait soudainement changé d'humeur, et il en profita pour se pencher et rajuster son caleçon. Il risqua :

« Puis-je me rhabiller, monsieur, à présent ? »

– Ah ! ça, foutredieu ! Si je m'attendais !... Décidément, les riches, drôles de gens : leurs garçons sont mignons comme des filles !... » Il se leva et se mit à tourner en rond dans la pièce. « Mais j'y tiens plus, moi : me v'là tout excité ! Il faut tout de même que je la mette ! »

Il se retourna, et vit Pascal qui ramassait furtivement ses habits dispersés, nu jusqu'à la taille, tout serré de blanc au-dessous, les bas tombés sur les chevilles. Il fut ressaisi. Il grogna, et fit un grand pas en avant pour l'attraper par les cheveux. Il le redressa, le fit dinguer au travers de la pièce et le renversa sur le lit. Il se coucha à moitié sur lui, au risque de l'écraser, lui saisit par derrière les fesses qu'il pétrit comme les seins d'une femme, et de nouveau il lui gonfla sa langue dans la bouche. Mais cette étreinte monstrueusement disproportionnée semblait refuser d'aboutir, le

gros nœud violet de Mor' heurtant toujours vainement l'aine blanche du garçon. Il finit par se rejeter sur le côté, haletant, et examina le corps de bout en bout, obsédé par l'idée de s'y enfoncer. Quand il eut trouvé, il se calma un peu, un sourire fendit son visage qui devint béant, un filet de salive lui échappa. D'un revers du poignet, il remit Pascal sur ses jambes.

« Enlève ta culotte ! »

Pascal baissa de nouveau son caleçon, le retira, et resta debout, les mains croisées sur son appendice. Mor' était assis sur le lit et sa verge, pointant au milieu de la braguette ouverte, n'avait rien perdu de sa force. D'une chiquenaude, il repoussa les mains du garçon :

« Entre hommes, pas besoin de faire de manières ! »

Les bras ballèrent le long des hanches maigres.

« En fait, à ton âge, ce qui fait de toi un garçon, c'est pas encore très important... D'un peu loin, on fait pas la différence d'avec une fille... » Il passa ses mains sur les fesses pâles de Pascal. « Une belle petite croupe... une vraie peau de princesse... une jolie bouche... Tu es vraiment "mignonne", on peut dire !... Dommage : il te manque le principal. »

Ses mains passaient et repassaient sur les petites fesses rondes, et il s'excitait de plus en plus.

« Allez... allons-y... à genoux ! » bafouilla-t-il avec de plus en plus de salive dans la bouche.

Pascal obéit d'autant plus volontiers qu'il échappait ainsi à la sollicitation grossière du matelot et que son sexe était de nouveau dissimulé sous le bord du lit.

« Et maintenant, mets-moi tout ça en bouche, et suce, suce, hein !... Suce bien en collant tes lèvres, comme une vraie catin ! »

Sans attendre d'être obéi, il saisit le garçon par la nuque et le força à avaler l'extrémité de son énorme engin. À peine avait-il senti contre son gland les titillations de la bouche de l'enfant, révolté par le cloaque dans lequel on le plongeait, qu'il ne put retenir davantage sa décharge. Tout le temps que dura son orgasme violent et libérateur, il maintint le garçon en lui appuyant des deux mains sur la

Le Rose et le Noir

tête, afin de lui envoyer tout son foutre bien au fond de la gorge.

Ses convulsions se ralentirent enfin, et il relâcha Pascal avec un grognement satisfait. Ébouriffé, les yeux exorbités, la bouche dégoulinante de sperme, le malheureux semblait possédé par l'horreur. Il éclata brutalement en sanglots, et se précipita au bout de la pièce où il se roula en boule, nu comme un ver.

Mor', par la suite, prit goût à ce jeu. Il revint souvent chez la vieille grimper en haut de l'escalier. Il découvrit des variantes et d'autres voies pour se satisfaire. Pascal finit par s'habituer : à tout prendre, il préférerait encore cela à la ceinture.

Arnauld

Je me penche au-dessus du lavabo, et je crache dans le trou noir et puant du siphon, je crache comme si j'envoyais un baiser au cul du Diable – au cas où il existerait.

Exploitation naturelle

« Mon but est d'utiliser toute chose et tout être aux seules fins de mon profit personnel. Pour cela je suis la description que donne Jean-Jacques Rousseau : "Il faut qu'il cherche sans cesse à intéresser [les autres] à son sort, et à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit pour le sien : ce qui le rend fourbe et artificieux avec les uns, impérieux et dur avec les autres." »

– Et comment parvenez-vous à cela ?

– Fourbe et artificieux, je le suis avec les parents facilement persuadés que leur intérêt est de se débarrasser de leurs enfants : au lieu de devoir travailler pour les nourrir, voici qu'on leur propose d'en recevoir une rente nette de tous frais, certes modeste, mais mieux vaut recevoir un peu que déboursier beaucoup. Ils voient ainsi leur intérêt là où se trouve le mien... Impérieux et dur, je le suis avec les enfants qui me sont confiés : je les fais travailler jusqu'aux

limites de l'épuisement, grâce à la pression constante de punitions corporelles variées et très élaborées. Ils me rapportent ainsi dix à quinze fois ce que me coûtent leur entretien et la rente à leurs parents. Sans compter que j'emploie les plus frais et les plus mignons pour mes distractions. »

Il est tombé sur une lope

« Mon petit, il te reste bien peu de solutions : tu te tireras pas facilement de ce guêpier...

– Çà ! si j' m'fais avoir, j' m'fais pas de berlues, i' m'souhaiteront la fête ! ça sera Waterloo ! Mais vous, vous êtes un pote, vous allez pas m'laisser en frime, hein ! »

Le gamin paraissait confiant. Le gros s'alluma un cigare, et fronça les sourcils. Il souffla la fumée en soupirant :

« C'est pas si simple... Qu'y puis-je s'ils te veulent la peau ? »

Le gosse commença de s'inquiéter :

« Mais... j'vais pas m'laisser choper comme ça, comme un nave ! Vous savez comment qu'i' sont : i' vont m'bosseler et m'laisser sur le carreau, comme mort !

– Ouais, ouais, je sais, ils font ça à coups de manches de pioche, et ils te laissent à poil sur le trottoir, nageant dans ton sang. Tu serais pas le premier.

– Vous auriez beau chpile, vous, de m'sortir du colletar !

– Sans doute, sans doute... Mais vois-tu, chaque service que je leur demande, ils me le débitent. Alors...

– Ho ? vous pouvez faire ça pour mézigue, non ? C'est pas parce que j'débute dans les affaires qu'i' faut m'laisser glisser... »

Le frangin se faisait persuasif, tendre. Le gros le contempla un moment sans rien dire, puis sourit doucereusement :

« Je pourrais effectivement envisager de faire quelque chose pour toi, mon petit chaton... Mais y a aucune raison

que je le fasse gratuitement. Il faudra que tu me donnes un dédommagement comptant, une légère... compensation !

– J’suis sans un, z-êtes au courant, non ? »

Le benjamin s’était rembruni.

« Qui te parle d’argent ? Tu veux donc pas payer de ta personne ? Tu sais très bien que tu peux me rembourser autrement, me rétribuer en nature. Tu achèteras ta tranquillité en te vendant toi-même, car là... tu es solvable ! Tu es bien roulé, tu as une belle bouche, un beau cul, une jolie petite queue, et un peu d’expérience de ces choses... »

Le gros tourna son cigare entre ses doigts et en examina le bout incandescent.

« Écoute ce qu’on va faire : tu vas t’installer chez moi – ils viendront pas t’y chercher – et si tu es bien sage, si tu fais bien gentiment tout ce que je te demanderai, je te promets de faire en sorte qu’à la fin du mois tout soit enterré. D’accord ? »

Le même avait pâli. Au bout d’un moment, sans desserrer les lèvres, il hocha lentement la tête.

Arnauld

J’aime faire des bulles dans mon bain, et c’est pourquoi je pète souvent dans l’eau savonneuse.

Des goûts et des sexes on ne dispute point

Robert Leloup – dit aussi : « Loulou », ou encore : « le Macaque » – était un personnage à part dans ce port insalubre et chaud. La quarantaine, petit, laid, toujours mal rasé, maigre, il avait l’œil brillant et la main leste. Il portait des vêtements d’assez mauvais goût, à l’aspect douteux, voire tout à fait sales, et il avait plusieurs bagues qui scintillaient sur ses doigts comme des dents irrégulières. Principale qualité : un couteau dans la manche, qu’il maniait sans erreur.

Il avait un partenaire, petite frappe de vingt ans son cadet, toujours moulé dans un maillot suant et un pantalon de toile dégueulasse : « la Macaque ». On ne connaissait pas son vrai nom, et comme il avait la sérieuse réputation de coucher avec Leloup, on l'appelait « la Macaque » comme on dit « Madame la générale ». Principale qualité : une grande adresse au coup-de-poing américain – il se vantait d'avoir tué deux hommes déjà, et on le croyait.

Quand le bateau débarqua son contingent de réfugiés qui, poussés par la guerre, tentèrent de trouver asile dans cette région, les autochtones rôdèrent la nuit. Certains faisaient les poches des malheureux qui dormaient dans le caniveau, d'autres ramassaient les jeunes bourgeoises, les bourgeoises pucelles. Le et la Macaque, seuls dans leur catégorie, chassaient le jeune bourgeois, le bourgeois en herbe.

Le matin, Leloup en avait repéré un : onze ans, blondinet, assis au pied d'un mur, négligeant ses jolis habits, les jambes écartées autour de petits cailloux qu'il tripotait, avec du côté de l'entrejambe le charmant labyrinthe des plis du pantalon, enfin le tricot rouge vif qui se tortillait en bas et se retournait juste là, exhibant la braguette. Leloup avait été possédé par le désir d'ouvrir cette braguette et d'aller fouiller dedans... Mais au moment où il tentait ses premières manœuvres pour approcher le garçon, il avait vu brusquement surgir les parents !

Il n'attendit pas longtemps pour en croiser un autre : onze ou douze ans aussi, mais avec des cheveux bruns très fins, un visage de fresque d'église, une tendreté, une douceur qui appelait tous les viols et toutes les lacérations imaginables. Il ne portait qu'un pantalon bleu ciel en toile, avec une chemisette blanche sur laquelle une grande tache lilas avait déteint. Il avançait seul, pieds nus et, charme particulièrement affriolant, il avait un bijou, une médaille dorée qui lui pendait au cou et battait sa poitrine. Quand Leloup le vit, il en oublia le précédent – qu'il regrettait pourtant – et, s'avisant que la rue était déserte, il jugea à propos de ne pas attendre la nuit. Il se confectionna son meilleur sourire, et l'aborda :

« Où est ta maman ?

– J'sais pas.

– Elle va revenir ?

– J’sais pas.

– Et ton papa ?

– J’sais pas. »

L’enfant n’était pas du tout en confiance. Leloup le saisit par les épaules et lui dit, en le regardant bien droit dans les yeux :

« Je peux te retrouver ton papa et ta maman, peut-être. Mais seulement si tu m’aides. Veux-tu ? »

Leloup avait dû tomber juste, car la méfiance de l’enfant parut ébranlée.

« Euh...

– Comment t’appelles-tu ?

– Dominique...

– C’est un joli nom, ça, “Dominique”. Moi c’est Loulou. Dis : “Loulou”.

– ... Loulou... »

Leloup avait pris l’enfant par la main, il le conduisait en l’habituant à lui, et il l’entraînait hors de la ville, vers la mesure qu’il habitait avec la Macaque. Mais ce dernier était sorti, et Leloup n’en fut pas fâché. Il poussa sa proie dans l’unique pièce et ferma la porte à clé. L’inquiétude reprit Dominique, mais quand il se retourna, le couteau brillait entre les doigts de Leloup. En un saut, il fut sur l’enfant, l’accula à la paroi et lui piqua la paupière de la pointe.

« Tu veux que je te fasse sauter un œil d’un coup, comme ça ?! »

Dominique tremblait comme un lièvre, son corps était tout désordonné, il se mit à transpirer de peur.

« Tu vas tout de même pas pisser dans ton froc, non ? »

Le couteau avait regagné sa manche. Les mains de Leloup saisirent Dominique aux hanches.

« Répète : “je t’aime, Loulou !” »

L’enfant entrouvrit la bouche, balbutia, ses jambes fléchirent, il faillit tomber. Leloup le rattrapa, le serra de plus près, et plongea ses lèvres dans les siennes. Tout y alla : les babines, les dents, la langue, tout cela vint couvrir Dominique, pendant que des mains sèches chaviraient ses cheveux, souillaient son dos, profanaient ses fesses vierges.

Leloup lui mordillait les lèvres et les joues – lui retournait les oreilles et prenait les mèches dans ses poings – ses ongles s'enfonçaient et griffaient la chair les reins qui se tordaient pour échapper à la pression – le cul était ouvert et malaxé au travers du pantalon comme une pâte à modeler qu'on cherche à déchirer...

« Putain de Dieu ! Quel bon petit gars tu fais, mon joli !... Ma parole : “Dominique” rime avec “nique”, pas vrai ? Répète après moi : “je t’aime, Loulou” ! »

Dominique, prisonnier des bras du petit homme laid, avait peur à en devenir fou. Leloup ricana :

« Attends un peu mon mignon que je t’encule ! Tu vas voir comment tu hurleras que tu m’aimes !... Quand je vais te mettre mon berlingot dans la marquise, tu vas connaître si c’est bon, tu te croiras déjà au ciel !... Je vais bien t’enfoncer le boudin dans la rondelle, t’inquiète ! je, je vais... je vais t’éclater la pastille en te mettant la trique jusqu’à la garde, tu te croiras vraiment sur les genoux de Dieu le père !... »

Et Leloup remit ça, plus fougueusement, en roulant sa langue jusqu’au fond de la gorge de l’enfant, tandis que ses doigts, dont les bagues cliquetaient, attrapaient nerveusement les boutons de la braguette. Le pantalon bleu ciel tomba.

« Attends, te retourne pas tout de suite : je vais me rincer la gueule en te suçant d’abord, histoire de voir si t’as déjà du jus !... »

La petite culotte blanche était très plate. Elle se transforma d’un geste en un lambeau. Leloup resta bouche bée :

« Mais ? Où ? Comment ?!... » Il rugit : « Putain de merde de vierge de mère de Jésus-Christ !... Une fille !... »

Une gifle terrible retourna Dominique face au mur. Leloup la saisit à bras-le-corps et la jeta contre le sol. Il l’eût peut-être tuée si la Macaque n’était pas entré à cet instant. Il traînait avec lui un bourgeois de quinze ans – cheveux blonds bouclés, visage tendre des privilégiés, l’air égaré, affolé.

« Hé ! » s’écria la Macaque, « tu baisses tout seul, maintenant ?

– C’est une fille ! T’en veux ?!

– N’empêche ! Moi qui t’apportais un p’tit monsieur tout neuf...

– T’y as pas encore touché, hein ?! » fit Leloup hors de lui. « Alors pourquoi il a son falzar encore tout chaud qu’ça fait des auréoles ?... »

Leloup ne s’intéressa pas à la nouvelle victime, il était trop énervé. Il se jeta sur sa Macaque et tous deux roulèrent sur la paille. Leurs mains allèrent aussitôt à leurs endroits favoris, le combat fut court, et les fruits crachèrent le jus qu’on pressait si fort.

Profitant de la porte oubliée ouverte, Dominique et le jeune bourgeois s’étaient sauvé chacun de leur côté.

Tout était calme

Il avait eu juste le temps de se camoufler lorsqu’un groupe de soldats nazis survint. Ils avaient dû cependant remarquer quelque chose, car ils se mirent à battre les taillis prudemment. L’affaire ne fut pas longue, et Ted se leva, mains sur la tête, sous la menace de six mitraillettes. Un grand type vint derrière lui et le soulagea rapidement de son pistolet et de son couteau. Puis il lui ôta son casque, sa veste, et lui passa nerveusement les mains sur le corps pour s’assurer qu’il n’avait plus rien sur lui. Il lui tira les poignets en arrière et y referma une paire de menottes qu’il serra profondément dans la peau. Une corde fut enroulée autour de ses bras et s’incrusta dans le pull-over kaki. Un autre morceau s’enfonça dans ses chevilles, et Ted ne tarda pas à sentir des picotements à l’extrémité des pieds et des mains.

Le sergent n’était pas mécontent d’avoir pu en trouver un. Mais il lui fallait encore les papiers et le parachute. Par quelques mots d’anglais, il aboya ses exigences. Ted parut sourd. Il reçut une claque à toute volée sur la figure. Il baissa la tête, oscillant sur ses pieds joints, et resta muet. Le sergent sourit. Avec le canon de son pistolet automatique, il lui accrocha le menton pour lui relever le visage, et lui donna un coup de crosse juste au-dessus de l’oreille. Les jambes de Ted se plièrent, il tomba sur le côté après un cri bref. L’homme le contourna, avança son pied jusqu’à lui

Le Rose et le Noir

toucher le bas du dos de la pointe de sa botte, recula le pied pour prendre de l'élan, et lui envoya un coup terrible dans les reins. Le talon ferré et clouté tomba comme une bûche sur les bras liés, sur les jambes, sur les épaules, sur la poitrine, au hasard. Le garçon roulait dans un nuage de sable, systématiquement poursuivi par le sergent – et observé avec indifférence par les canons durs et froids des mitraillettes suspendues à l'épaule des autres. Le sergent s'accroupit posément devant le garçon qui gisait, haletant, gémissant, le visage ensanglanté, il lui tourna la face vers le sol et, pesant sur sa nuque, il lui enfonça la tête dans la terre.

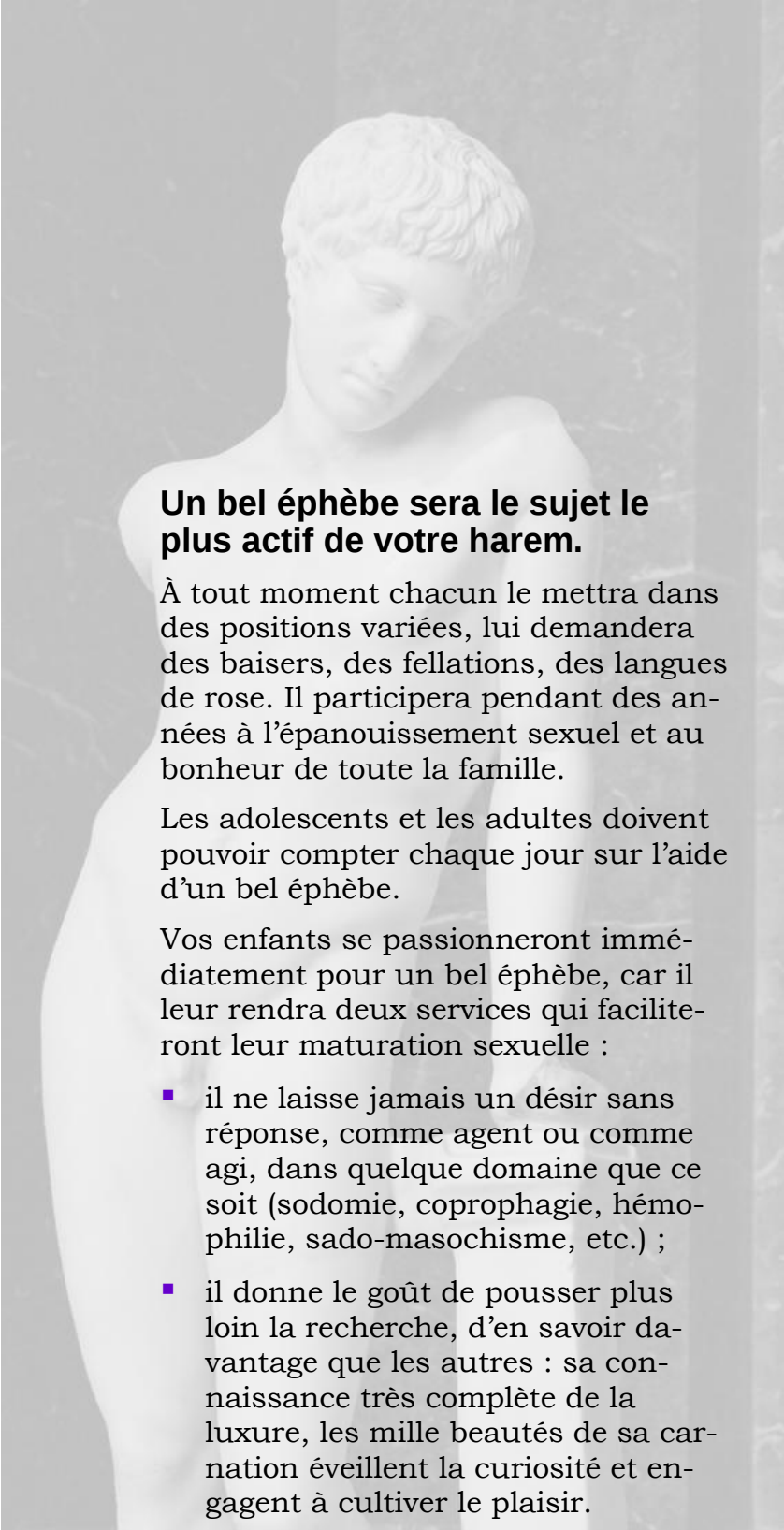
Le grand type sortit une cigarette de sa poche, et l'alluma pour passer le temps. Il souffla la fumée en regardant la plaine où le soleil levant dissolvait les nappes d'une brume rosée. Tout était calme.

Arnauld

J'aime assez mes bras : fuselés et couverts de fins poils blonds.

Le Gymnaste

.../...



**Qui, dans votre famille,
aimera le plus souvent**

un bel éphèbe LE GYMNASTE ?

Un bel éphèbe sera le sujet le plus actif de votre harem.

À tout moment chacun le mettra dans des positions variées, lui demandera des baisers, des fellations, des langues de rose. Il participera pendant des années à l'épanouissement sexuel et au bonheur de toute la famille.

Les adolescents et les adultes doivent pouvoir compter chaque jour sur l'aide d'un bel éphèbe.

Vos enfants se passionneront immédiatement pour un bel éphèbe, car il leur rendra deux services qui faciliteront leur maturation sexuelle :

- il ne laisse jamais un désir sans réponse, comme agent ou comme agi, dans quelque domaine que ce soit (sodomie, coprophagie, hémophilie, sado-masochisme, etc.) ;
- il donne le goût de pousser plus loin la recherche, d'en savoir davantage que les autres : sa connaissance très complète de la luxure, les mille beautés de sa carnation éveillent la curiosité et engageant à cultiver le plaisir.

LE PLUS PRESTIGIEUX DES CATALOGUES

Plus de 16 races différentes.

Du nouveau-né jusqu'à 25 ans.

Des genres très variés, du jeune sauvage « nature », au minet ultra-sophistiqué.

Un choix considérable, toujours renouvelé.

BON GRATUIT (valable 10 jours)

Pour recevoir gratuitement, sans aucun engagement, une luxueuse documentation en couleurs éditée par LE GYMNASTE et contenant de nombreuses photos d'éphèbes à vendre, renvoyez ce bon dès aujourd'hui.

Un bel éphèbe vous permettra d'approfondir vos expériences dans des domaines nouveaux pour vous.

Un bel éphèbe vous deviendra vite aussi indispensable qu'à vos enfants. Grâce aux expériences inépuisables qu'il vous apporte sur tous les plans, vous ne resterez pas enfermé dans votre spécialité et vous profiterez d'un recyclage sexuel permanent.

Alors que la plupart de vos contemporains sont définitivement sclérosés devant l'essor de la sexualité et les raffinements libertins, il vous suffira de prendre votre bel éphèbe pour aimer et pour jouir... C'est le meilleur investissement que vous puissiez consacrer à votre plaisir.

Renvoyez vite le bon ci-dessous, et vous recevrez gratuitement, sans aucun engagement, une documentation en couleurs : elle vous fera découvrir les extraordinaires ressources d'un bel éphèbe et vous indiquera les facilités dont vous pouvez bénéficier pour son achat.

De plus, un magnifique godemiché en cuir incrusté de métal argenté sera offert à tous les acheteurs qui répondront dans les 10 jours.

- « L'instrument par excellence de la sexualité permanente. »
Bernard Axe.
- « Résolument jeune et moderne, l'éphèbe se présente comme l'instrument d'investigation du monde sexuel le plus séduisant que nous possédions... »
Jacqueline Clémence.

Label

Le Chargé de Maison annonça qu'un livreur venait de déposer la commande du Maître. Schwanzhärtungen était un homme âgé, grand et maigre, toujours vêtu de noir, avec de longs cheveux blancs. Il avait décidé de s'offrir un nouvel éphèbe pour orner les jours qu'il lui restait, le précédent était devenu trop grand à son goût (il avait atteint dix-huit ans), et le vieil homme avait envie d'un peu de fraîcheur. Il avait choisi dans le catalogue un genre très à la mode, très parisien, sans regarder au prix, car rien d'autre que ses plaisirs ne pouvait encore le pousser à dépenser son argent.

Il se rendit dans le hall où l'on débarrassait un jeune garçon de son ciré de protection. Le vieux Schwanzhärtungen détailla son acquisition : dix ans environ, des cheveux blonds très fins, apprêtés par une légère laque, encadraient un petit visage doux et apeuré – petit nez, petite bouche, – avec de grands yeux sombres. Il était coiffé d'une espèce de tissu noir, roulé en torsade, qui ceignait la tête et revenait de la nuque vers le front par le sommet du crâne. Il portait, sur un tee-shirt de coton noir, une veste écrue, très ample, d'allure vaguement japonaise, retenue à la taille par une ceinture de la même toile. Un large pantalon blanc flottait autour de ses jambes fines, et tombait sur des baskets noires en caoutchouc. À gauche sur la poitrine était cousu un grand macaron, label de qualité apposé par le fournisseur.

Schwanzhärtungen observa le nouvel arrivant de la tête aux pieds, et ne put réprimer un petit frisson d'aise : le garçon était adorable, délicieux, tout à fait mignon. Il mit ses lunettes de presbyte et se pencha pour lire attentivement l'étiquette.

LE GYMNASTE

SANTÉ GARANTIE 1 AN MÉDICAMENTS ET HOSPITALISATION (dans les conditions normales d'usage)

Nom d'élevage :	Céladon (AX 238-G)
Race :	Blanche
Ethnie :	Nord de la France
Style :	"Enfant de Saint-Germain"
Âgé :	10 ans et 4 mois
Sexe masculin :	Impubère
Poids :	27 kg
Stature :	135 cm
Poitrine :	66 cm
Taille :	57 cm
Hanches :	68 cm
Longueur du pénis (érigé) :	9 cm
Diamètre anal (maxi) :	21 mm

Nous attestons que tous nos éphèbes :

- ☒ *ont obtenu le Certificat National d'Études Élémentaires ;*
- ☒ *ont subi un entraînement physique accompli leur assurant une musculature harmonieuse ;*
- ☒ *ont été instruits des positions de base et des pratiques passives et actives essentielles.*

LE GYMNASTE

est au service de votre plaisir !

Schwanzhärten se redressa et rangea ses lunettes.

« “Céladon” ! » fit-il d’un ton affligé. « Ça n’a jamais été un nom de Saint-Germain ! Je vais te rebaptiser. Par exemple... “Julien”. Oui, “Julien”, c’est très bien, ça te va très bien... J’espère que tu seras docile, n’est-ce pas Julien ? »

Le garçon hocha la tête timidement, en rosissant à peine. Le vieil homme tendit une main osseuse, et lui caressa la joue – il lui prit le menton – descendit dans le cou – remonta sur la nuque et se glissa sous le col de la veste. Les doigts tremblaient un peu. Il retira sa main et la posa sur la tête du garçon, suivit le bourrelet de tissu noir, joua avec les cheveux qui dépassaient.

« C’est amusant, cette coiffure : on dirait le casque d’un antique coureur cycliste... »

Il tâta le biceps au travers de la veste.

« “... ont subi un entraînement physique accompli” : ils se moquent de nous ! Ça va bien que je les aime fluets, mais ils racontent n’importe quoi. »

Il fit tourner le garçon sur lui-même, et vérifia au travers du pantalon la fermeté et le galbe des fesses.

« Très bien, très bien... juste comme il faut... Nous allons nous essayer dès ce soir... » Il soupira : « Ah ! c’est tellement émouvant, la première rencontre avec un nouvel enfant !... Comme l’écrivait Tilberdertz :

Le suiveur de lignes phosphorescentes
oscille
seulement une fois
pour la légère trace verte
fréquence 6,25 Mégahertz
et il ne la conservera pas. »

Le vieux Schwanzhärten sourit, baissa un peu la tête comme par révérence au poète disparu, et tourna les talons. L’enfant, qui avait grandi dans des conditions tout à fait sommaires, resta interdit.

Un laquais vêtu d’une combinaison argentée l’emmena dans une vaste garde-robe. Il le déshabilla et le plongeait dans un bain. Pour enlever le parfum bon marché qu’on se croyait obligé de répandre sur les garçons au moment de leur livraison, il enfourna les vêtements dans la machine à

laver. Puis il frictionna l'enfant lui-même pour éliminer toute possibilité de germes – l'hygiène des élevages n'étant pas toujours ce qu'elle aurait dû être, il arrivait que certaines maladies y incubassent – et lui fit un shampooining énergique pour supprimer la laque. Il sécha et repassa les habits fournis par le marchand, avant de les remettre sur l'enfant. Schwanzhärtungen aimait parfois ces tenues qu'il n'avait pas choisies, car elles offraient davantage de mystère, un frisson étranger, que ne pourraient plus lui procurer celles qu'il achèterait ensuite lui-même. Le laquais lui donna à manger, et le fit boire abondamment, pendant que le maître dînait de son côté.

Tard dans la soirée, Julien fut demandé par Schwanzhärtungen. Il pénétra dans le baidoir, pièce de taille moyenne, où des tapisseries représentant des accouplements de jeunes garçons étaient suspendues aux murs, des tentures drapées masquaient les portes, des collines de coussins faisaient disparaître le sol. Dans un angle, sur un carré de mosaïques bleues qui dessinaient un phallus érigé et décalotté, Schwanzhärtungen s'était allongé sur le dos, entièrement nu. Son vieux corps blanc et ridé était tendu et supportait sans effort apparent le contact frais des carreaux.

« Julien... Approche... Mets-toi debout au-dessus de moi, une jambe de chaque côté de mon ventre. »

Le garçon n'avait appris qu'une seule chose : obéir. Il traversa la pièce et vint se placer, les jambes écartées, au-dessus du vieillard. Il dénoua sa ceinture, sa veste s'entrouvrit, et il souleva son tee-shirt noir. Un lacet croisé fermait la braguette de son pantalon blanc. Il tira sur le nœud, dégagea le cordon de quelques œillets, et baissa son slip noir. Il prit son petit pénis, le dirigea, se soulagea. Un jet clair comme de l'eau partit et vint rejaillir sur le visage de Schwanzhärtungen, qui se mit à sourire sous l'aspersion, s'inclinant d'un côté puis de l'autre pour mieux se prêter. Il ouvrit la bouche et en reçut la fin sans rien perdre. Tandis que les dernières gouttes lui tombaient sur la poitrine et le sexe – qui avait brusquement grossi – il murmura :

« Que c'est bon ! L'urine délicieuse de l'enfant... »

Il se passa les mains sur la figure pour étaler le liquide sur sa peau et la mouiller plus profondément – on aurait dit qu'il cherchait à s'en nourrir.

Continuant d'obéir aux injonctions de son maître, Julien baissa ses culottes sous les genoux et s'accroupit comme il put. Puis il poussa. Un étron sombre pointa entre ses fesses, vint à la rencontre du phallus grandissant sous lui, s'y heurta, se cassa, et tomba sur les bourses. Schwanzhärtungen se prit la verge et la dirigea vers la suite. Il souleva les reins, la merde au sortir de l'anus s'écrasa contre le bulbe de chair violacée.

« Pousse ! Pousse toujours ! »

Les substances sortaient par à-coups, se déchiraient, et se collaient aux fesses comme à la bite. Les doigts qui tenaient l'organe vertical montèrent se mêler aux matières, les fouilla, les ouvrit, les étala. Un ongle pointa dans le trou, qui se referma aussitôt avec une sorte de chuintement.

« J'ai fini... » souffla le garçon.

« Relève-toi. »

Schwanzhärtungen fit de même. Il chancela un peu sur ses pieds, les pommettes roses. De ses doigts maculés de fèces, il saisit le petit pénis et le tourna avec les testicules jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de traînées brunes – comme s'il avait voulu s'essuyer. Puis il se pencha pour attraper les culottes sur les chevilles du garçon et les remonta. Julien rajusta son slip, relâça son pantalon.

Pendant ce temps, Schwanzhärtungen était allé se laver les mains dans un bassin. Quand il revint auprès du garçon, il lui posa une main devant et une main derrière, et les appuya jusqu'à ce qu'il devinât que le caleçon fût souillé de merde, collée partout entre les fesses et dans les plis des aines. Il sourit de nouveau, satisfait. Il fit glisser la veste en arrière pour découvrir les épaules étroites, ôta le serre-tête – il ébouriffa les fins cheveux blonds qui brillaient comme des paillettes – il prit le garçon par les épaules – ses doigts veinés, parsemés de taches de vieillesse, sur le coton noir moulant en couvraient les deux rondeurs – et il l'embrassa dans le cou. Ses lèvres fripées remontèrent sous l'oreille, soufflèrent dans les cheveux, – puis devant l'oreille – sur la tempe – sur la joue douce, rose, hâlée, « peau de pêche » dit-on, et de là s'abandonna sur la bouche fragile. Les mains quittèrent les épaules pour la poitrine – la langue écarta les lèvres souples – les doigts se promenaient sur le thorax, égrenaient les côtes qu'on sentait sous le tissu, sous

la peau – la langue ouvrit les petites dents blanches – les doigts furent sur le ventre et soulevèrent le tee-shirt – un morceau de chair rouge entra dans la bouche de Julien – son sous-vêtement remonta sous les aisselles, son buste fut pris à pleines mains – la tête du serpent s’agitait et se heurtait à tous les bords de la cavité – les doigts lui parcoururent le dos, descendirent, et s’accrochèrent soudainement aux fesses. Schwanzhärtungen s’écarta. Il était temps : sa verge était verticale, elle lui frôlait le nombril, une demi-cuillère à café de liquide albumineux lui nappait le gland et avait commencé de tacher le plexus de l’enfant.

Schwanzhärtungen s’agenouilla et posa les mains à plat sur les cuisses pour reprendre son calme. Il parla lentement, avec moins d’aisance qu’auparavant. Julien laissa glisser sa veste par terre, acheva de retirer son tee-shirt, ôta ses baskets. En pantalon et en chaussettes – noires –, il revint faire face à son maître. Schwanzhärtungen l’enlaça aussitôt à la hauteur des cuisses, et écrasa sa bouche contre le petit ballot du sexe, qui paraissait cousu dans le pantalon. Il lécha la toile blanche, un peu rêche – il caressait par derrière les fesses en rond, et les paumes sur le tissu faisaient des soupirs – il enfonça son nez dans le bas-ventre, donna de petits coups comme pour le réveiller, pour l’agacer – il pressait et pétrissait les deux rondeurs de chair tendre – il attrapa le lacet entre les dents, le tira, et parvint à s’en débarrasser en secouant la tête – il passa ses doigts à la lisière du dos nu, sous la ceinture qui se relâchait, il baissa le pantalon – ses dents abandonnèrent le lacet et vinrent dans l’ouverture mordiller l’appendice au travers de son écrin de coton noir – les mains allaient et venaient sur le petit cul avec une lente volupté et chiffonnaient méticuleusement l’étoffe du caleçon, glissant des doigts par les ouvertures des jambes – la langue caressa le nombril, passa sous l’élastique de la ceinture et, tout le visage de côté, la joue un peu molle contre l’abdomen douillet de l’enfant, elle repoussa maladroitement le slip vers le bas. Les lèvres tendues aspirèrent tout le petit sexe, ses deux boules comprises, et le sucèrent avec ses maculages, avidement. Des doigts écartèrent impérieusement la fente des fesses et revinrent se salir avec un plaisir manifeste.

Schwanzhärtungen se détourna de nouveau ; il avait senti que l’excitation allait le déborder ; un fil transparent

était tendu depuis son gland jusqu'au sol de mosaïques. Julien était comme une feuille dans la brise, tout nu, les culottes sur les pieds. Il les enjamba, et s'allongea à plat ventre sur les carreaux. Il frissonna. Schwanzhärtungen le regarda. Ses yeux se fixèrent sur les cheveux blonds qui luisaient comme des fils d'or, puis sur le creusement des omoplates, le renflement des fesses où l'on devinait quelques traces marron clair, les cuisses longues, les pieds dans les chaussettes noires, un peu chiffonnées. À son tour, il frissonna, et ne put s'empêcher de se branler pour se calmer.

Il rejeta au loin cette main qui allait tuer son plaisir fragile, et s'avança à genoux jusqu'à enjamber le corps de Julien. Il s'assit sur ses talons, et ses fesses un peu flasques, semées de poils gris, se posèrent sur les reins de l'enfant, sans s'y appuyer. Il se prit la verge à pleine main et se fit violence pour l'abaisser vers la nuque du garçon. De gros bouillons d'urine chaude partirent, jaunes, mousseux, abondants, s'enfoncèrent dans la chevelure légère, et la transformèrent en un casque de bronze. Julien ferma les yeux et ne broncha pas. Schwanzhärtungen débanda à peine. Il eut un grognement joyeux en voyant les ruisselets couler des cheveux sur la tempe, sur la joue, et faire des flaques sur les mosaïques.

Il souleva ses reins et lui aussi il poussa. Un premier étron, brun sombre, assez mou, s'allongea en rond juste à l'extrémité de la fente des petites fesses. Le second fut déposé entre les omoplates. Schwanzhärtungen s'écarta et il étala sur le dos de son éphèbe l'onctueuse matière odoriférante, qui dévoilait au jour toutes ses richesses, ses particules, la finesse de son grain, à mesure qu'elle cachait la peau satinée de l'enfant. Il ramena le premier étron longitudinalement dans la fente des fesses, ouvrit les jambes du garçon, et enfonça ce mortier dans la brèche. Il lui introduisit un doigt dans l'anus et il le sentit distinctement frissonner de la tête aux pieds. Il le lima ainsi un moment avec son médius, qu'il tournait dans un sens puis dans l'autre afin de bien caresser toutes les faces du rectum. Julien lâcha un soupir d'aise. Puis Schwanzhärtungen attrapa par les hanches le petit corps qui paraissait à moitié de glaise, pointa son dard sur le chaton, et pénétra en utilisant la merde comme onguent. Malgré sa préparation, Julien ne

put s'empêcher de pousser un cri, comme chaque fois qu'on l'avait forcé. Schwanzhärtungen s'avança aussi loin qu'il put et s'immobilisa pour profiter de sa position.

Quand il sentit que l'enfant avait accepté sa pénétration, il commença d'aller des reins. Il replia les jambes de Julien en avant, en les glissant sur le côté, jusqu'à lui poser les pieds sur ses propres cuisses, ce qui donna à l'enfant l'air d'une grenouille prête à sauter. Tout en continuant son mouvement régulier, Schwanzhärtungen lui tenait les chevilles et se faisait ainsi caresser le haut des jambes, puis, en forçant un peu sur la torsion des genoux, les couilles : doucement frottées par la plante des pieds enrobés de laine, elles se rétractèrent en érigeant leurs poils. Schwanzhärtungen se dégagea presque complètement et s'amusa à entrer et sortir son gland en jouant sur le bord de l'anus. Julien criait bien un peu, en revanche le vieil homme ressentait des titillations extraordinaires dans son membre comprimé par l'anneau étroit. Il retourna le garçon sur le dos, lui écarta et lui repoussa les jambes pour le mettre dans la posture d'une femme qui accouche, et il le pénétra de nouveau très vite, comme s'il avait peur d'attraper froid en restant à l'extérieur. Il se sentit mieux. Il baisa Julien sur la bouche tout en reprenant la danse, il le baisa dans le cou, derrière les oreilles, sur les paupières fermées qui cachaient les grands yeux noirs, et de nouveau sur la bouche mais en introduisant cette fois la langue. Sa main se glissa entre leurs corps dissemblables, et il alla attraper le petit organe au bas du ventre du garçon. Il le prit entre les doigts, le fit rouler, le branlota, il le serra dans son poing, frotta doucement les bourses du plat de la paume, les ramassa dans le creux de la main, et il sentit la petite verge se raidir. Tous ses mouvements étaient en harmonie : quand son vit s'enfonçait jusqu'au bout du rectum de Julien, sa langue lui plongeait au fond de la gorge, et il descendait ses doigts pour les couler autour des petites boules, bien serrées dans leur sac ; quand il remontait aux abords de l'anus, il revenait aussi sucer les lèvres de l'enfant, et il ramenait sa main pour envelopper la petite fusée humide. Et ainsi de suite, sans fin, au rythme de sa respiration qui s'accélérait.

Au fur et à mesure qu'il parvenait par ces attouchements à créer du plaisir chez Julien, Schwanzhärtungen avait de plus en plus de mal à se contenir, attrapé qu'il était

dans un fourreau de plus en plus contractile. Finalement, il s'abandonna et lâcha tout. En même temps que son foutre qui partait comme une bombe, le vieil homme enserra l'enfant et se plongea le visage dans les cheveux mouillés de pisse. Il ouvrit la bouche. Il fut secoué par une longue décharge qu'il entretenait savamment : il avait appris à reculer sa petite mort le plus loin possible... Et quand tout était fini, il restait encore là, allongé de tout son long sur l'enfant aux jambes écartées, le nez perdu dans sa chevelure dont il humait insatiablement l'odeur acide.

Le laquais vint emmener Julien. Schwanzhärtungen leur fit un signe pour les arrêter :

« Demain, on t'habillera avec une robe de petite fille. La robe verte avec les petites fleurs jaunes », précisa-t-il pour le laquais. « Socquettes et sandales blanches, et une petite culotte brodée.

– Des couettes... ?

– Non, pas cette fois-ci. » Et à Julien : « Tu me recevras en bouche. Tu me suceras – et je te nourrirai de ma semence. »

Et ses yeux se remirent à briller en pensant déjà au plaisir du lendemain.

Arnauld

Elle a quatre ou cinq enfants qui l'appellent « Madame ».

Le Nouveau Trianon est-il une prison ?

Hurlements, ovations, bravos : « Longue vie au Prince ! »...

Albert II, le Dauphin, âgé de seize ans, se retira. Le balcon resta vide, tandis que la foule continuait d'acclamer les fenêtres closes. Dans les couloirs du Palais, escorté par la Garde en grand uniforme noir, le Prince descendit mécaniquement l'escalier majestueux. On l'éclipsa par les jar-

dins discrètement dans un propylseur aux vitres sombres, qui le ramena au Nouveau Trianon, résidence à l'écart de la capitale.

L'engin passa le portail de la demeure, sévèrement surveillé et protégé par une grille de lasers, et s'arrêta au bas du perron. La Garde accompagna le Prince dans ses appartements. Le Premier Page l'y attendait. C'était un garçon de deux années plus jeune que son maître, un visage délicat, des yeux noisette, de fins cheveux blonds qui formaient un casque léger autour de la tête et une frange régulière sur le front ; il était habillé d'une combinaison vermillon qui lui enveloppait et lui moulait tous les membres et le corps jusqu'au cou, où elle se terminait par un col roulé étroitement ajusté ; il ne portait pas de chaussures, car il lui était interdit de quitter le Nouveau Trianon, même pour aller dans les jardins. Le Prince resta debout, planté au milieu de la garde-robe, tandis que le Premier Page lui retirait son riche uniforme chamarré, réservé aux cérémonies et aux manifestations publiques : casquette et veste blanches, rutilante de médailles et de galons dorés, pantalon noir, bottes vernies montant sous le jarret. Le Premier Page enleva les fausses épaules, le corset qui amincit la taille et fait saillir les muscles pectoraux, les bandes serrées au-dessus du genou qui gonflent la cuisse, la prothèse de l'entrejambe qui écarte les hanches et emplit le pantalon d'un sexe factice – tous artifices destinés à lui donner une silhouette élancée et outrageusement flatteuse, facile à distinguer de loin. Puis il le démaquilla. Enfin, dans ses habits d'intérieur – pull blanc en jersey à col roulé, pantalon beige en toile, – avec ses cheveux châtons mi-longs, à peine bouclés, ses yeux bleus très clairs, le Prince de nouveau ressembla à beaucoup des lycéens de son âge, joli, mince, et un peu pâle.

Il se rendit dans son cabinet de travail, où se trouvait Monsieur le Précepteur du Dauphin, un homme grand, assez âgé, sanguin, et maladivement obèse. Il était à demi allongé sur un sofa, d'où il marmotta :

« Ah ! vous voici enfin, enfin... Allons, venez vous mettre au travail... »

Il desserra sa cravate, déboutonna le col de sa chemise, et se tourna le nez contre le dossier, ce qui fit grincer les ressorts. Le Prince s'approcha, plaça ses mains sur le cou de Monsieur le Précepteur du Dauphin, et commença de lui

masser délicatement la nuque et le crâne, presque entièrement chauve. La peau en était sèche et tendue, rose, striée de mauve par les veinules dilatées, enveloppant une chair rebondie et pleine d'eau. Le Prince la lissait de la paume, y enfonçait les doigts, égrenait des bourrelets sous le pouce, avec des gestes précis et rythmés. Il accomplissait cette tâche mécaniquement, sans paraître songer à ce qu'il faisait.

« Alors, mon doux seigneur, comment fut la parade ? Beaucoup d'applaudissements, n'est-ce pas ? Ah ! vous êtes révééré, adoré, adulé !... »

Monsieur le Précepteur du Dauphin écarta avec désinvolture les mains de son Prince et se remit sur le dos. Le sofa grogna. Il déboutonna sa chemise, défit les premières attaches du pantalon, et exhiba un ventre renflé comme une baudruche, si lourd qu'il tombait sur le côté. Le Prince se mit alternativement à pétrir puis à caresser cette montagne de viande gorgée de graisse, tirant des paquets à pleines mains, frictionnant la région du nombril qui clapotait comme de la vase, ou s'enfonçant du côté des aines... Monsieur le Précepteur du Dauphin rendait des soupirs d'aise, des grognements de satisfaction, et toute sa carcasse était parcourue de petits frissons tandis que les doigts du garçon se promenaient sur lui. Il se redressa péniblement :

« Cessez un peu, vous ! Tout cela me donne envie d'aller sur le pot ! »

Ils allèrent dans la garde-robe, où trônait une antique et majestueuse chaise percée. Monsieur le Précepteur du Dauphin se déculotta et s'installa, tandis que le Prince passait derrière le dossier et s'agenouillait. Il saisit les deux fesses qui dépassaient sous le siège comme deux seins immondes, et les mania en gardant les yeux baissés, pour ne pas voir ce qui allait suivre : il n'avait jamais réussi à s'y habituer. Les longs étrons glissèrent, d'abord vivement puis de plus en plus lentement, entrecoupés de gros pets mouillés. Monsieur le Précepteur du Dauphin, quand il déféquait, adorait la sensation de ces mains qui le tripotaient par-dessous, surtout lorsqu'il se représentait l'adolescent en train d'opérer, à genoux derrière lui, dans une position et une situation particulièrement humiliantes. Quand tout fut tombé, le Prince enfonça une serviette dans la fente adipeuse, et l'essuya soigneusement. Le Premier Page vint

emporter le vase, la serviette sale, puis réapparut au bout d'un moment avec le dîner du Prince.

Il avait à peine entamé son repas que Son Excellence le Régent pénétra familièrement dans la chambre :

« Ah ! nous soupçons, à ce que je vois ! Vous poursuivrez dans un instant. Pour l'heure, j'ai les exécutions capitales à vous faire signer. Qu'on ôte ce plateau. »

Le Premier Page s'était précipité et enleva le repas. Son Excellence le Régent prit elle-même la serviette de table pour essuyer la bouche du Prince, puis chacun de ses doigts. Un secrétaire présenta un stylo, et les ordonnances une à une. Le Prince y apposa sa signature au graphisme encore très enfantin, malhabile, sans chercher à lire ni les noms des condamnés ni les motifs des condamnations : il savait que le Dauphin disposait du droit de commuer une peine capitale en réclusion à perpétuité, mais il ne lui était jamais venu à l'idée de s'en servir ; on lui avait d'ailleurs expliqué que ce geste pourrait nuire à la politique que menait son gouvernement. Son Excellence le Régent se tenait, un poing sur la hanche, debout à côté du Prince qu'il surveillait du coin de l'œil :

« Dans deux semaines, nous recevons un chef d'État étranger. Bien entendu, je me charge de toutes les discussions politiques et économiques. Mais vous aurez à prononcer en public un discours de bienvenue. Mon secrétaire va vous en donner le texte, que vous devrez apprendre par cœur. Je veux un accueil soigné et chaleureux. Pas de questions ? »

Son Excellence le Régent observa Monsieur le Précepteur du Dauphin, qui hocha la tête sans quitter son sofa, puis le Prince, lequel leva les yeux pour regarder son maître un instant, avant de continuer ses signatures.

« Parfait. »

Il introduisit l'index sous le col roulé de l'adolescent et lui frotta un peu le cou, d'une manière qu'il croyait amicale.

« Je vous souhaite le bonsoir », fit-il en se retirant.

Le Prince finit son repas refroidi, et passa dans sa chambre. Le Premier Page l'aidait à ôter son pull et son pantalon, quand Monsieur le Médecin Principal entra pour l'auscultation du soir. C'était un homme grand, bien bâti,

sportif, la quarantaine, arborant une belle moustache brune, et l'air plutôt enjoué. Il salua chacun aimablement, et s'assit en faisant signe au garçon, en slip et en chaussettes, de venir se placer devant lui. Il lui palpa la gorge, le toucha derrière les oreilles, lui fit ouvrir la bouche et tirer la langue. Il enfonça ses pouces dans l'abdomen, écarta le caleçon pour planter son index dans les aines, retourna le prépuce pour examiner le gland, puis lâcha l'élastique qui claqua contre le ventre. Il revint au visage, tira les paupières pour regarder l'œil de près, enfin il ordonna :

« Le somnifère habituel. Mais nous allons recommencer dès ce soir à lui administrer du Docilys, en prévision de la venue de ce chef d'État. »

Il prit le Prince par le bras et le fit s'allonger à plat ventre sur le lit. Monsieur le Précepteur du Dauphin s'agita sur son sofa :

« À ce propos : il doit apprendre un texte par cœur ; qu'autorisez-vous pour les corrections ? »

Monsieur le Médecin Principal emplit une seringue d'un liquide brun-rouge, assez visqueux. Il mouilla un coton d'alcool, baissa le slip sur les cuisses, et nettoya longuement la peau claire où courait un léger duvet blond.

« Pas plus de cinq coups de verges par faute. Il n'est pas très costaud en ce moment. »

L'aiguille souple et brillante pénétra sans résistance dans la fesse ; l'acier introduisit lentement l'épaisse semence ; le Prince gémit et bougea un peu. Une main forte, aux doigts couverts de poils bruns, se posa sur ses reins et le plaqua contre le lit, jusqu'à ce que tout le liquide se fût écoulé. L'aiguille ressortit, vive comme une étincelle, et le coton écrasa une petite bulle de sang rouge.

Monsieur le Médecin Principal rangea ses affaires et prit congé. Le Prince se retourna en geignant : cette drogue lourde se mélangeait douloureusement dans le sang. Le Premier Page vint à son côté, acheva d'enlever le slip et tira les chaussettes blanches. Le Prince se leva en grimaçant, et alla dans son cabinet de toilette entrer dans le bain. Le Premier Page, les manches retroussées au-dessus des coudes, le savonna entièrement, avec des gestes doux et précautionneux, pleins de pudeur. Il le rinça longuement. Il le frictionna pour le sécher, lui enfila sa chemise de nuit, et

resta mettre de l'ordre tandis que le Prince revenait seul dans sa chambre.

Monsieur le Précepteur du Dauphin, qui l'attendait en bâillant, eut un grognement d'aise lorsque son élève s'assit sur le bord du sofa. Le Prince défit les gros boutons du pantalon noir, et sortit de la braguette un pénis long, plutôt flasque. Il le souleva, en mit l'extrémité dans sa bouche, et la suçà. L'homme soupira plusieurs fois et prit une respiration sifflante tandis que l'adolescent lui tétait le bout du gland méthodiquement, avec une efficacité apprise de longue date. Le souffle qui chuintait hors de la gorge de l'homme s'affaiblit, puis s'arrêta tout à fait, quelques frissons parcoururent ses chairs avachies. Un peu de jus coula du sexe dans la bouche qui le chauffait. Monsieur le Précepteur du Dauphin exhala un dernier soupir, plein de lassitude, et se leva. Il passa dans sa propre chambre, toute proche, et le Premier Page revint auprès du Prince. Il lui présenta un verre d'eau bouillie pour qu'il se rinçât la bouche, lui donna différentes pilules, puis l'aida à entrer dans son lit. Le Premier Page se retira en éteignant la lumière.

L'obscurité faite, la nuit coutumière se répandit dans la pièce et s'appesantit sur toute chose – sauf sur le Prince. Il se sentait dans un état anormal. Il ne perdait pas conscience dans le vertige habituel des drogues, il était très éveillé au contraire, l'esprit plus vif et plus clair qu'il ne s'était trouvé depuis longtemps. Il se demandait ce qui pouvait bien se passer.

Soudain il entendit la porte grincer. Effrayé il alluma en tendant la main pour appeler la Garde : il reconnut le Premier Page. Le jeune garçon devait sortir du lit car il était encore en chemise de nuit ; il chuchota :

« Son Altesse ne dort pas ? »

Il s'approcha du lit et mit un genou à terre. Le Prince se demandait comment le serviteur avait bien pu deviner son insomnie ; il ne se rappelait pas l'avoir sonné. Le Premier Page lui prit la main pour la baiser respectueusement, et attendit.

« Non, non... » répondit le Prince à mi-voix. « Pourtant j'ai bien pris mes pilules, n'est-ce pas ? »

Le Premier Page détourna la tête craintivement, et garda les yeux baissés tout le temps qu'il parla :

« Sire, puis-je vous parler à cœur ouvert ?... Votre Altesse a bien pris ses pilules, mais... j'ai remplacé les somnifères par des vitamines. »

Le Prince fronça les sourcils, incrédule.

« S'il le faut, je paierai de ma vie mon insolence, mon acte irresponsable – mon crime, devrais-je dire ! – mais auparavant je vous dirai ce que je vois, et que je ne peux plus garder pour moi... Sire : on vous drogue de cent façons pour mieux vous détourner du pouvoir ; en prévision de votre majorité, on vous asservit pour laisser à Son Excellence le Régent les mains libres ; Monsieur le Précepteur du Dauphin vous manque de respect à chaque occasion de la journée, et ne vous apprend rien de tout ce qui vous serait utile pour gouverner ; enfin, sous couvert de sécurité, on croirait volontiers que la Garde, omniprésente dans les couloirs du Nouveau Trianon, vous retient prisonnier plutôt qu'elle ne vous protège !... Sire, réagissez ! Refusez ces injections quotidiennes de poison ! Ne supportez plus ce ton sur lequel on vous parle ! Ne signez pas d'ordonnances que vous n'ayez lues !... Et si, dans les premiers temps, mon insignifiante personne peut vous rendre quelque service, employez-la en toute confiance... »

Du bord du lit, le page à genoux releva craintivement la tête, hésita :

« Car moi, Altesse, je vous honore, je vous révère, je... je vous aime ! »

Et le jeune garçon se jeta presque en sanglotant dans les bras du Prince. Celui-ci avait entendu cette déclaration avec une stupéfaction absolue. Jamais son Premier Page n'avait dit tant de mots à la suite. Deux effets concomitants agirent sur l'adolescent : d'abord, il regarda mieux le garçon qui lui ceignait la taille de ses deux bras, ses cheveux blonds et fins, les taches de rousseur qui semaient la peau délicate, son attitude humble et respectueuse, enfin la longue chemise de nuit blanche qui lui donnait des airs de jeune fille ; d'autre part, il commençait à subir le Docilys dont l'action était amollissante, euphorique, et dirigeait l'esprit vers l'extérieur, vers autrui, de telle sorte que le sujet faisait preuve d'une soumission sereine. En

l'occurrence, cette disponibilité se tourna vers l'objet présent, et lorsque le Premier Page se laissa aller, le Prince lui ouvrit tout bonnement les bras pour le serrer contre lui. Mais quand il sentit, au travers de la chemise souple et fraîche, un corps fin, également musclé, vibrant, tendre, il fut emporté par une poussée de fièvre imprévue. Il se mit à trembler en voyant ces cheveux renversés sur lui, ces bras qui s'élançaient pour lui prendre la taille, la pente de ce dos qui allait jusqu'à la forme des fesses, qu'on devinait sous les plis de la chemise. Il sentait un front, un nez, un menton abandonnés sur son ventre et, contre sa cuisse, quelques sanglots nerveux et espacés que le jeune garçon ne parvenait pas à refréner. Le Premier Page tourna légèrement la tête pour dire :

« Altesse, comme j'avais peur d'être repoussé... et quel bonheur que vous m'acceptiez quelques instants près de vous... Je souffre tellement de vous voir tripoter – je veux dire : masser – Monsieur le Précepteur du Dauphin. Moi aussi, parfois, il m'appelle après votre coucher ; et je dois alors lui faire des attouchements plus répugnants encore que ceux auxquels il vous oblige... »

Mais le Prince n'entendait rien. Sa puberté, refoulée par les sédatifs et pervertie en caresses sans joie, fut exacerbée au point de lui faire oublier le sentiment de la réalité (il ne garderait aucun détail de ce qui se passa cette nuit-là). Il se recoucha et attira brusquement le jeune garçon contre lui. Pris d'un commun élan, ils s'étreignirent avec une extraordinaire passion animale, ils s'embrassèrent, ils se pressèrent l'un sur l'autre dans une excitation maladroite, et les deux langues se connurent dans une bouche, puis dans la seconde. Pour se prêter au mieux à son maître, le page remonta gauchement sa chemise de nuit sous les aisselles, et l'adolescent aussitôt tira la sienne sous son cou avec le même désordre. Ils se caressaient, ils s'ébouriffaient, ils se frottaient convulsivement dans des combinaisons effrénées, mais avec tant de désir que des étincelles blanches leur passaient devant les yeux, au fond du cerveau. Ils haletaient, ils étaient à bout de souffle, mais ils se léchaient, ils se suçaient, ils se mordaient, ils étaient traversés par des frissons qui les secouaient, les dressaient, les tendaient l'un contre l'autre, ils s'agrippaient pour ne pas perdre pied, ils roulaient culs par-dessus têtes au point d'en perdre le sens du

haut et du bas. Ils saisirent mutuellement leur pénis qui coulaient déjà abondamment, ils les manuélisèrent et les mirent dans un état d'érection qu'ils n'avaient jamais connu, ils enchaînèrent des orgasmes de plus en plus forts, de plus en plus longs et lumineux, malgré leurs testicules qui leur faisaient mal et qui se rapetissaient, et ils entrecoupaient ces excès bouleversants des caresses les plus directes, enfonçant des doigts exigeants dans la fente des fesses, à l'intérieur des cuisses grandes écartées, sur la surface douillette des ventres tendus et trempés.

Ce fut Monsieur le Précepteur du Dauphin qui entra le premier, alerté par le chahut qui l'avait réveillé. Ébahi devant cette extravagance inouïe, il finit néanmoins par comprendre ce qui se passait car la lampe de chevet était restée allumée. Il appela la Garde.

On enferma le Premier Page dans le cabinet noir qui servait aux punitions du Prince ; deux factions en contrôlèrent la porte. Monsieur le Médecin Principal fut réveillé et vint examiner le Prince qui, saisi d'une terreur intense consécutive à son violent retour à la réalité, empli d'un sentiment de culpabilité égal à son défolement, était tombé dans un état de prostration complète. Il l'ausculta en détail, le lava lui-même, et lui fit à dose massive une injection de tranquillisants.

Le lendemain matin à la première heure, tandis que Monsieur le Précepteur du Dauphin téléphonait à Son Excellence le Régent pour le prévenir, Monsieur le Médecin Principal faisait amener le Premier Page dans son cabinet. Le jeune garçon était terrorisé, décoiffé, encore maculé de sa nuit car on ne l'avait pas laissé faire sa toilette, ni se changer. Monsieur le Médecin Principal troussa la chemise de nuit chiffonnée pour la retirer. Il prit le pouls, écarta les paupières pour observer le blanc de l'œil, examina le sexe, l'anus, et les diverses ecchymoses sur le corps. Puis il allongea le garçon à plat ventre sur la couchette, et il se mit à lui caresser les cheveux, la nuque, les épaules, les reins avec des gestes non dénués d'émotion.

« Je t'ai toujours trouvé mignon, tu sais... Mais je n'aurais jamais imaginé que tu puisses avoir des goûts de giton ! Sinon il y a longtemps que nous aurions eu quelques séances ici ! »

À présent, la main de Monsieur le Médecin Principal était sur le cul du Premier Page et le palpait avec une avidité sans équivoque. Il lui poussa les jambes, tout en le retenant le ventre plié en deux sur le bord de la couchette. Il lui toucha encore les fesses en les écartant avec concupiscence, et lui introduisit de la vaseline dans l'anus avec l'index. Sa verge – raide, longue, noueuse – jaillit de sous la blouse blanche, et il en posa l'extrémité rubiconde sur la petite rondelle. Il força doucement, et le gland disparut. Le jeune garçon glapit.

« D'après ce que j'ai pu voir, tu ne connaissais pas encore ce genre de délicatesses, hein mon chou ? »

Il força encore, et tout le corps du phallus trouva à se loger, non sans difficultés.

« Il ne t'a pas enculé, on dirait. Pas eu le temps ? »

Il limait de plus en plus ardemment le petit conduit étroit et chaud du garçon, tout en l'embrassant dans le cou et sous les bras, en lui passant les mains partout sur les côtes, sur les cuisses, sous le ventre. Il attrapa par-dessous le sexe léger et terrorisé, et il le fit rouler entre ses doigts. Il déchargea assez violemment, montrant qu'il assouvissait un vieux désir, son grand corps cambré comme un pont à l'envers sur la mince silhouette.

Il se retira lentement, et allongea de nouveau le jeune garçon à plat ventre sur la couchette.

« Ça ne t'a pas déplu, n'est-ce pas ? » fit-il en recommençant de lui caresser les cheveux. « Entre bougres, il faut s'aider, et je voudrais bien te sortir de la situation où tu t'es mis. Mais il faut que tu sois coopératif. D'abord, raconte-moi tout ce qui s'est passé la nuit dernière. »

Mais l'enfant, plus affolé que rassuré par les façons du médecin, ne sut que répondre.

« Tu n'as donc rien compris ?... Tant pis pour toi, tu subiras ton sort. La seule chose que je ferai, c'est t'éviter le bourreau pour le moment : je t'interrogerai moi-même. Ça ne sera d'ailleurs qu'un gain de crédibilité pour ma médecine, et elle va en avoir besoin. »

Et le jeune garçon sentit qu'on lui prenait chacun des membres pour les sangler énergiquement aux quatre coins de la couchette. Deux petites articulations métalliques vinrent lui pincer la peau de la nuque. Soudain une première

décharge électrique le transperça d'une douleur infernale. Tout le corps se raidit comme une planche de bois.

Quand la série d'électrochocs fut terminée, Monsieur le Médecin Principal délivra le page, le fit asseoir, et lui posa de nombreuses questions. Complètement assommé, il raconta mécaniquement le détail de la nuit précédente – dont les circonstances, dites de cette façon, devenaient tout à fait obscènes. Puis la Garde vint le prendre : il fut garrotté et emmené dans les sous-sols du Nouveau Trianon.

Pendant ce temps, Son Excellence le Régent étant arrivée, on improvisa une réunion à trois dans un petit salon.

« Alors, Monsieur le Médecin Principal, faites-nous part de vos résultats.

– La nuit dernière, ici même, au Nouveau Trianon, il s'est déroulé une furie extraordinaire. Son Altesse Albert II avec son Premier Page se sont livrés à des débordements invraisemblables !... Mais voici ce que je peux précisément affirmer :

1° : Le Prince n'a pas eu son somnifère hier soir.

2° : Il y a certainement une semaine ou deux que le bromure n'était plus mélangé à ses aliments.

3° : Il n'y a aucun signe de sodomie passive, ni élargissement de l'anus, ni traces de semence dans le rectum.

4° : Il n'y a pas eu sodomie active, car les mêmes symptômes ne se trouvent pas davantage chez le Premier Page.

5° : Il n'y a pas eu fellation active car, si le visage est barbouillé de salive et de sperme, on n'en découvre pas dans la bouche ni sur les dents.

6° : On ne peut savoir positivement s'il y a eu fellation passive, car il ne m'a été donné d'examiner le Premier Page que trop tard.

– Mais vous l'avez fait parler, tout de même ?

– Certes, et le premier résultat rassurant de mon interrogatoire est de pouvoir vous affirmer que le Premier Page n'est ni à la solde d'une puissance étrangère, ni d'un parti de l'opposition. Il semblerait tout simplement qu'il soit tombé amoureux de son maître – les exemples de passions ancillaires ne sont pas rares – et qu'il ait voulu, en quelque sorte, euh... sortir Son Altesse de l'excellent système

d'éducation que vous avez défini... J'ajoute aussitôt que le Prince n'y aurait pris aucune initiative, il n'aurait fait que se soumettre aux entreprises de son valet. Enfin, en l'absence de toute connaissance des pratiques sodomites traditionnelles, leur relation sexuelle a été d'une violence animale, mais... comment dire ?... elle s'est déroulée dans un état de totale innocence ! D'un point de vue scientifique, c'est très intéressant.

– Le détournement par le Premier Page des drogues prescrites prouve néanmoins qu'il y a eu préméditation », grommela Monsieur le Précepteur du Dauphin. « Il est heureux que le Prince ne se soit douté de rien avant hier soir ; le mal a été tué dans l'œuf. »

Son Excellence le Régent soupira, puis il articula :

« Messieurs, nous devons tirer deux leçons de ces événements. Premièrement, Monsieur le Précepteur du Dauphin, nous ne sommes pas à l'abri de la présence, dans l'environnement immédiat du Prince, d'un espion qui pourrait à lui seul provoquer une révolution, ne serait-ce qu'en révélant ce qui se passe au Nouveau Trianon. Notre réseau de surveillance n'est donc pas au point... Deuxièmement, Monsieur le Médecin Principal, il n'est pas suffisant de brider les instincts du Prince : il faut trouver le moyen de les détruire sans retour, les couper à la racine. Nous avons vu qu'ils pouvaient être un levier redoutable... Par conséquent, messieurs, vous devez prendre de nouvelles et énergiques dispositions. Souvenez-vous que le Prince doit parvenir à sa majorité aussi docile et insignifiant qu'un mouton !...

– Et le Premier Page ? »

Son Excellence le Régent haussa les sourcils avec étonnement :

« Le Premier Page ? Mais il faut lui passer un lacet autour du col, le serrer bien étroitement, et jeter ses restes dans une oubliette, qu'on assainira avec un peu de chaux ! Il n'a plus de famille, n'est-ce pas ? Inutile que l'Exécuteur des Hautes Œuvres lui consacre davantage de temps.

– Il serait meilleur d'en faire un exemple », fit Monsieur le Précepteur du Dauphin.

« Vous voulez porter l'affaire devant le public ?!

– Non. Mais le faire exécuter devant le Prince. Démontrer à son imagination, par une séance longue et détaillée, qu’il serait peu attrayant de recommencer cette aventure avec quelqu’un d’autre, car elle risquerait de s’achever de la même façon. Que le souvenir de cette relation soit horrible, dégoûtant, épouvantable, pourrait compléter l’action chimique et chirurgicale que va mener Monsieur le Médecin Principal. »

Deux semaines plus tard, Monsieur le Précepteur du Dauphin fit descendre le Prince dans une des caves du Nouveau Trianon, où ils s’assirent côte à côte dans des fauteuils confortables. L’Exécuteur des Hautes Œuvres y avait apporté son matériel et achevait d’en préparer les accessoires. Deux gardes amenèrent l’ex-Premier Page. Il était vêtu d’une culotte et d’un chandail infects, taillés dans un tricot gris à larges mailles et d’une teinte pisseuse. Il était dans un tel état d’épuisement qu’il ne traînait ses chaînes qu’à grand mal. Le bourreau lui avait rasé la tête et arraché les dents, ce qui lui donnait un visage de vieillard. Monsieur le Médecin Principal l’avait tenu artificiellement éveillé depuis quinze jours, il avait le teint d’un déterré, les yeux cernés, un regard à la fois brillant et brouillé. Tout le temps de sa réclusion, on ne lui avait permis aucune toilette, ni même d’aller sur un pot. Des traces avaient coulé sous son nez, la bouillie qu’on lui servait comme nourriture avait séché autour de sa bouche, la moisissure du cachot s’était incrustée dans son cou et sur sa tête chauve, une couche de fèces lui collait au derrière et avait dégouliné sur ses cuisses. Il avait l’air d’un dément inquiétant, répugnant, puant.

Le Prince épouvanté n’osait pas reconnaître son page. Les gardes couchèrent le jeune garçon sur le lit de cuir, et l’aide du bourreau y fixa la victime. L’Exécuteur des Hautes Œuvres prit les brodequins.

ET ENCORE

Notes

Anus, caleçon, cheveux, déféquer, dents, déshabiller, dos, embrasser, enfant, épaules, érection, fesses, flirter, garçon, gorge, habiller, jambes, jouir, langue, lit, main, masturber, mollet, nez, noce, nu, pédéraste, pénétrer, pieds, plaire, postérieur, posséder, sexe, sexuelles, testicules, tête, uriner, ventre, virginité, yeux.

Fusée

Des fantômes d'enfants apparaissaient dans les miroirs.

Pattern

« La foule rampe dans la misère ; tous sont les esclaves du vice. » Jean-Jacques Rousseau.

Un garçon jeune et gracile, aux cheveux blonds, aux membres minces et déliés, au caractère peureux et tendre, efféminé, doux.

Sa sœur, qui lui ressemble beaucoup.

À peine trouée par une bougie fumeuse, une pièce obscure avec un seul lit défoncé, au fond d'une mesure sans étage – façade gluante servant d'échoppe pour un commerce louche.

Un père horrible et brutal, monstre et ogre.

Le Rose et le Noir

Synopsis :

Sur le lit, le père sépare cruellement les enfants, enlacés pour se communiquer l'un à l'autre un peu de chaleur et de tendresse, fouette le dos et les cuisses du garçon après lui avoir arraché ses dernières guenilles, fouette le garçon jusqu'au sang, et chevauche lourdement la petite fille qu'il transperce.

Comment peut-on raconter cela quand on vit dans un monde d'horreur ? quand les journaux écrivent que cela existe ? Comment se masturber encore en aimant le fouet et le viol, si ce n'est plus seulement imaginaire ?

Le supplicé puis l'exécuté en bleu et en orange

...

Au cinéma

Il regarde *L'Enfance d'Ivan* : le protagoniste est un enfant de douze ans. Il est blond, mince, habillé d'un pull-over à col roulé qui lui moule le corps, et d'un pantalon qui marque les plis de l'aîne avant de s'enfoncer dans de hautes bottes au profil élégant. Il regarde ce visage au front caché par une longue mèche, et il pense :

« Un garçon. Il est russe. »

La beauté prend une lumière plus vive encore.

« Voici un bel animal... Il faudra le ligoter pour l'emmener, le charger de chaînes, enfoncer des menottes dans la chair de ses poignets. Il faudra le jeter dans un profond cachot ne recevant le jour de nulle part. Il faudra lacérer ses vêtements et ne lui laisser que ses bottes, d'où sortiront les lambeaux de son pantalon. Il faudra le fouetter à sang sur tout le corps, et prendre bien garde de n'omettre aucune de ses parties, même les plus délicates, même les plus sensibles. Il faudra le torturer longuement, c'est clair. Puis le bout de ma langue séchera ses larmes, mes mains caresseront ses épaules nues, et nos cheveux se mêleront le long de nos joues tremblantes. »

Et il se branle au travers de son pantalon.

Un dessin

Il y a là quelques hommes, habillés d'épais manteaux et de vagues chapeaux noirs – on ne sait pas combien ils sont – et, au centre de la lumière électrique qui tombe du plafond, un garçon blond comme les veines d'une planche en bois de pin.

« Allons ! il faut te déshabiller, maintenant ! » dit un homme.

Le garçon retire son pull vert pâle en le sortant par la tête, tout à coup ébouriffée. Il déboutonne sa chemise blanche, la ligne continue du buste commence à se découvrir.

« Pour enlever ta culotte, retourne-toi », reprend le même homme.

Le garçon ôte ses souliers de ses pieds gainés de longues chaussettes blanches, et quitte son short qui est d'un blanc plus éclatant encore. L'homme l'interrompt de nouveau :

« Voilà ! voilà ! c'est bien, nous continuerons nous-mêmes... »

Le garçon reste debout. Sous la lumière qui l'éclaire à plomb, d'un côté les fesses montrent leur fente verticale, tandis qu'une mince bosse déforme le petit caleçon sur l'autre face...

J'ai vu. La page est toujours blanche devant moi, vierge, et cent gestes imaginaires l'ont déjà frôlée. Je trempe la plume, et je forme la première courbe : la tête. Le cou sera flexible et délié. Je m'arrête un instant, de peur de trembler. Je fais un nez droit, noble, mais assez petit pour être mignon encore. L'ovale du menton est délicat : décidé, et pourtant malléable. J'entame le corps : le buste se galbe, je descends un filet d'encre qui signale la colonne vertébrale – c'est facile, mais tellement important ! Il ne faut pas rater les fesses, car elles attirent l'œil dans cette position : presque rondes, sauf quelques méplats qui indiquent la musculature d'une chair ferme. Je fais un slip mince, qui

laisse pointer les hanches, un peu chiffonné pour qu'on l'aperçoive toutefois. Je cherche un mouvement alangui pour les jambes, une composition qui affriande l'imagination : l'une sera tendue, orteils déployés, l'autre ramenée, pour donner du poids à la cuisse. Sous le genou, deux traits joints par des hachures gagnent le mollet de hautes chaussettes blanches. C'est un peu féminin, un peu cliché, ou codé, comme on voudra, mais c'est tout de même plus pétillant qu'une banale nudité, faite de lignes non sécantes. Je reviens à la face. J'ai l'habitude : la bouche sera sensuelle, sans excès. Je fais attention aux ailes du nez, qui déterminent la souplesse des narines et la tendreté de tout le visage. Les yeux sont impitoyables, car incontrôlables : le moindre glissement de la plume, et c'est une révolution. Impossible de savoir à l'avance ce qu'ils voudront bien refléter – s'ils ne sont pas cruellement inexpressifs ! Je cisèle avec soin une oreille. Enfin, j'arrive à la partie du corps que je garde en dernier : les cheveux. Je laisse courir de fins ruisselets noirs – qui, en jouant avec la page blanche, donnent l'illusion de la blondeur ! – et j'ai l'impression de peigner l'enfant créé. C'est le moment le plus caressant car il est réitéré, contrairement à la courbe unique des fesses, par exemple, qui ne permet de toucher le cul qu'une fois. (D'où plus de plaisir pris avec les bruns qu'avec les blonds !...) Tout en dirigeant mon porte-plume, j'achève de m'exciter en frottant mon sexe au travers du pantalon. Ma bite se gonfle, se trouve à l'étroit, et me mouille le slip... Je m'aperçois soudain que j'ai oublié les bras ! Il est vrai que ce petit ne semble pas promis à en avoir grand usage. Mais, consciencieusement, je comble cette lacune : des doigts longs et fins, bien sûr, pour qu'ils contrastent avec l'imposante érection d'un phallus adulte, s'ils venaient à en rencontrer un...

Le papier boit l'encre et fixe cette énième création. Je me couche sur le lit, j'ouvre mes culottes tout en rêvant déjà, et je me saisis la queue après avoir fait le noir.

Arnauld

Les mamans de petits garçons sont les plus grandes parmi tous les pédérastes.

Le dormeur du val

C'est un jeune garçon aux longues mèches blondes, à l'allure docile mais inquiète, presque sauvage par timidité. Son visage est bien dessiné, à la fois tendre et fin. Il appartient à une patrouille de luveteaux, comme en témoignent son foulard bleu, sa chemise et son short beiges. Il a de grosses chaussures de randonnée, des bas vert bouteille tirés sur les jarrets, et il porte un sac à dos. Son totem est « Chat ». Il marche au crépuscule, seul dans la forêt : il ne sait plus où sont ses camarades, il s'est égaré. Il hésite, cherche un point de repère, croit se reconnaître, et se perd chaque fois davantage.

Soudain un bruit devant lui : il aperçoit une vieille femme entre les troncs. Joyeux, il va vers elle, en ayant oublié sa fatigue. Mais ses derniers pas se ralentissent : elle est étonnamment laide et sale, tremblant sur ses jambes comme un champignon pourri, prêt à se décomposer au vent. Avant qu'il ne parle, elle lui demande déjà la charité, elle a faim, n'a-t-il rien à manger ? Chat frissonne, il a peur. Il laisse pourtant glisser son gros sac de ses épaules meurtries, et l'ouvre pour prendre le peu de pain et de chocolat qui lui reste. Mais la vieille le devance et fouille dans ses affaires avec avidité, en jetant par terre sans vergogne ses objets de toilette, ses cartes, ses habits propres. Chat veut s'interposer : avec une vivacité imprévisible, la femme brandit alors la canne sur laquelle elle s'appuyait, et d'un moulinet le frappe violemment derrière la tête. Il pousse un cri de surprise, sa nuque ploie en avant, son dos s'arrondit, et ses jambes deviennent molles tandis qu'il voit le sol tourner sous lui. Il s'affaisse sur la terre où une pierre, en le heurtant à la tempe, achève de l'assommer, et il roule dans les feuilles mortes qui se collent à son visage et ses habits. La vieille s'acharne, elle prend le pain et le chocolat, mais aussi le sac de couchage, les pull-overs de laine, et

tout ce qui lui paraît de quelque valeur. Elle ose lui fouiller les poches, tâter l'envers de la chemise qu'elle a ouverte rageusement, et même enfoncer ses mains sous le short en le déchirant à demi, afin de s'assurer qu'il ne cache pas d'argent dans un endroit secret. Elle ne l'abandonne qu'après lui avoir encore volé les chaussures...

Il fait nuit. Les nuages stagnent au-dessus des plus hautes cimes des arbres. Les chauves-souris volettent de-ci de-là, heureuses de l'obscurité retrouvée. Une chouette hulule. Les crapauds des marécages voisins font entendre des crescendo d'épouvantables coassements, entrecoupés de silences inquiétants.

L'enfant est allongé sur le dos, les membres épars. La fièvre lui martèle le corps et lui trouble les sens. Il ne voit pas la forêt noire et froide qui l'entoure ; il ne perçoit que des halos colorés qui dansent et se succèdent, et qui lui brûlent l'esprit. Il ne sait pas que les oiseaux se sont couchés et que chaque herbe, maintenant, chaque feuille le regardent. Avec un petit bruit sec, le gland d'un chêne tombe à côté du bras et s'enterre. Il en pousse un premier jet, vert et fragile. Le rameau, tout jeune, se penche et d'une feuille odorante vient caresser la poitrine nue, dans l'ouverture de la chemise qui bée le long des boutons déchirés. Enhardis par l'exemple, d'autres glands s'enterrent à proximité, et ces ramilles à leur tour caressent les jambes et les bras fatigués de l'enfant. Les herbes mêmes, d'habitude si timides, poussent entre les doigts, jusque sous les ongles ; des brindilles soulèvent les cheveux, qu'elles gonflent comme d'une brise blonde et tranquille. Une longue branche abaisse vers le visage du garçon un bourgeon lisse et alourdi de sève, et frôle les lèvres entrouvertes et brillantes d'une oscillation lente. Un roseau pousse dessous la nuque, glissant le long de l'oreille et de la joue, et baise la tempe fiévreuse de ses barbes souples. Des moisissures blanches se forment sur les bas verts, dont elles rongent la laine, produisant une douce chaleur sur la plante des pieds et entre les orteils. Un liseron tortillé avance depuis le mollet vers le ventre, s'enroule plusieurs fois autour des cuisses, passe furtivement sous la culotte, et saisit avec tendresse les parties les plus sensibles de l'enfant malade. Un champignon, à la peau souple et délicate, pousse sa tête rosée par une déchirure du short, et s'enfonce profondément. Il développe les mille lamelles de

son chapeau, plus fragiles même que l'intérieur intime du corps dans lequel il pénètre.

Il fait toujours nuit. Des nuages glissent, invisibles, au-dessus des plus hautes cimes des arbres. Un fin brouillard sans couleur passe d'un tronc à l'autre en murmurant ses médisances. Le froid glacial ricane en se déposant sur toute chose, et enveloppe la silhouette lacérée de Chat.

Chat ouvre les yeux : il voit la forêt illuminée d'une brillance trop vive, une chaleur caustique consume ses muscles raidis. Un jeune homme aux cheveux noirs vient vers lui à grands pas, enjambant largement les troncs tombés qui s'étendent en travers de son chemin. Il porte des habits de berger. Il met un genou au sol, à côté de Chat, le prend entre ses bras, lui retire ses vêtements souillés. L'enfant sent cette caresse amicale, qui n'est plus la simple compassion des plantes, mais le possible amour d'un être pareil. « Prends-moi ! » s'écrie-t-il. « Prends cette âme qui s'affaiblit ! » Le pâtre miséricordieux se penche sur le garçon, et baise à pleine bouche les lèvres qui se tendent vers lui, il aspire le vent léger qui monte de l'enfant, il recueille sa dernière chaleur...

Le soleil se lève et s'amuse avec les lambeaux de brume qui restent entre les fougères, réchauffant la rosée sur les feuilles. Soudain, le cri aigu d'un oiseau immobilise toutes les plantes : car huit fourmis noires se hâtent en désordre ; elles sautent impudemment sur la main, grimpent le long du bras, et se campent avec arrogance dans un rai de lumière. Sur la poitrine tranquille du mince cadavre, elles se préparent à creuser férocement, de leurs mandibules d'ébène, deux trous rouges au côté droit.

Dénouement

La forêt : fûts brillants damasquinés dans le sous-bois charbonneux. Je marchais dans la nuit de céruse à la recherche de je ne sais quelle chimérique inspiration. La Lune était pleine et luisait parmi les étoiles, comme Artémis entourée de ses nymphes. L'hiver avait blanchi les barres et les fils horizontaux des branches par une fine couche de givre cristallin. Tout était d'argent. Les feuilles

mortes et glacées se brisaient sous mes pas. Aucun autre son ; aucune odeur, sinon celle d'humidité grise qui montait de ma grosse cape en laine. J'aperçus au loin un personnage immobile entre les arbres. Je voulus d'abord l'éviter, mais, toujours aussi lunatique, je changeai d'idée et me dirigeai droit vers lui. Il me regardait venir, à peine assis sur un tronc incliné. Il me parut beau comme Apollon dans son septième jour (c'est-à-dire juste avant qu'il ne devînt adulte). Ses cheveux étaient si blonds qu'ils avaient des reflets métallins, comme les ramures environnantes. Il était pieds nus – jambes nues, devrais-je même dire, car son short très court et serré ne lui couvrait pas les cuisses. Son pull-over en fine laine écruée était moelleux comme de l'hermine. Le col de sa chemise blanche était fermé par une cravate étroite, qui faisait un nœud gracieux en forme de fleur. Il tenait distraitement dans la main gauche un mouchoir arlequin : cette unique tache de couleurs ressemblait à un oiseau bariolé – au fait : son short aussi était blanc ; mais sa peau était très hâlée. Nous nous saluâmes par quelques mots, notre ton était embarrassé. Non loin, un moineau pépia, et le son argentin s'envola en se cognant aux arbres comme un morceau de clinquant. L'atmosphère était si féérique, si éclatante, que je n'osai lui demander comment il supportait le froid. Il y semblait tout à fait insensible, pâle apparition qui ne connaît pas les obstacles ni les difficultés de la vie ordinaire. À présent, nous nous taisions en nous regardant avec insistance. Un rayon de lune troua les frondaisons et le nimba d'une lumière platinée. L'émerveillement dut se lire sur mon visage, car il eut un petit geste modeste. La neige se mit à tomber. Les flocons acides bousculés par le vent se collaient sur ma figure, tandis qu'il n'était entouré que de glissements insensibles, comme par une chute de plumes de cygne. Je retins ma respiration : je levai la main et la posai sur son épaule. L'effort de ma raison, pour obtenir de moi ce simple geste, me coûta une douleur incandescente qui me consuma les chairs et les entrailles. Le mouvement achevé, tout s'évanouit, il ne subsista plus que le délicieux contact de ma paume avec la laine tiède de son pull-over, sous lequel je devinais l'articulation déliée de la clavicule. Le vent s'était déposé, mon cœur se calmait. C'était tellement plus facile que je ne l'avais craint ! Dans les phalanges de mes doigts qui se dé-

tendaient, je sentais mon pouls battre et s'unir au rythme de sa respiration légère. Ma main descendit le long du bras, je lui retirai le mouchoir – avec un petit sourire qui se voulait amène. De surprise, je faillis le perdre : le tissu était raide et glacé ! Je reculai d'un pas, effrayé. Je le regardai plus attentivement. Un souffle, à peine du vent, traversa la forêt entre les troncs de nickel. Les ramées chenues oscillèrent avec mauvaise humeur. J'aperçus un reflet qui scintilla un instant. Je m'approchai pour mieux voir : une argyronète avait tissé sa toile entre un buisson et... les doigts livides de mon personnage ! Je poussai un cri d'horreur : il était mort !... Je bondis en arrière et restai à bonne distance avec couardise. Je l'observai de nouveau : son regard était fixe, et pourtant plein d'une intensité singulière ; l'iris était du vif-argent incrusté dans la sclérotique. Irrésistiblement attiré, j'approchai, j'avançai de retour vers lui. C'était hallucinant : cette peau, ces cheveux, ces vêtements donnaient toute l'illusion de la vie la plus matérielle. Mais cette rigidité, et dans ce climat blafard ? Que penser ? Les contes de mon enfance me revinrent : les sylphes, les elfes, les faunes ? Je progressais toujours et la vapeur de mon haleine se portait sur son visage – figé ?! J'avais l'impression que cette buée transparente le réchauffait ; il me sourit. Je soulevai une main de plomb, la dirigeai de nouveau vers lui, vers sa joue, vers ses cheveux couleur de miel, je les caressai enfin : ils étaient souples et lisses, surnaturellement flous et érotiques. Mon sexe se gonflait malgré moi. Une douceur extatique me saisit, je me crus emporté au firmament par le char d'argent de Séléné, dans une course qui s'accélérait vertigineusement. Cela ne dura qu'un instant ; rien qu'un instant ; pas davantage. J'appuyai à peine la carresse le long de sa tête, je frôlai son oreille, ce fut l'explosion d'un bloc de marbre. Toutes les parties de son corps se rompirent et se séparèrent les unes des autres, jusqu'à se changer en une poussière d'albâtre, jusqu'à s'élever en nuages métallescents et poudreux. Mon personnage avait complètement disparu. Il s'était transformé en une fumée de paillettes, dans laquelle je flottais sans plus aucune attache avec la terre. Les scories m'entouraient de toutes parts. Mon corps se renversa en arrière, tandis que mes membres dérivèrent de-ci de-là, dans une position grotesque. Je n'avais plus l'impression de mes habits. La gre-

naïlle tourbillonnait en volutes autour de moi. Mes testicules se durcirent et se rétractèrent. J'étais nu dans une chaleur ouatée. Mon phallus devenait énorme et, quoique raidi par les frissonnements du plaisir, il demeurait souple et se tordait en tous sens. Mes fesses s'écartaient et se fermaient tranquillement, en battant comme les ailes d'une mouette, en ouvrant leur trou comme une valvule. Ma poitrine se gonflait d'une béatitude infinie, un bien-être sans limites fondait dans les formes tourmentées de mon crâne et l'emplissait d'une mollesse apaisante. Du mercure tournait continuellement dans ma bouche et effleurait l'intérieur de mes joues. Mes cheveux coulaient depuis la source de mon front comme les quatre fleuves de l'univers. Mes reins se cambrèrent, je tressaillis sous ce plaisir intense. Une lave lactée en bouillonnant me monta des veines, et le sperme se présenta tout écumant aux lèvres de mon gland. Mon éjaculation ne se retenait que pour prendre plus de forces encore. Dans le temps d'une syncope, le vent perça le nuage de paillettes. Je me retrouvai seul, hébété, allongé au milieu de la forêt. Ma queue était cruellement tendue, mes couilles me faisaient très mal, et je n'avais pas déchargé. Un goût infect de farine crue m'alourdissait la langue. Mes ongles étaient irrités comme s'ils avaient rayé de la craie. Je me redressai dans la nuit : j'avais perdu l'unique objet de mon amour. J'avais perdu l'unique objet de mon amour. Dans le sol métallifère, je vis éclore tout à coup un lis entre les feuilles mortes. Je me retournai : il était revenu, là-bas, au loin ! Aussitôt d'autres, tout pareils à lui, le rejoignirent pour former une procession. Certains sur les côtés étaient des jokers qui sautaient en l'air, alors que le centre de la colonne avançait solennellement. Ils marchaient droit vers moi, et je surpris des mouvements insolites dans cette cohorte toujours grandissante – comme s'ils se violaient entre eux. Ils agitaient leurs bras avec des saccades bizarres, et leur trot avait un rythme incompréhensible. Mes yeux me faisaient mal. Je distinguais de moins en moins bien. Une nitescence aveuglante me brûlait le fond de la cervelle. Tous ces êtres drolatiques disparaissaient, se confondaient avec les troncs brillants, s'anéantissaient dans la forêt, il n'en restait plus qu'un, un seul qui grandissait fabuleusement, ses deux jambes étaient deux colonnes éburnéennes, il était si chaud qu'un brouillard de vapeur bleutée

l'environnait, il dansait au-dessus de moi avec la légèreté d'Amour, il se haussa encore, tendit le bras, et du bout des doigts il toucha le disque argenté de la Lune. Dès qu'il eut atteint l'astre qui observe nos destins, à cet instant précis mon personnage titanesque noircit, devint plus menaçant, plus redoutable, je fus pris dans un tourbillon, une tempête. Je me recroquevillai en m'enfouissant dans les feuilles mortes, j'essayai de me blottir sous cet édredon, j'agrippai mes mains l'une à l'autre – et pourtant mes bras se racornirent contre ma poitrine, car ils n'avaient plus rien à étreindre.

Arnauld

Pornographique : du grec *porné*, « prostituée », désigne donc l'amour qui se vend, qui est de l'ordre du commerce, de la production, la répétition... Érotique : du grec *erôtikos*, « qui concerne l'amour », de *Erôs*, et désigne par conséquent l'amour divin, entre les dieux, sous le signe de la création.

... Ou plutôt :

Pornographie : tout ce que je n'aime pas ; érotisme : tout ce que j'aime...

LE ROSE ET LE NOIR

Olivier est assis dans le métro, un peu avachi sur le banc de bois verni. Le wagon vert fait un bruit effroyable contre les parois du tunnel. Il ne s'en aperçoit même pas. Il est bien. Il a avalé son déjeuner à toute vitesse pour partir à l'heure. Les vibrations de la carcasse en ferraille le font légèrement bander, le pénis coincé entre les cuisses. Il est proche d'arriver. Il a seulement l'estomac un peu serré par l'émotion : c'est dimanche, il va passer l'après-midi avec son grand-père Sacha.

Olivier a quatorze ans. Ses cheveux châtons mi-longs lui tombent sur les épaules, et il les garde libres en les rejetant simplement en arrière. Il a des yeux vifs, bruns, deux sourcils d'un trait bien dessiné, un grand front. La bouche est large avec des lèvres charnues, ourlées, qui vont en s'effilant vers les commissures, pour tracer des coins aigus dans les joues pleines. Le nez est rond avec deux petites narines comme deux coquilles d'escargots, ouvertes pour aspirer l'air de la vie. Il a des mains longues et fines, déliées, légères, avec des ongles nettement formés, et elles semblent à la fois douces et nerveuses. Il porte une veste kaki sur un sweat-shirt saumon un peu passé, où est inscrit en blanc le nom de quelque *University*. Son blue-jean est plutôt délavé, éclairci autour des plis de l'aine et sur les genoux. Il a des bottes en daim élimées, marquées çà et là d'anciennes taches de boue.

Comme un chat, il se met nonchalamment sur ses jambes, et s'avance vers la porte tandis que le train entre dans la gare de céramiques blanches et bleues : « Bonne-Nouvelle ». Il aime cette station au nom accueillant, et c'est pourquoi il descend ici, plutôt qu'à « Montmartre », qui serait pourtant plus proche de sa destination. Avec l'air le plus parfait de l'indifférence, il soulève le loqueteau ru-

gueux, au chrome piqué par l'oxydation, tire la porte, et se laisse tomber agilement sur le quai avant l'arrêt complet. Les mains dans les poches, il monte deux à deux les volées de marches noires qui scintillent comme un ciel étoilé. Il jette un coup d'œil à la pendulette de la gare : deux heures moins cinq ; parfait.

C'est la fin, les derniers moments du printemps, et il fait beau sur le boulevard plein de monde, de voitures, d'échoppes qui vendent des crêpes, des hot-dogs et déjà des glaces. Il sifflote avec détachement un air à la mode – « tous les garçons et les filles de mon âge se promènent dans la rue deux par deux... » – en effectuant un slalom entre les badauds trop lents. Il n'est plus lycéen, il n'est plus fils de famille, il est seulement : aller au rendez-vous de quatorze heures.

Studio 43. Il y a la queue déjà. Et tout de suite il reconnaît son grand-père, mince et rose dans son costume anthracite, avec ses courts cheveux blancs. Il se range à son côté.

« Ah ! te voilà... Je commençais à craindre que tu ne sois en retard. »

Sacha, qui le dépasse encore tout juste d'une tête, l'embrasse sur le front. Olivier ne répond rien à cette phrase rituelle. Pourquoi arriver plus tôt ? Sacha est toujours en avance, donc il n'y a pas à craindre que les places manquent ! Et puis, faire la queue, c'est embêtant. On ne peut rien faire, rien dire d'important, il faut juste attendre que ça se passe. Olivier pense tout de même qu'il doit montrer quelque considération à son grand-père, et il lui adresse un petit sourire complice, du genre : « Tu n'as rien à craindre... »

Sacha – Alexandre de son vrai nom, mais tous ses petits-enfants l'appellent ainsi – est un homme de soixantedix ans. Son nez est effilé et ses joues maigres sont marquées de deux sillons verticaux, de part et d'autre de ses lèvres minces, serrées. Mais il se tient parfaitement droit, et ses yeux, bleu pâle au fond des orbites creusées, scrutent intensément et captivent les regards qu'ils rencontrent. Il a des mains fines, longues et osseuses. Tout le monde dit qu'Olivier a les mains de son grand-père.

On joue un film de Peter Brook, *Sa Majesté des mouches* (*Lord of the flies*). Sacha paie les places en faisant un sourire à la caissière, et ils entrent dans la salle rouge et noire, plongée dans la pénombre. Olivier marche devant et se faufile de lui-même dans une rangée du fond. Il va s'installer tout au bout, contre le mur. Sacha s'assied à son tour après avoir ôté et soigneusement plié sa veste qu'il pose sur le fauteuil voisin.

La nuit tombe et l'écran s'illumine. Favorablement accueilli par le jeune public, la séance commence par un dessin animé de Walt Disney. Olivier le regarde distraitement. Son esprit ne s'est pas projeté vers l'écran, il est resté là, à l'arrière de la salle ; les péripéties de Mickey marin le laissent de glace. Il se mordille les lèvres.

Passent les actualités, les publicités de Jean Mineur, les bandes-annonces de prochains spectacles. Enfin la salle replonge dans le noir pour le grand film. La main de Sacha se pose sur le coude d'Olivier.

Olivier frissonne : il n'a pas quitté sa veste, il est assis les jambes allongées, enfoncé dans son fauteuil comme à son habitude, les mains jointes, les bras sur les accoudoirs. Les doigts de Sacha couvrent la toile fraîche, ils se sont posés très légèrement mais exercent à la suite deux pressions sur les plis de la manche, à la hauteur du coude plié, où ils peuvent juste deviner l'os sous le tissu. Olivier est un peu tendu. Il dénoue ses mains pour amener l'avant-bras sur l'accoudoir. Les doigts de Sacha se font légers comme pour caresser un oiseau, et descendent lentement. Ils s'arrêtent sur le bord de la veste, passent la manche, et repèrent d'une pression amicale, tâtent au travers du poignet à côtes du sweat-shirt – épais et doux, riche, luxurieux, – la saillie du cubitus et la tête du radius. Olivier ne bouge pas, il est attentif à cette avance tout en regardant fixement l'écran, et il ne voit rien, il est tout entier dans son bras.

Les longs doigts de Sacha suivent les phalanges d'Olivier : deux générations, plus de cinquante ans les séparent, mais en cet instant ils se retrouvent et communiquent par des voies tactiles, électriques. Ils se croisent – s'imbriquent – se pénètrent – se serrent. Sacha salive. Olivier ferme les yeux à demi comme un chat qu'on caresse derrière les oreilles, il se sent fondre dans l'intensité de cette « poignée de main ».

Sacha s'est tourné sur le côté pour mieux observer son petit-fils. Olivier est pris dans le champ d'un radar, et il abandonne son profil à ce balayage amoureux. Il lui semble ressentir les limites de ses propres formes, révélées par le laser de ce regard. Sacha approche tout doucement la main de la tête d'Olivier. Tout doucement pour ne pas attirer l'attention des voisins, mais aussi pour ne pas rater le premier contact avec les cheveux, pour goûter intensément le frôlement initial, le plus suave. Et il ne part pas du sommet du crâne, car on pourrait le voir en ombre chinoise. Il coule sa paume sur la masse soyeuse, en descendant de l'occiput sur la nuque, puis il recommence. Il l'a mise en forme de cuvette, de parabole, pour mieux fusionner la sensation qui émane de chacun des cheveux. Olivier frissonne depuis les vertèbres cervicales jusqu'aux bourses, par ce chemin nerveux qui suit l'épine dorsale, passe par le coccyx et le périnée, entoure la peau des testicules, et aboutit à la pointe de la verge. Il n'en peut plus de cette caresse lente et réitérée.

Le film se poursuit. Olivier y jette un coup d'œil de temps en temps. Il trouve « Ralph » assez beau. Il voudrait bien qu'il lui arrive quelque aventure sauvage. Les doigts de Sacha sont sous le col de sa veste, glissés sous le bord du sweat-shirt. Ils palpent tour à tour le vêtement et la peau, comme s'ils ne savaient ce qu'il y a de plus doux, de plus excitant. Olivier se sent tâté, ausculté, mesuré, il réalise que cette caresse matérialise sur son corps la limite artificielle du col. Le vêtement détermine une anatomie de l'épiderme.

La main de Sacha descend à plat sur le buste, dans l'ouverture de la veste, sur le sweat-shirt. C'est un vent très doux qui coule sur Olivier et lui caresse la poitrine. Les extrémités des doigts s'arrêtent sur les seins et commencent une danse en rond. Sacha se dit qu'il sacrifie à la jeune fille qui se trouve en son petit-fils, il imagine les petits mamelons bien gonflés d'une vierge. Sacha tremble : la féminité d'un jeune garçon le fait toujours perdre pied. Olivier devine ce désir, il s'applique à ressentir ce que ressent une fille possédée. Il connaît sans peine le plaisir des passifs. Une pointe de chaleur germe dans son sein, tandis que le tissu froissé irradie tout autour des spirales de douceur.

Olivier tourne la tête pour observer son grand-père, dont les yeux bleus scintillent avec la brillance de l'écran. Sacha croise ce regard brun – curieux – reconnaissant.

Dans l'obscurité les prunelles paraissent noires, deux trous qui aspirent le plaisir. La main de Sacha passe sur le ventre et va, de plus en plus lentement chaque fois qu'elle rencontre un nouveau pli du vêtement, aventurer l'extrême pointe de ses doigts sur les angles aigus de la braguette. Elle ne fait là-dessus qu'un ou deux allers-retours, juste pour s'assurer qu'Olivier est bien tendu, puis bat aussitôt en retraite. En remontant, le pouce de Sacha accroche le bas du sweat-shirt saumon, doux comme l'idée même d'une caresse, le relève, passe sur la boucle dure du ceinturon, et vient se poser avec un glissement léger, délicat, sur la plage chaude. La chair est exceptionnellement souple – tendre – sans muscles apparents, et il parcourt ce rivage d'un bord à l'autre sans pouvoir réprimer un tremblement.

Olivier continue de regarder son grand-père tout en le sentant sur lui, mais il regrette qu'il soit revenu de plus bas. Le passage tout à l'heure sur la bissectrice de ses jambes l'a rendue plus forte, son pénis maintenant est coincé sous sa poche, il voudrait qu'on y retourne. Peut-être son bras, resté de tout son long sur l'accoudoir, gêne-t-il son grand-père ? Il le laisse basculer dans l'inconnu, de l'autre côté, et sa main vient se poser à plat sur une cuisse de Sacha. Le tissu du costume est doux, et fin, et ample.

Sacha n'est pas dérouté par une invite si claire. Il sait qu'il a le temps, il veut profiter de tout. Il se sent plein de l'élan du pédagogue, il lui faut apprendre la patience et la joie des détours à ce petit-fils. Au lieu de quitter le ventre, le pouce est rejoint par l'index, puis le médus, puis les autres doigts, et c'est toute la main ridée qui va lentement d'avant en arrière, de la gauche vers la droite puis retour, sous le sweat-shirt, sur le plexus, enfin s'étale sur la poitrine. Les bouts de seins sont reconnus de nouveau, ils sont légèrement saillants, comme des sexes de poupée. Et c'est bien comme cela que Sacha les considère – les manéélise – les aime. Olivier frissonne, les doigts de son grand-père sont frais. La main d'Olivier glisse de la cuisse de Sacha et, après quelques tâtonnements hasardeux, aboutit sur la braguette aux boutons sages de vieux monsieur. Il a du mal à vérifier si une érection est éclosée à la base de son grand-père, chez qui il sait que ce genre de manifestation est plus long à venir. Il n'entreprend pas une reconnaissance pré-

cise, il se contente d'effleurements et de caresses discrètes, à la manière de son tuteur.

Sacha comprend cette curiosité retenue qui rend le geste inaccompli et malhabile, et il s'en réjouit. Il lui en vient une humeur taquine. Sa main quitte les étendues fragiles d'Olivier, repasse le pont du ceinturon, suit la braguette sur le flanc, et s'écarte pour s'allonger lentement sur la cuisse et finir sur le genou. La paume tourne en rond sur ce dôme merveilleux – le chérit – le chauffe – retourne parfois vers le haut de la cuisse, et revient aussitôt sur la sphère aux facettes multiples qu'a créées le jeu de l'articulation. Olivier se trouve un peu frustré, mais il écarte néanmoins les jambes pour mieux se livrer. Qu'on lui refuse une satisfaction immédiate lui fait sentir qu'il ne s'appartient plus, or il sait que son plaisir à cet instant est de se donner le plus entièrement possible à son grand-père. En d'autres occasions, il aime exercer son pouvoir sur autrui – posséder – dominer ; quand il est avec Sacha il se veut objet de la puissance du vieil homme – assujetti – victime consentante : il jouit d'anéantir sa liberté.

La main de Sacha descend sur le tibia à la recherche de la cheville, mais elle bute contre la tige des bottes, rempart trop raide, imperméable à toute palpation, et elle abandonne, remettant le plaisir du pied à plus tard. Elle remonte et longe l'intérieur de la cuisse qu'elle n'avait pas encore parcouru. Olivier sent bien la différence, il se rend compte à quel point sa jambe est plus sensible de ce côté, et il frissonne de nouveau. En particulier lorsque le pouce de Sacha vient, en bout de course, effleurer par mégarde le bec que forme le blue-jean au-dessus de l'aine. Olivier est pris d'amour pour le vieil homme, et pour le faire arriver plus vite là où il l'espère, c'est lui qui s'avance, il tend le cou, il entrouvre les lèvres.

Sacha ne peut refuser le baiser. Il se penche à peine à la rencontre de son petit-fils, il dépose doucement sa bouche fripée sur les lèvres généreuses d'Olivier. Et, comme un souffle, la main légère de Sacha vient enfin couvrir le sexe du garçon. Olivier ferme les yeux, il goûte la peau parfumée du vieil homme (elle n'a aucun relent de cigarette ni de vin), tandis qu'il se sent fleurir dans le creux de cette main. Sacha le frotte doucement au travers du pantalon, il lui passe l'autre bras autour des épaules, mais ce n'est pas

pour le serrer, pour l'écraser contre lui, seulement pour mieux contrôler les glissements tactiles des lèvres entre elles. Et Olivier fond de plaisir dans le brouhaha sonore et indistinct de la salle.

C'est la fin du film. Ils se sont détachés, sauf leurs doigts qui sont restés mutuellement croisés. Ils regardent ensemble parmi les derniers plans celui, très beau, où l'on voit Ralph en sauvage, presque nu et tout barbouillé, ramper sur le sable et aboutir devant une paire de chaussures d'un blanc immaculé : la caméra se redresse dans un long panoramique vertical et découvre le lumineux costume de l'officier de marine qui vient d'aborder et représente le brusque retour à la civilisation, au principe de réalité.

Les lumières se rallument. Ils se relèvent, Sacha avec les joues rosies, Olivier le regard vague, comme s'il avait dormi. Ils jettent autour d'eux des coups d'œil circonspects, afin de s'assurer si quelqu'un ne les dévisage pas.

Dans la rue, le soleil vif les éblouit. Olivier monte à côté de Sacha dans une Peugeot 404 vert sombre, aux sièges de cuir fauve qui sentent encore le neuf. La voiture démarre et se fraie lentement un chemin dans le boulevard encombré.

Ils roulent à bonne allure sur la nationale 1 tout en discutant. Olivier a lancé une question, Sacha se raconte volontiers :

« J'ai toujours été attiré par des gens plus jeunes que moi. À ton âge, je n'aurais pas pu sortir avec un vieux monsieur comme tu le fais. Ça ne me serait jamais venu à l'idée. Mais d'ailleurs, est-ce que tu accepterais d'être avec moi si je n'étais pas ton grand-père ?

– Pourquoi pas ? Ça n'a rien à voir, je pense.

– Tu ne préférerais pas être avec un homme plus jeune, ou même avec un garçon de ton âge ?

– Si, aussi. Je sais pas, mais je crois que j'aimerais être avec n'importe qui. Je veux dire... quelqu'un qui me fasse plaisir... et à qui je fasse plaisir aussi, bien sûr.

– Et les filles ?

– Dans ma classe, y en a une à qui je pense souvent.

– Mais, si tu rencontrais dans la rue un autre vieux monsieur, tu irais avec lui ?

– Ça serait difficile... Il faut faire connaissance... À supposer qu'il ait envie de moi, faudrait que j'aie l'impression qu'il serait capable de me faire plaisir. Ma sœur a un prof de piano qui me mate souvent. Mais je sens qu'il a peur. Ça me donne pas envie d'aller avec lui.

– Et, à quoi tu penses, tout seul, quand tu te caresses ?

– Souvent à un garçon qui est dans ma classe, Bertrand.

– Et qu'est-ce que tu imagines ?

– Ça dépend. Qu'on s'embrasse, qu'il me suce. Qu'on s'encule l'un après l'autre. D'abord c'est lui qui me le fait, puis c'est moi. Parfois j' imagine qu'un homme le fouette ou lui fait des choses comme ça. J'aime bien aussi penser que c'est moi qui me fais fouetter.

– Et dans ton "histoire", qui est-ce qui te fouette ?

– Des personnages que j'ai vus dans des films, dans des bouquins. »

La 404 s'arrête devant un portail de bois peint en gris. Olivier descend ouvrir, et Sacha se gare dans une cour pavée. La maison est imposante, un manoir, en pierre claire, avec des angles arrondis en forme de tour, et un toit élevé, tout en ardoise, surplombée par de vieux arbres. À l'intérieur, il fait presque froid, humide, car le soleil ne parvient pas à percer ces murs épais. Sacha et Olivier la traversent sans s'arrêter.

De l'autre côté, ils débouchent sur un jardin à la française, fermé au loin par un mur de pierres grises. Ils portent une boîte blanche de pâtissier, une carafe de jus de fruit et deux verres qu'ils ont pris au passage dans la cuisine. Ils avancent sur une allée de gravier bordée de plates-bandes fleuries. Des arbustes entretenus découpent symétriquement la pelouse de leurs formes calligraphiées. Au milieu de ces figures, au centre d'une grande aire sablonneuse, ils se dirigent vers un énorme cercle d'ifs noirs et touffus, d'où émergent les cimes vert tendre de jeunes bouleaux. Ils s'engagent par une ouverture dans la haie, et suivent un véritable labyrinthe aux méandres compliqués, dessiné selon un plan savant. Ils arrivent au cœur du massif en apportant un semis d'épines sur leurs épaules. C'est une étroite rotonde qui se révèle et où se trouvent deux bancs de pierre

blanche, recouverts de coussins de couleurs vives, de part et d'autre d'une table ronde protégée d'une nappe beige. Le ciel bleu est à peine voilé par les feuillages des quatre bouleaux, plantés aux quatre points cardinaux, tandis qu'une couronne d'églantiers pousse aux pieds des ifs.

Pendant que Sacha sert le jus de fruit, Olivier fait un peu la tête en observant ces préparatifs, qui reflètent de la maniaquerie à son idée. Mais il ne peut s'empêcher d'apprécier : il se sent attendu. Le carton est ouvert, et ils mangent des choux à la crème pralinée en écoutant les oiseaux qui batifolent sous le couvert. Ils ont ôté leur veste, ils sont bien. Olivier le premier brise le silence, et reprend comme si leur conversation n'avait pas été interrompue :

« Et avec Papa, t'as eu envie de faire l'amour, quand il était jeune ? »

Sacha ne s'attendait pas à cette question directe.

« Oui. Oui, bien sûr », bougonne-t-il. « Mais je ne l'ai jamais fait. Les circonstances ne s'y prêtaient pas... enfin, tu sais, avant-guerre, ce n'était pas comme aujourd'hui... Ta grand-mère avait les idées larges, mais pas à ce point. "L'inceste, pourquoi pas ?" aurait-elle pu dire. Mais pas entre son mari et son fils. »

Sacha s'est rembruni, il est devenu rêveur subitement. Olivier qui s'en est aperçu, avale le dernier morceau de son gâteau, et tend ses doigts décorés de crème ocre :

« Suce ! »

Sacha se déride, sourit, et attrape les mains pour les sucer docilement. Il fait du zèle ce grand-père, car après avoir tété les phalanges, il va encore nettoyer la racine de chaque doigt où il ne rencontre plus de sucre, mais un goût léger, acide et salé. Il lèche les paumes ouvertes, il lèche l'intérieur des poignets, il remonte une manche du sweat-shirt rose, et il lèche l'avant-bras finement veiné de bleu.

Sacha empoigne Olivier par les bras, il l'attire et le colle contre lui, il l'étreint, il l'embrasse sur la bouche. C'est un coup de force, Sacha le sait, il veut rattraper le temps perdu ; mais il se rassure en sentant le corps d'Olivier s'amollir et glisser un peu sur le banc. Cette fois il le baise avec fougue, on ne va pas occuper cet après-midi seulement avec des frôlements, il lui ouvre les lèvres, il lui enfonce sa langue. Olivier se donne – il en profite. Tout en

continuant ses caresses lascives dans les joues et sur le palais, il envoie une main aveugle sur le buste du garçon, il trouve le bas du sweat-shirt, et il le tire à lui jusqu'au milieu de la poitrine. Il pétrit nerveusement le ventre en rond, il tâte, il froisse, il écrase les chairs de cette crique tranquille et tendre, puis il remonte, palpe le plexus, enfonce les doigts entre les côtes, il atteint la clavicule, sa main resurgit sous le sweat pour lui agripper la gorge, et toujours sa langue tourne et s'enroule autour de celle d'Olivier.

Olivier adore se sentir saisi de toutes parts, manipulé, enveloppé, protégé. Et en particulier, il trouve délicieux de se faire pénétrer par la langue vive et pointue de son grand-père. Quand il est empli par ce muscle doux et fougueux à la fois, comme par une sorte de grosse tétine, il se laisse complètement aller, il n'a plus peur de rien, toute agression extérieure semble impossible. La fastidieuse vie quotidienne, scolaire et familiale, disparaît comme si elle n'avait jamais existé : il n'y a plus que le présent – et le présent est un frémissement qui va et vient entre son dos et ses bourses.

Sacha ne ressent aucune tension contraire chez ce jeune amant, toutes ses chairs sont détendues et se livrent dans l'attente du plaisir, d'un ébranlement, d'une préhension. Il lui caresse les cheveux en les tirant en arrière, il lui malaxe la rondeur d'une épaule après l'avoir découverte, il lui passe la main dans le dos. Le relief des omoplates est tiède – doux – soyeux. Sacha ne s'y attarde pas, qui sent son érection monter enfin. Il agrippe les fesses au travers du jean, il les triture, y enfonce ses ongles, fait surgir depuis les reins du garçon des ondes qui le transpercent, qui le cabrent. La main tourne sur la hanche et s'accouple à la braguette. Plus de caresses séraphiques, les doigts du vieil homme écrasent le collier de boutons nickelés qui, poussé de l'intérieur, commençait à écarter le repli qui le cachait, à vouloir venir au jour. Ils entrent de biais dans la bosse du pantalon, par-dessus, par-dessous, comme pour martyriser cet embryon d'un côté, de l'autre, mais cela ne concourt qu'à le faire mieux grandir.

Sacha s'écarte un moment pour reprendre son souffle. Pour contempler, pour admirer l'image ensoleillée de cet adolescent, au sweat-shirt retroussé, au pantalon dont tous

les plis de l'aine convergent, cet adolescent, ici et maintenant, qui se donne merveilleusement.

« Ah ! c'était bien... » murmure Olivier. « Suce-moi, suce-moi car je mouille. »

Sacha se met lentement à genoux sur l'herbe, à côté d'Olivier. Il attrape la boucle du ceinturon qu'il dégage et défait non sans quelques difficultés. (Il a perdu sa poigne, pense-t-il.) Les boutons métalliques, qui n'attendaient que cela, cèdent aisément et révèlent en cette fin d'après-midi, dans la pâle lumière de l'Île-de-France, un caleçon dont le blanc paraît éclatant. Sacha tire le pantalon serré sur les hanches droites, alignées dans l'exact prolongement du buste, et le descend jusqu' sous les fesses. Le slip se soulève et bouge devant. Il en attrape la ceinture élastique, et découvre le pénis – long – pointu – plus sombre que le reste de la peau. Sacha pense à un anchois. Il aimerait que le sexe de son petit-fils soit plus rond, clair et blond, plus « Vieille France » en somme. Mais il s'en contente depuis longtemps. Et puis Olivier mouille effectivement, son prépuce, qui enveloppe presque entièrement le gland, bâille au bout, la petite couronne rose supporte une goutte de rosée absolument transparente. Sacha tend la langue, il se concentre sur l'idée de cette perle brillante, il la touche, il la prend, il la savoure, il l'avale. Puis il arrondit ses lèvres pour former une autre couronne, qu'il vient poser contre la précédente. Il pointe sa langue, il la fait aussi fine que possible, et il va entrer en contact avec le gland au fond de son nid. Il sent Olivier réagir, sous l'hommage la petite bite se redresse brusquement en oscillant, il le sent qui lui saisit la tête pour le conduire. Sacha ouvre grande sa bouche, il souffle son haleine chaude qu'il envoie en caresse préalable, puis il prend tout. Olivier a beau avoir une pine de chien, effilée, brune, Sacha la trouve délicieuse. Et comme il s'applique à la sucer, son cerveau en extase pétille de dix mille scintillements. La verge se raidit aussitôt, et gagne sa meilleure érection. Tantôt Sacha l'aspire, tantôt il repousse le prépuce en le mordillant, il ressort pour coller ses lèvres en ventouse sur le côté et la parcourir de haut en bas. Il grignote la base, il lèche les bourses, il les avale, il les roule, il les triture, les tord, il les écrase entre langue et palais, il les passe d'une joue à l'autre, il presse les petits sacs tressaillant, il leur fait sentir ses dents, puis il revient à la pointe de

la verge se rafraîchir de l'eau qui en suinte doucement. Plein de précautions, il décalotte le gland avec deux doigts. L'extrémité de sa langue s'y entortille comme un serpent enamouré, elle titille le frein rose et tendu, elle suit le sillon tout autour du bourgeon, sous le tore de peau. Puis Sacha reprend tout le bâtonnet d'Olivier en bouche et, sans l'achever, le soulage de cette excitation trop longtemps contenue avec quelques tractions bien senties.

Sacha s'écarte. Olivier est à demi renversé sur le banc, les culottes tombées sur les cuisses, et il bande merveilleusement, son membre est rouge et luisant de salive, avec ses petites couilles dures et serrées dessous. Le garçon se redresse et se laisse glisser jusqu'à venir à genoux devant son grand-père. Il est souriant, il a les yeux brillants, son sweat rose retombe sur son pénis dressé vers le soleil, il a l'air bien. Il dénoue la cravate bleu nuit de Sacha et elle pend librement depuis le col comme un fanion. Il déboutonne la chemise blanche, dégrafe l'étroite ceinture de cuir noir, attrape les boutons de la braguette qui sautent facilement hors de leur fente ourlée au fil de soie. Il passe la main par l'ouverture du caleçon, s'empare du phallus, le dégage, et il lui fait voir le jour en le branlant lentement à pleine main. Il sourit. Sacha sourit en retour, et glisse la main sous les couilles du garçon, il les caresse par-dessous – familièrement – amicalement – amoureuxment. Olivier se penche en avant et, gaillard, avale toute la hampe bien raide de son grand-père. Sacha renverse la tête en arrière en serrant les dents pour contrôler les aiguilles de lumière qui divergent depuis son membre au travers de sa poitrine, et viennent se ficher dans son cerveau. La caresse d'Olivier est simple, rudimentaire, un banal aller-retour au rythme binaire, mais elle est extrêmement vive et efficace pour le vieil homme. De se sentir enveloppé dans ces muqueuses humides et chaudes, c'est si doux, fort à crier, il a l'impression d'atteindre des sommets, de toucher au paradis, de dominer le monde. À l'idée de se faire manger par un jeune garçon, il a peur de se perdre. Il se calme en se concentrant sur la cadence de l'aspiration systématique qu'il subit, il se penche pour observer son petit-fils. Et il croit défaillir de nouveau en découvrant par-dessus, accrochée à son ventre, la tête brune avec les deux rideaux de cheveux lisses qui ballottent en rythme, qui cachent et qui dévoilent les joues creusées.

Tout à coup, Olivier a l'inspiration d'attraper les bourses de son grand-père pour les manipuler : Sacha gémit, pose les mains à plat sur la tête comme pour reprendre appui, pour ne pas exploser, mais la caresse des cheveux dans les paumes aggrave encore sa situation, il ne peut plus lutter contre tant d'impressions simultanément délicieuses, il est obligé de s'écarter.

« Arrête un peu ! C'est... c'est extraordinaire ce que tu me fais ! Mais je vais me perdre si tu continues... »

Olivier se relève, les lèvres brillantes de salive et de sourire, il ne peut masquer quelque fierté à l'idée d'avoir si bien fait bander son grand-père. Puis il s'étire, se laisse aller sur le côté comme un chat, et s'allonge dans l'herbe, sur le ventre, le menton dans les mains.

Sacha ôte rapidement ses chaussures, son pantalon anthracite, son caleçon, il garde sa chemise car le soleil n'est pas encore très chaud. Il attrape les bottes en daim d'Olivier, il les tire, il enlève les chaussettes noires. Les pieds d'Olivier sont légers et fins comme ses mains, avec de longs orteils terminés par un petit coussin bien plat, large et doux. Sacha lui caresse les chevilles, lui palpe les tendons, ses doigts longent les malléoles saillantes et aiguës, puis remontent sur le mollet, sous la jambe du pantalon. Il attrape le jean par le bas, le tire, l'enlève. Il fait suivre le slip blanc qui tombe sur l'herbe verte.

Sacha écarte en delta les jambes d'Olivier, il s'avance dans cet angle, il se penche pour lui embrasser les fesses avec de légers baisers qu'il sème partout. Il plante ses phalanges dans les chairs un peu molles et ouvre la fente. Les baisers descendent sur les deux versants de peau tiède, duveteuse, se rapprochent du petit puits serré. Sacha ressort sa langue, la pointe, elle tourne autour de l'orifice, de plus en plus près, en spirale – Sacha sent Olivier qui frissonne – et elle vient enfin tomber dans le nid. Elle se pousse en avant, mais les résistances sont fermes, l'anneau ne se laisse pas facilement déridier. À regret, elle abandonne, et descend sur le périnée jusqu'à buter contre les petites bourses qu'elle contourne. Olivier gémit et se tourne sur le flanc. Sacha le poursuit et se renfonce, ses lèvres passent le long de l'aine pour revenir à la base du pénis qui, parsemé de quelques herbes au jus vert, n'a rien perdu de sa tension, au contraire. Sacha avale tout de nouveau. Il aime garder en

bouche ce boudin dur, à la peau fine, au goût léger, suintant au bout, vibrant sous la pression du sang. Ça l'excite de s'en faire caresser les lèvres, de le titiller avec la langue, d'imaginer le liquide chaud qu'on retient au plus profond et qu'il va recevoir tout à l'heure. Olivier se redresse avec un air presque malheureux :

« Je n'en peux plus, je veux... faire quelque chose...!

– Tu veux... venir en moi ? »

Sacha se met à quatre pattes dans l'herbe, les fesses sur les talons, la figure dans les mains. Il entend Olivier marcher à genoux et se placer derrière lui. Une main se pose sur ses reins, et bientôt, sans doute guidée de l'autre, une petite pointe touche ses fesses écartées, elle se cale sur l'anus, pousse à peine, et la voici déjà à demi engagée. Sacha sent un long frisson lui remonter du coccyx en zigzag jusqu'à la nuque. La seconde main d'Olivier vient à son tour sur ses reins, « Ça y est, il l'a lâchée... », et la verge achève sa pénétration sans difficulté, dans ce vieux cul qui serait bien en mal d'offrir encore quelque résistance. Olivier se met en mouvement, d'abord lentement, pour se reconnaître, pour s'assurer qu'il ne va pas se faire de mal, et tout de suite il accélère. Sacha souffle et gémit, car en même temps qu'il sent le petit fuseau le tricoter, se darder en tous sens contre ses muqueuses sensibles, il s' imagine, il se voit lui-même le nez dans le gazon, les fesses relevées, pris par ce jeune et charmant fouteur, tout fin, tout léger, droit dans le soleil, occupé à se pousser contre lui. Il entend Olivier grogner, le mouvement est interrompu, le garçon est agité par quelques spasmes qui le tordent, et Sacha parvient à ressentir quelque chose qui lui coule dedans, qui se déverse, qui tombe en pluie sur ses parois intestinales.

Olivier se retire, et Sacha sent encore le petit bout devenu flasque lui glisser entre les fesses. Il soupire. Il se retourne. Olivier s'est étendu sur le dos, un peu sur le flanc, le bras sous la tête, avec son ventre qui sort du sweat-shirt chiffonné, son pénis tout fripé et recroquevillé qui est posé sur la cuisse, ses jambes nues détendues et fléchies sur l'herbe, décalée l'une de l'autre. Sacha s'allonge à son côté, et lui caresse tendrement les cheveux. Olivier ouvre les yeux pour le regarder :

« C'est déjà fini ? »

Sacha sourit :

« Je ne sais pas ?... Pas forcément... Est-ce que tu veux qu'on aille faire un tour à l'école, maintenant ? »

Olivier hésite un instant, puis se décide :

« D'accord. »

Ils restent un long moment étendus l'un près de l'autre, Olivier garde les yeux fermés tandis que Sacha continue de lui caresser sagement les cheveux. On entend les oiseaux qui pépient, une légère brise qui fait bruire la tête des bouleaux. Le soleil rosissant se dépose également sur le vieux corps et sur le neuf. Ça sent l'herbe, et aussi l'odeur amère, poussiéreuse, des ifs résineux.

Sacha et Olivier sont rentrés dans la maison. Ils ont rapporté les coussins, la nappe, le carton vide, les verres. Ils sont dans la chambre de Sacha : parquet de bois clair, papier peint gris, de grands rideaux blancs brodés de ramage, un lit à l'ancienne, tout en duvet, mou, profond. Olivier est en slip, debout au milieu de la pièce. Sacha s'est rhabillé. Il a ouvert un placard et il attrape un sac en toile.

« Tiens, tes affaires de gymnastique. »

Le sac tombe sur le lit. Olivier l'ouvre et sort un short blanc qu'il enfle. Puis il passe par la tête un maillot noir à manches longues, col et poignets blancs, qu'il enfonce sous la ceinture élastique du short. Il met des chaussettes blanches qui lui montent à mi-mollets, et des tennies noires. Il se relève en rejetant ses cheveux en arrière et regarde Sacha qui l'a observé tout le temps, sans perdre une miette. Olivier ne se sent pas réellement à l'aise dans ces habits. Au lycée, il utilise un tee-shirt et un vieux short. Cette tenue, c'est Sacha qui l'a choisie – d'ailleurs elle change parfois, son grand-père fait avec délices les magasins de sport pour lui en trouver de nouvelles. Mais enfin Olivier s'en fiche. Si ça lui fait plaisir... Il y a des choses autrement plus essentielles à la clé. Car Olivier intensément se désire lui-même, et il lui faut quelqu'un qui le regarde comme il aimerait pouvoir se découvrir, qui repousse pour lui les limites de sa propre imagination. Les yeux avides de Sacha remplissent parfaitement cet office, même s'ils lui font peur parfois. Olivier a un immense besoin de se donner, de sentir le frisson d'un enjeu, de remettre en cause la sécurité de

son corps, pour enfin s'aimer chaque fois davantage, et ce risque sans risque, ce danger sous contrôle, c'est bien son grand-père qui le lui offre.

Ils sortent du jardin par derrière, par une porte peinte en gris, basse et épaisse, que Sacha referme soigneusement. Après le mur, c'est un bois. Ils s'engagent dans le sentier d'un bon pas. Olivier se dit qu'ils doivent former un couple étrange : un vieux monsieur en costume sombre, portant une sacoche de cuir, accompagné d'un écolier en maillot et en short !...

Le bois s'éclaircit, le sentier longe une haute clôture derrière laquelle se trouve un terrain de football. Ils s'arrêtent devant une porte pratiquée dans le grillage et verrouillée. Sacha sort un trousseau de sa poche : une petite clé dorée fait jouer le cadenas.

Ils traversent rapidement l'étendue déserte, en jetant de furtifs coups d'œil inquiets. De l'autre côté, il y a un grand bâtiment carré, avec une large ouverture au centre, des verrières en hauteur. Ils négligent l'entrée principale, contournent le coin, et parviennent à une porte métallique. Sacha, le trousseau toujours à la main, introduit une longue clé brillante. Il donne deux tours, la serrure tourne facilement avec un son agréable et rond, et le battant s'entrouvre. Olivier ne sait pas comment son grand-père s'est procuré ces clés. Cela fait partie du mystère, comme s'il lui était loisible de pénétrer n'importe où.

Devant eux, un couloir fermé à l'autre extrémité par une nouvelle porte. À gauche et à droite, les vestiaires, c'est-à-dire deux allées avec sur chaque mur, en vis-à-vis, un long banc de bois surmonté d'une rangée de patères vides. Ils s'avancent, laissent sur le côté les toilettes, et poussent la porte du fond qui n'est pas fermée.

Ils sont dans un grand gymnase désert, avec des agrès qui pendent du plafond, et d'autres matériels empilés dans un coin. Sacha marche droit vers le centre de la salle, comme un propriétaire, comme s'il était le maître des lieux, et tend le bras vers les anneaux immobiles au bout de leur corde.

« Accroche-toi. »

Olivier qui attendait sur le pas de la porte, toujours un peu impressionné par ce grand volume vide et sonore, part

à petites foulées dans la direction du doigt de Sacha, heureux de sentir ses jambes se dérouiller en le portant légèrement. Il prend son élan, saute, et cramponne chacune de ses mains sur un anneau. Il reste pendu là, oscillant sur lui-même.

Sacha finit son tour, il furète de-ci, de-là, et ressort. Olivier sait bien ce qu'il va faire : il inspecte les vestiaires et les cabinets à la recherche de quelque objet oublié par les élèves, une trace de leur passage, un vêtement, ne serait-ce qu'une écharpe, ou encore dans le placard des professeurs dont il a aussi la clé, un accessoire nouveau, les foulards qui servent à marquer les équipes éphémères, un filet de hand-ball...

Olivier n'est plus à son aise, il commence d'avoir mal. Une douleur se noue dans ses épaules. Elle part des paumes, brûlées par la friction, et des poignets, cisailés par le faible mouvement de son corps, et s'enfonce au creux du dos pour se rassembler sur les reins. Là, elle se divise de nouveau vers les jambes, au bout desquelles ses pieds paraissent à chaque instant plus lourds. La sueur lui vient aux tempes, une goutte coule le long de l'oreille jusque dans le cou, une fine nappe lui couvre les aisselles et lui mouille le torse, le maillot se plaque sur son dos, l'entrejambe de son slip est humide comme s'il avait uriné, son short lui colle aux cuisses, ses chaussettes moites se resserrent. La douleur devient puissante, intolérable, et pourtant il la supporte, comme une ennemie familière, hypnotisé par les courants électriques qui suivent ses nerfs et les brûlent.

Sacha revient. Il tient quelques foulards verts et rouges dans sa main. Apparemment il n'a rien trouvé d'autre aujourd'hui.

« Descends. »

Il dit cela sans un regard pour Olivier.

« Et va au trapèze faire le cochon pendu. »

Olivier se laisse tomber. Il masse ses bras douloureux, il se tord les doigts à l'envers pour en faire craquer les jointures, il regarde ses phalanges blanchies. Il doit s'y prendre à deux fois pour atteindre la barre de bois, il se sent faible, sans force. Il concentre ses dernières ressources pour opérer un rétablissement, et il parvient à s'asseoir non sans quelques contorsions. Il attrape les cordes, se laisse glisser en

arrière, se cale les jarrets contre la barre, et il lâche tout. Il se balance dans le vide, accroché par les genoux, les bras pendants. Il voit à l'envers son grand-père qui l'observe, immobile. Olivier sait qu'on détaille son corps, son ventre découvert par le maillot qui a glissé sur la poitrine à demi, à demi resté collé par la transpiration, ses cheveux qui flottent mollement vers le sol. Il se sent par ce regard nimbé d'une buée d'amour – entouré – enveloppé. « Cochon pendu ». Il est plutôt bien, le sang qui redescend lui détend les bras, son poids dans les cuisses fait une agréable traction.

Mais ce bien-être ne dure pas. Bientôt les mains se font lourdes, le bout des doigts le picote, la barre le coupe sous les jambes, des crampes durcissent ses cuisses. Il bouge un peu pour passer l'essentiel de son poids d'un côté puis de l'autre, mais la douleur ne fait que se déplacer, et elle croît un peu plus chaque fois. Il espère que cet exercice ne va pas durer...

« Descends. »

Olivier sourit. Il sait que son grand-père a peur, si la pendaïson dure trop, qu'il ne lâche prise et aille tomber tête la première contre le sol cimenté. Il serre les abdominaux pour se redresser, une vive douleur le brûle en traversant son ventre contracté, il attrape la barre de bois, les cordes, et parvient à se rasseoir. Il reprend sa respiration, saute en avant et se reçoit maladroitement sur ses jambes affaiblies.

Sacha l'attend au pied d'une corde à nœuds. Il a dans la main un foulard vert et un objet brillant qu'Olivier reconnaît : des menottes à trois bracelets réunis par une même chaîne courte. Sacha referme deux anneaux sur les poignets d'Olivier, et va serrer le troisième autour de la corde, au-dessus d'un nœud, le plus haut possible. Sacha dépasse encore son petit-fils d'une tête, presque, et Olivier reste les bras tendus en l'air. Sacha plie soigneusement le foulard pour former un bâillon large de quatre doigts, puis il le plaque sur les yeux du garçon et le lui noue derrière la nuque. Olivier ressemble à un Indien au poteau de tortures par le haut – avec ses cheveux un peu longs ceints par le bandeau – et à un élève qui attend le signal de monter à la corde par le bas – son short, ses tennis.

Olivier se remémore vaguement les histoires fantastiques que Sacha lui racontait lorsqu'il était plus petit, qui

le plongeaient dans des univers incroyables, rouge et or, mouvementés, tourmentés, aux événements plus terribles les uns que les autres. Maintenant aussi il est dans l'imaginaire, et pourtant il ne se croit pas ailleurs, ni avec quelqu'un d'autre : il vit le présent, mais comme incarnation de son fantasme.

Sacha tourne autour de lui, le regarde de tous côtés, il l'examine. Il s'approche pour reconnaître l'odeur de fraîche transpiration jaillie pendant les exercices précédents, il le renifle sous les bras, entre les omoplates, sur le plexus, partout où le maillot noir est devenu un peu plus noir. Olivier attend. Il écoute la respiration de son grand-père, il sent le nez qui le frôle à peine. Soudain il tressaille : Sacha lui a posé les mains à plat sur le ventre. Et il les remonte. Jusqu'à la poitrine. Sacha reconnaît sous le tissu les bouts de seins, il les pousse et les repousse d'un côté puis de l'autre, il les saisit entre ses ongles, les pince, effectue une torsion. Olivier serre les lèvres, il recule, et la corde oscille et vient lui battre doucement les mollets.

Sacha se penche, ouvre sa sacoche et y prend deux petits objets métalliques. Il se redresse et scrute son petit-fils immobile. Olivier attend toujours dans le noir. Il se sent inspecté, découpé, dépecé : c'est le regard de Sacha qui le parcourt et le vrille. Il sait que la séance a réellement commencé. Sacha attrape le maillot par le bas et le remonte. Il baise doucement la poitrine étroite, il la lèche à petits coups, il arrive au bord d'un sein, et il mord le téton. Olivier ouvre la bouche pour aspirer l'air, car deux rais de douleur ont couru sur sa peau, au-dessus des côtes. Sacha écarte les pointes imbriquées de deux cosses métalliques, et laisse leur ressort les refermer chacune sur un bout de sein. Puis il accroche un petit poids à l'extrémité des pinces. La peau rose se tend vers le bas et blanchit. Le maillot retombe à demi et cache l'appareillage.

Sacha se met péniblement à genoux, cette position sur le sol cimenté ne lui est pas commode. Il glisse la main le long de la cuisse et pénètre par une jambe du short blanc. Il dégage les bourses du slip et les entoure d'un filin d'acier qui forme une boucle en coulissant dans un anneau. Olivier sent le froid du métal qui le mord. Sacha serre, et accroche un nouveau poids. Les petits testicules se gonflent et deviennent rubiconds, ils dépassent sur le côté, on dirait les

deux boules d'un cornet de glace à la fraise. Sacha passe la main dans l'autre jambe du short, dans la fente latérale du caleçon, et il se saisit du pénis, réduit à sa taille minimale. Il pince l'extrémité du prépuce dans une cosse, et y met aussi un lest.

Puis Sacha se redresse lentement, une jambe après l'autre. Il prend Olivier par le front, lui renverse la tête en arrière et, de manière à la garder dans cette position, il glisse une barre de bois entre son menton et ses bras tendus en l'air. La barre tient sur les épaules, appuie sur la gorge, et empêche la nuque pliée à l'équerre de revenir en avant. Il pose une chaîne sur les lèvres d'Olivier, qui desserre docilement les dents, il la cadenas au plus court derrière les oreilles, et y suspend un poids.

Olivier est à la fois tiré vers le haut et le bas, il a mal partout, il croit que ses organes génitaux vont craquer, que ses seins vont se déchirer, sa bouche est cisailée, sa nuque cassée, il ne sent plus l'extrémité de ses doigts, il se rend compte qu'il a peur, ce dimanche soir, dans la grande salle, mais il supporte tout pour le plaisir de s'offrir. Il est étendu – détendu – déployé, il est là, il est prêt à tout subir, d'abord pour lui-même, pour son corps révélé par la douleur, excité par les élancements qui le traversent, et pour son grand-père aussi, dont la présence lui communique force – amour – intensité de vivre.

Sacha a recommencé de tourner autour de lui, parfois il lui caresse les cheveux, il masse du pouce, sous la barre de bois, la gorge tendue en arrière, il remet en place le col blanc chiffonné ; il tâte une épaule, un bras, le biceps, le coude, l'avant-bras, voilés dans le tissu de coton noir, le fin poignet dans sa gaine blanche, au bord de laquelle s'incruste de plus en plus profondément l'anneau d'acier ; parfois il palpe une fesse, main bien à plat sur le fond du short blanc, il glisse un doigt le long de la taille, sous la ceinture élastique ; il suit de l'ongle la ligne d'une cuisse, il caresse le genou saillant, il passe la main sur la cheville moulée dans la chaussette blanche ; ou bien, encore, il tire d'un petit coup sec sur le poids suspendu aux testicules et observe Olivier qui sursaute.

Olivier est libre, Sacha vient de le défaire de son attirail. Il cligne des yeux, bien que la lumière soit de plus en plus faible, et il se masse les poignets. Il grimace. Tout en

écartant les jambes et en marchant à cloche-pied pour se passer la main sur le pubis, il suit Sacha qui part vers le fond de la salle, et qui l'attend au milieu d'un de ces tapis de caoutchouc, utilisés pour faire des roulades et des sauts périlleux. Il a une longue corde blanche et lisse avec lui. Il ramène les bras d'Olivier en arrière et vers le haut, jusqu'à ce que les mains se croisent sur les omoplates. Olivier garde la pose tandis que Sacha entoure l'extrémité de la corde autour de ses poignets en l'entrelaçant plusieurs fois, la serre et la noue solidement. Sacha fait plusieurs tours de corde sur le buste, parfois en prenant tout le corps, parfois en tournant sur le bras. À chaque passe, il s'assure qu'elle est bien serrée, qu'elle entre au travers de la manche dans la chair du biceps, et il fixe le tout avec un nouveau nœud. Olivier se met à genoux, il s'assied sur ses talons, puis il se courbe en avant pour ne plus former qu'une boule. Sacha passe la corde sous les pieds, et il donne encore plusieurs tours en prenant à la fois le buste et les jambes, ce qui fait ressembler Olivier à un gros colis. La corde redescend sur le côté, s'enroule autour d'une cheville, de l'autre, des deux ensemble. Une bonne traction immobilise chaque tour, tend la corde, l'enfonce dans les chaussettes. Un dernier nœud arrête le tout.

Olivier se sent merveilleusement bien, concentré en son corps et en son âme, compact. Toute son intimité est refermée, ses parties serrées entre ses cuisses, son ventre fragile replié. Il n'offre plus prise à l'extérieur que son dos, il est hérisson. Il est maintenu de toutes parts, il ne peut plus se défaire, il est consolidé.

Sacha prend un foulard rouge, le lui fourre dans la bouche, et il le bâillonne là-dessus avec un autre, vert. Olivier bande un peu entre ses cuisses, il ne s'en rend pas compte mais c'est à cause de l'idée de ce foulard que des garçons anonymes ont noué à leur cou, ou à leur poignet, ont glissé sous la ceinture de leur culotte, et qui se trouve à présent dans sa bouche, contre son palais, en lui.

Sacha l'examine de toutes parts, il l'« admire », il s'émeut de cette corde blanche qui raye le maillot noir et les jambes hâlées, il touche tout ce qui dépasse, le bourrelet du tissu le long de la corde, les doigts recroquevillés, les fesses tendues. Il s'agenouille devant ce derrière avec appétit – désir – avec joie ! Il attrape la ceinture élastique, la tire

en arrière, il a du mal, la position ne laisse pas le vêtement glisser aisément, mais il y parvient et le short comme le slip se retrouvent roulés sur les cuisses. L'anus est bien visible, fermé, serré en étoile. Sacha y tourne son médius en rond, il le gratte avec l'ongle, il le pousse. Il y place le bout métallique d'un tube de vaseline, et un long ver translucide sort en se tortillant. Sacha l'étale sommairement, puis pose au centre de la cible un gros morceau de bois à l'extrémité polie, hémisphérique. Et il pousse. Les chairs résistent, Olivier grogne sous le bâillon, Sacha insiste, il remue son gourdin de bas en haut avec un mouvement de levier, Olivier couine en manquant de s'étouffer, l'anus se distend, le bâton gagne un centimètre, Sacha appuie de toutes ses forces, Olivier oscille d'un seul bloc sur l'arrêt de ses genoux, les chairs s'écrasent, Sacha pousse à gauche, à droite, et tout à coup le bâton s'enfonce lentement, adroitement, paisiblement. Olivier est tendu comme un arc dans la corde, les larmes lui giclent des yeux, il n'est plus du tout bien, il se croit déchiré, il se demande s'il saigne, s'il faudra le recoudre, mais avec la douleur terrible qui lui écartèle le fondement, il se sent mis, fourré, habité par une machine de guerre, le bonheur irradie en compagnie de la souffrance. Sacha lui pompe le cul, il fait aller et venir le braquemart, il l'enfonce profondément, il le tourne, il pèse vers le haut, vers le bas, mais aussi il le sort pour le plaisir de le remettre ensuite, de voir la rondelle rougir et se crever de nouveau, le pieu briser le barrage une nouvelle fois, défoncer les chairs, exploser l'anus, rouvrir la plaie sensible. Olivier sait que ce pilon lui fait un service que le membre de Sacha ne peut plus lui rendre, des images d'hommes monstrueux lui viennent, il s' imagine visité par des Tartares le couteau entre les dents, dégoulinants de sang, des chevaliers en armes aux cuirasses scintillantes, de gros loubards pédés, des voyous en blouson noir faisant siffler leurs chaînes, des bandes de marins pansus, ivres, pont rabattu, tenant à la main leur engin gigantesque...

Sacha retire le morceau de bois. Il remet le short et le slip sur les fesses comme on couvre un malade. Il dénoue la corde aux chevilles, puis remonte tout le labyrinthe à l'envers, il dévide Olivier, il défait le dernier nœud, il arrache le bâillon vert. Olivier crache le foulard rouge, et dé-

plie tout doucement ses jambes, il déroule lentement son corps en gémissant :

« Ah ! tu m'as tué... »

Sacha le regarde se retourner précautionneusement sur le dos, se cambrer en s'étirant.

« Lève-toi. »

Olivier doit s'y prendre par étapes, d'abord à quatre pattes, puis à genoux et, l'une après l'autre, il se met enfin sur ses jambes. Il est debout, un peu voûté, au milieu du tapis sur lequel la corde blanche est restée tortillée en tous sens.

« Ôte ton maillot. »

Olivier l'attrape par le bas et le tire maladroitement en l'air. Les cheveux retombent sur son visage, qu'il dégage d'un coup de tête. Le maillot vient mourir par terre.

Olivier attend, debout, torse nu. Il croyait la séance finie, mais apparemment, non. Il est au centre du regard fixé sur lui : quelque chose d'intense scintille dans la pénombre entre les paupières plissées, une force étonnante, vive, un feu qui s'attise, qui grossit, qui devient menaçant. C'est inquiétant, mais cela le réchauffe tout entier d'une émotion ambiguë, où l'angoisse et l'érotisme le travaillent de conserve. Il a très mal au cul, ses poignets, ses bras, ses chevilles, tout le brûle, et il est brusquement parcouru par un frisson de plaisir qui lui descend l'échine. Il se redresse en poussant un soupir. Il attend. Il sent la peau de ses bourses qui bouge lentement sur ses testicules. Si cela dure, il va bander dans son slip. Sacha avance la main et l'attrape par les cheveux. Il lui renverse brutalement la tête en arrière.

« Petit saligaud ! »

Il le pousse d'une bourrade vers le cheval d'arçons, et il grince entre ses dents :

« Tu vas voir ce que je te réserve maintenant ! »

La voix de Sacha est devenue sourde et sifflante à la fois. La métamorphose est effrayante. Olivier sent la chair de poule gagner tout son corps, ses poils se hérissier, et dans le même temps il admire son grand-père de parvenir à l'émouvoir à ce point.

« Couche-toi sur le dos. Espèce de petit fumier ! Or-dure ! Saloperie !... »

Olivier s'allonge sur le cheval d'arçons, le cuir rayé et froid se colle à son dos, sa tête pend à la renverse au-delà de l'extrémité. Il sait que ce sont des mots d'amour qu'il a entendus, un amour tel qu'un « je t'aime » serait dérisoire, un amour qui rage, qui gronde, qui explose au spectacle de son corps livré.

Sacha a pris un autre type de corde : des morceaux plus courts, épais, au chanvre hérissé. Il s'en sert pour lier chacun des poignets d'Olivier aux tubes métalliques qui forment les pieds du cheval d'arçons. Il lui écarte les cuisses, fait tomber les jambes de chaque côté, et attache les chevilles après avoir baissé les chaussettes pour que, cette fois-ci, la corde s'agrippe dans la peau nue. Olivier dans cette position est complètement renversé, écartelé, offert de toutes parts, retourné comme un gant.

« Sale petit pédé ! Tu n'es qu'un habitué des gogues !... Une branlure qui se fait mettre par n'importe quoi ! »

Sacha prend le temps de tourner autour de lui pour l'examiner, le contempler, pour admirer comment la lumière décroissante joue sur les formes longues et fines du corps exposé. Il promène sa main sur l'intérieur des cuisses écartées et les griffe, il plante ses ongles dans le ventre, la poitrine tendue, dans le menton en extension. Olivier se sent comme un rocher dressé au bord de l'océan, attaqué par des vagues écumantes, il pense à l'agonie de l'étoile de mer qu'on épingle pour la faire sécher. Il ne bande plus du tout, il a un peu peur, les choses deviennent délicieusement graves, intenses.

« Petite putain ! Sac à foutre !... Tu n'attends de te faire enfler que pour être payée plus vite ! »

Les ongles reviennent vers le centre du corps, bien plat, étiré, et laissent de longues courbes roses en égratignant la peau. La main est sur le short, elle le tâte, le pince pour attraper le pénis au travers des deux couches du tissu – l'une un peu épaisse, l'autre plus fine – et elle le reconnaît, elle l'isole. Sacha tient un petit marteau, comme celui qu'utilisent les médecins pour tester les réflexes. Mais c'est dans les plis du short et non sur le genou qu'il donne un coup sec. La douleur est fulgurante. Le testicule atteint semble remonter dans le ventre par l'effet de la souffrance,

se résorber comme un escargot qui rentre dans sa coquille. Olivier tire sur ses points d'ancrage et se soulève au-dessus du cuir collant. C'est comme si on lui avait entré un couteau dans l'abdomen.

« Tiens, espèce de fiotte, tu vas te sentir vivre, fausse couche, déjection de ta mère ! »

Et une seconde lame le transperce lorsque le marteau lui tombe sur l'autre testicule, avec le même geste sec et précis. Il pousse un cri, il grimace, se mord les lèvres, il se tient immobile et tendu pour laisser la douleur s'écouler, s'amenuiser. Mais elle ne disparaît pas, elle reste logée dans chacune de ses gonades. Pourtant, il supporte tout cela presque volontiers, grâce à la confiance absolue qu'il a que son grand-père n'ira jamais au-delà de la limite du tolérable.

Sacha descend d'un geste brusque le short sur la hanche.

« Petit enculé... Tu vas voir !... Tapette ! Lavement ! Tu n'es qu'une grosse outre pleine de merde... »

Il glisse ses doigts dans la fente latérale du slip, tire le minuscule appendice ratatiné, le décalotte et, en le tenant serré dans son poing pour qu'il reste droit, il donne de petites piques avec la pointe d'une aiguille sur le bout du gland fragile.

« Tiens ! tiens ! et tiens, tantouze ! Gonzesse ! Fille d'abattage !... »

Il a l'air furieux. Olivier bondit à chaque piquêre et retombe en claquant de tout son long. Ce sont des pointes de feu qu'il subit, mais quelque part il perçoit encore du plaisir, il sent son membre réduit à la taille de celui d'un bébé, juste un minuscule « zizi » écrasé dans la paume de Sacha.

Sacha s'agenouille près d'un pied ligoté, tire d'un coup sec tennis et chaussette. Il attrape le petit orteil, le tord en arrière et arrive au maximum de l'extension. Il observe Olivier qui bondit à chaque pression supplémentaire :

« Ah ! tu dances, hein ?! Tu "prends ton pied", n'est-ce pas ? Attends, je t'ai dit que tu allais jouir, couille molle ! »

Sacha s'avance près de l'autre extrémité du cheval d'arçons, là où est attaché un poignet. Il a un scalpel à la main. Il attrape l'index d'Olivier, long doigt fin, souple et

courbe, il le tient fermement, et il glisse la pointe sous l'ongle. Olivier pousse son premier vrai hurlement :

« Non ! Arrête ! Pas ça ! Ne fais pas ça ! »

L'idée de cette douleur-là est trop vive, trop pointue, elle dépasse ses capacités de fantasme. Il sait bien que Sacha pense à la séance de torture – dans *Les Trois Lanciers du Bengale* de Francis Yeats-Brown qu'il lui lisait petit – où l'on fiche sous les ongles des éclats de bambou avant de les allumer. Mais l'idée de la corne soulevée, décollée, retournée, lui est aussi insupportable qu'à Donald Stone, l'intégrité de son corps est menacée, l'instinct de conservation est le plus fort, il l'emporte sur l'érotisme de la scène romanesque... Sacha laisse retomber le scalpel dans la mallette. Sans doute n'a-t-il jamais eu l'intention de l'enfoncer, il voulait seulement entendre le cri d'Olivier ? Il ne le saura pas. En tout cas, la fureur qui semblait l'habiter il y a un instant encore, a laissé place à un masque quasi impassible, tranquille.

Sacha choisit un long bas de femme, couleur d'ambre clair. Il vient, debout, en face de la tête d'Olivier renversée, et il se déboutonne devant lui. Il sort son membre bandé, le lui pose sur les lèvres. Olivier le prend en bouche, et les bourses de son grand-père lui pendent sur les yeux. Sacha lui entoure le cou au moyen du bas en nylon, et il serre juste ce qu'il faut. Juste ce qu'il faut pour congestionner le visage d'Olivier, pour qu'il soit en danger, pour qu'il ne suce pas de façon machinale, indifférente, mais avec une conscience accrue de chacune de ses aspirations. Olivier est revenu au bonheur. Le fait que Sacha ait renoncé à le piquer sous l'ongle dès son premier appel, l'a complètement rassuré. Il sent que Sacha contrôle la tension qui lui comprime le cou, le sang lui bat aux tempes, mais aussi dans tout le corps, et son sexe, qui était resté à demi sorti au travers de la fente du slip, se regonfle, ses couilles lui font moins mal, le plaisir revient inonder son cerveau, tandis qu'il avale avec application le phallus qui lui bourre la bouche.

Sacha s'est entièrement déshabillé. Sa longue silhouette pâle frissonne dans l'air frais, obscur et immobile, du gymnase. Olivier, détaché, se remet péniblement sur ses pieds. Il laisse Sacha lui baisser son short et son slip. Il enjambe le petit tas blanc, il s'avance vers les espaliers, un

pied nu, l'autre toujours chaussé, et il grimpe sur la première barre. Il écarte les jambes, et il ouvre les bras en les tendant vers le haut, où il se raccroche.

Sacha attache un poignet avec l'extrémité d'une longue chaîne, il la tend horizontalement et en entoure le second poignet, puis il descend verticalement, attache une cheville, l'autre en suivant, et il prend soin de fermer ce rectangle métallique en ramenant la chaîne de la dernière cheville au premier poignet. Olivier face au mur dessine un X encadré d'une ligne d'acier luisante, parfaitement géométrique, si ce n'est l'incongruité de cet unique pied resté couvert d'une tennnis noire et d'une chaussette blanche.

Sacha tient à la main un long fouet en cuir tressé. Il s'approche et en frôle les fesses d'Olivier, qui frissonne de cette caresse fraîche et perverse, toute de retenue et d'attente. La lanière sombre remonte entre les omoplates, passe sous les cheveux, cogne contre la nuque. Elle va sur les épaules, redescend sur les flancs tendus, s'enfonce entre les fesses, flatte l'intérieur des jambes écartées.

Sacha glisse la tresse de cuir devant le visage d'Olivier et lui en frôle les lèvres :

« Lèche. »

Il passe l'autre main entre le ventre du garçon et les barres pour lui saisir la pine et la branler doucement. Olivier goûte le cuir lisse et crissant. Il bande très fort dans les doigts de Sacha qui le manéjise adroitement, et il le mouille d'une eau claire et jeune qui déborde lentement dans le petit cratère du prépuce.

« Maintenant, colle-toi contre les barres, et continue à te polluer en te frottant dessus. »

Sacha reste un moment à observer Olivier qui poursuit sa masturbation en pressant son vit dressé contre les barres de bois blond, rondes et vernies. Puis il recule de deux pas. Il se tient immobile, le fouet au bout du bras. Le corps d'Olivier est agité de légères secousses reptiles, ses fesses se contractent à intervalles réguliers, les reins se creusent, les cuisses se tendent. Sacha se branle de la main gauche en le regardant.

Le premier coup laisse une diagonale rose en travers du dos, au-dessous des omoplates. Olivier s'est immobilisé, tétanisé. Le fouet, c'est terrible. Il se cramponne aux barres,

le temps que la douleur se diffuse, s'enfuie. Le second vient croiser le précédent, et dessine ainsi un X homothétique de la posture du garçon. Olivier n'a pu retenir un grognement, dans un sursaut. Il ferme les yeux et attend que la brûlure se dissipe, comme une onde qui s'étale. Un troisième barre les fesses horizontalement. C'est à peine plus supportable. Au quatrième, le fouet s'enroule sur une cuisse avec un claquement particulièrement vif. Là, Olivier a crié. Il redresse la tête en arrière, bouche ouverte, car cette fois le feu dure, dure, la peau à cet endroit est beaucoup plus sensible, ça n'arrête pas de le brûler. Le cinquième s'applique verticalement tout le long du dos, dans le sillon de la colonne vertébrale. À chaque nouveau claquement, Olivier lâche un cri, puis il reprend aussitôt sa masturbation. La douleur est terrible, elle le tараude, mais elle se conjugue avec le plaisir qu'il entretient dans son membre, comme on souffle sur des braises pour les aviver. Il regrette que ce ne soit plus la main de Sacha qui le touche, mais bien sûr Sacha ne peut être à la fois dans son dos et sur son ventre. Alors il pense aux garçons qui habitent le gymnase en semaine, il leur donne le visage de ses propres camarades de lycée, il imagine qu'ils aimeraient mieux être à sa place plutôt que de perdre leur enfance dans de ternes exercices, il les voit tous côte à côte cadénassés aux agrès, nus et bandants, recevant avec discipline le fouet de la main du professeur tout en se branlant contre le mur, se faisant fourrer un doigt au fond de leurs fesses ouvertes, peut-être même le professeur en encule-t-il quelques-uns, ce n'est pas délicat, il bourre les derrières juvéniles à grands coups de reins... Il regarde les tenues de gymnastique éparses sur le sol, inutiles, tapis multicolore de serpents de tissu doux, il entend les claquements de la sangle sur les peaux, les cris qui résonnent aux quatre murs de béton, les soupirs qui s'échappent, il a sur les lèvres le goût de la sueur, du sang qui nappe les dos d'un fin coulis couleur framboise.

Olivier reçoit un dernier coup sur les reins, et tout aussitôt Sacha le reprend. Sacha empaume le pénis d'Olivier – mouillé – rougi – exacerbé, et il l'achève. Deux jets blancs et lisses volent en l'air et éclaboussent les barres et le mur, puis ce sont de gros filaments qui viennent à l'arrière-garde, qui montent lentement et s'écoulent en glissant sur la main de Sacha. Pendant qu'Olivier frissonne des derniers

soupirs de son plaisir, que Sacha finit doucement de le soulager des ultimes gouttes de son sperme, il sent soudain quelque chose se répandre sur ses reins. Il se retourne : Sacha est effrayant, yeux ouverts bouche distendue, comme s'il avait par là aussi quelque semence à faire sortir ! Comme s'il allait vomir du sperme ! Mais il referme tout, ses yeux, sa bouche, et ses bras autour du corps d'Olivier, et il se presse contre lui tandis que son vit termine de s'écouler sur les fesses du garçon. Ils restent ainsi, ventre contre dos enlacés, dans l'obscurité, un long moment à reprendre leur souffle, à goûter le souvenir de leur émotion...

Les phares de la 404 éclairent la nationale. Olivier a retrouvé les vêtements qu'il avait laissés dans la chambre de Sacha. Tout l'élance, et, en analysant chaque message douloureux qui provient d'une partie distincte de son corps, il se rappelle les différents moments de son après-midi. C'est comme si toutes ces brûlures étaient chargées de conserver la mémoire de la jouissance, gardaient la chair en alerte, empêchaient la petite mort de tout effacer. Puis, petit à petit, la douleur se résorbe, et laisse place à une chaude sensation corporelle qui le consume de l'intérieur.

« Tu seras chez toi vers huit heures et demie. Ça ne fera pas trop tard ? »

Olivier pense que sa relation avec son grand-père est exceptionnelle : à la fois simple, forte, familiale, perverse, tendre, violente... – les adjectifs se bousculent dans sa tête.

Il se met à pleuvoir. Sacha enclenche les essuie-glaces. Bientôt l'averse couvre la chaussée noire d'une épaisse couche d'eau, opacifie les vitres, ruisselle sur le pare-brise. À l'intérieur de la voiture, il fait tiède. Olivier regarde devant lui, à demi avachi dans le fauteuil de cuir et, sans raison bien définie, dans son jean, dans son slip agréablement serré, il se met doucement à bander entre ses cuisses.

Table des matières

L'école	3
Les battre	3
Les mains d'un lycéen	3
Arnauld	4
Règle de bois (I)	4
Règle de bois (II)	4
Un amour pour les enfants	5
Un amour pour les dessous	6
Arnauld	6
L'institutrice	6
Gymnastique	8
Arnauld	11
Entre la chemise et le caleçon	11
La campagne	14
Pierrot, le savon noir, et le chien	14
Arnauld	16
Abandonné	16
Sylphomanie	17
Arnauld	20
Une greffe	20
La ville	24
Rouge	24
Douces et molles	24
Arnauld	25
Un amour pour les tripes	25
La main dans le pantalon	25
Arnauld	28
Rédemption	29
Impromptu	32

Le Rose et le Noir

Arnauld	38
La semence est un peu sortie de la peau	39
La famille	48
Orphelin de père	48
Arnauld	55
Ce n'est qu'un rêve	55
L'enfant à la verge (I)	57
Arnauld	60
Cochonneries	60
Assistance-Éducation	68
Les vampires	70
La Goule	70
Présence	71
Arnauld	73
L'aventure de Pia	73
Le temps	79
Le goût du sang	79
Apparoir	79
Arnauld	81
Fête	81
Pisciculture	84
Arnauld	84
Pêcher au vif	85
Un embryon dans un sac empli d'eau	86
Arnauld	87
Conte de Noël	88
Jeune noble du IX ^e siècle	89
Arnauld	90
Aux abois	90
L'enfant à la verge (II)	92
Arnauld	94
Abordage	94
En haut de l'escalier	100
Arnauld	106

Le Rose et le Noir

Exploitation naturelle	106
Il est tombé sur une lope	107
Arnauld	108
Des goûts et des sexes on ne dispute point	108
Tout était calme	112
Arnauld	113
Le Gymnaste	113
Label	115
Arnauld	123
Le Nouveau Trianon est-il une prison ?	123
Et encore	136
Notes	136
Fusée	136
Pattern	136
Le supplicié puis l'exécuté en bleu et en orange	137
Au cinéma	137
Un dessin	138
Arnauld	140
Le dormeur du val	140
Dénouement	142
Arnauld	146
Le rose et le noir	147